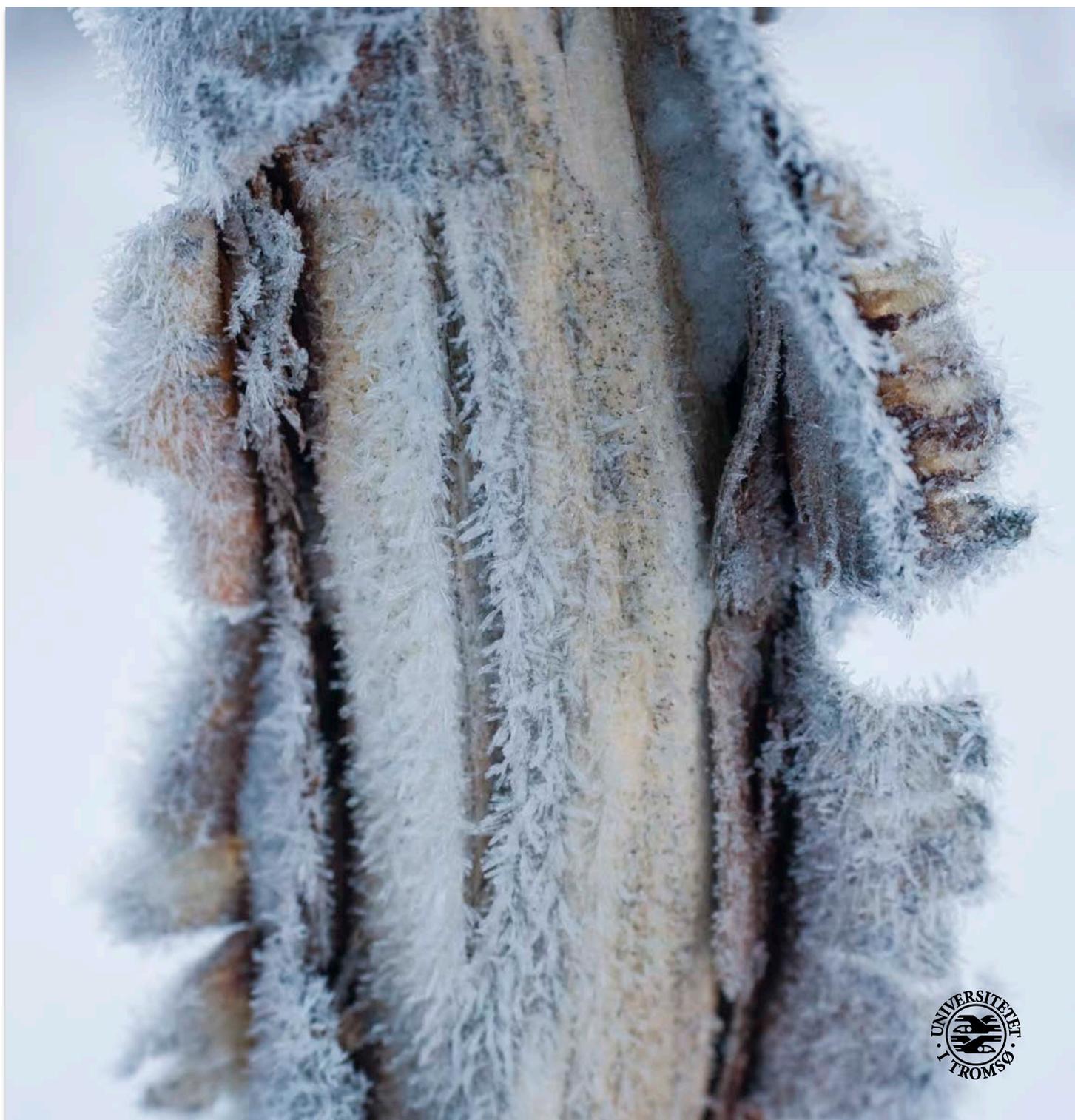


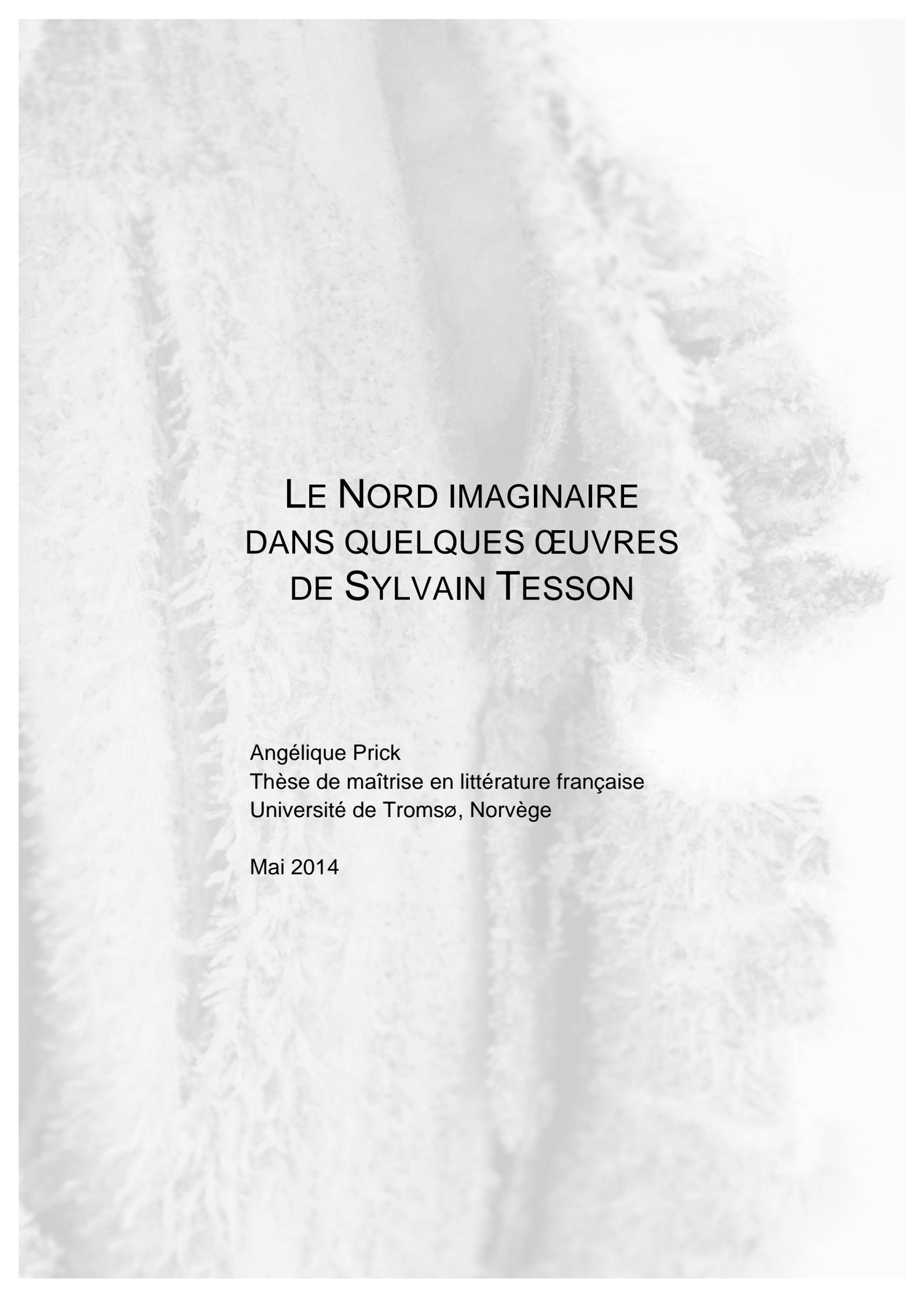
## **Le Nord imaginaire dans quelques œuvres de Sylvain Tesson**

—  
**Angélique Prick**

*FRA-3910 Mastergradsoppgave i fransk litteratur - Mai 2014*







LE NORD IMAGINAIRE  
DANS QUELQUES ŒUVRES  
DE SYLVAIN TESSON

Angélique Prick  
Thèse de maîtrise en littérature française  
Université de Tromsø, Norvège

Mai 2014

La photographie qui illustre la couverture et le texte intitulée *With an open jacket on a cold day like this?* est de Knut Magnus Sandaker.  
(Ses photos sont sur <https://www.flickr.com/people/eyesize>)

## REMERCIEMENTS

J'exprime ma plus vive gratitude à mon directeur de thèse, Amilcare Cassanello, pour son soutien et sa disponibilité, ainsi que pour l'enthousiasme qu'il a témoigné pour le thème de ma recherche dès sa proposition, et qui n'a jamais failli.

Jeg takker min kjære Knut. Jeg takker ham (litt) for. Jeg takker ham (mye) for støtte i skriveprosessen. Jeg takker ham (masse) for alt som ikke har med noen skriveprosessen å gjøre.

Jeg takker universitetsstyret, fakultetsledelsen og -styret ved Fakultetet for humaniora, samfunnsvitenskap og lærerutdanning ved UiT for at de la ned mastergradprogrammene i fransk, tysk og allmennlitteratur i 2012. Hadde de ikke gjort det, ville jeg ikke ha følt noen hast med å ta en mastergrad i fransk litteratur.

Je remercie Sylvain Tesson pour deux années de sa constante, mais bien involontaire compagnie littéraire. Cette thèse lui est dédiée, en lui souhaitant de trouver enfin quelque chose qui ressemble à la quiétude, ou du moins de cesser de chercher un apaisement là où il sait pertinemment qu'il ne le trouvera pas.

Car l'enfer de Bernanos aussi appartient aux forêts et à la solitude.

Angélique Prick

15 mai 2014, 69° 34' N, 18° 45' E



## **Résumé**

Le nord imaginaire est mis en évidence dans l'œuvre de l'écrivain français Sylvain Tesson (1972– ), en particulier dans des récits de voyage où la représentation de soi repose sur une utilisation de figures et schémas narratifs caractéristiques du discours sur nord. Le nord représenté est principalement celui de la forêt boréale de Sibérie, de latitude inférieure à 63° N. Les textes sont analysés selon trois axes: le froid, le sublime et le primitif. Le froid discursif est confronté au froid mesuré dans une approche pluridisciplinaire. La représentation du nord relève du sublime. Elle est caractérisée par une prévalence du vide et de la privation, et principalement basée sur les interconnexions entre le froid, le silence et la solitude, trois thèmes auxquels l'auteur considère généralement avec positivité. Le discours de Tesson met en évidence les éléments qui coïncident avec un nord rêvé plutôt qu'avec un nord réel.

### **Mots-clés :**

Nord, nordicité, nord imaginaire, nord littéraire, Sylvain Tesson, Sibérie, froid, hiver, glace, le sublime, le vide, silence, solitude, masculinité, représentation de soi

## **Abstract**

*The imaginary North in some works by Sylvain Tesson*

The imaginary North is highlighted in some works by French writer Sylvain Tesson (1972– ), in particular in travel books where his self-representation interacts with literary figures and constructs that are characteristic for the usual discourse on the North. Tesson's North is mostly the boreal forest of Siberia at latitudes lower than 63 degrees. The literary works are discussed using three analytical axes: the Cold, the Sublime and the Primitive. The discursive cold is confronted to the quantified cold through a multidisciplinary approach. The representation of North is sublime and characterized by vacuity and privations. It is mostly built on interconnections between the cold, the silence and solitude; these three elements are depicted mostly positively by Tesson. Tesson's discourse enhances the elements that fit with an imagined North rather than with a real North.

### **Keywords**

North, nordicity, imaginary North, literary North, Sylvain Tesson, Siberia, cold, winter, ice, the sublime, vacuity, silence, solitude, masculinity, self-representation

## **Sammendrag**

### *Det imaginære nord i noen verk av Sylvain Tesson*

Det imaginære nord fremheves i noen verk av den franske forfatteren Sylvain Tesson (1972– ), særlig reiseskildringer: I disse er forfatterens selvframstilling sterkt knyttet til litterære figurer og motiver som ofte karakteriserer diskursen om det nordlige. Tessons nord er hovedsakelig Sibirs taiga, sør for 63 °N. Tekstene analyseres langs tre linjer: kulde, det sublime og det primitive. Hans framstilling av kulde sammenlignes i en flerfaglig studie med den kvantifiserte kulden. Hans framstilling til det nordlige tilhører det sublime. Den preges av tomhet og fravær, og bygges på sammenkoblinger mellom kulde, stillhet og ensomhet. Tesson skildrer disse tre temaene hovedsakelig positivt. Tessons diskurs om det nordlige understreker motiver som passer med en imaginær nord mer enn med den virkelige nord.

### **Nøkkelord**

Nord, nordlighet, det imaginære nord, det litterære nord, Sylvain Tesson, Sibir, kulde, vinter, is, det sublime, tomhet, stillhet, ensomhet, maskulinitet, selvframstilling

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction</b>	<b>1</b>
<b>Chapitre premier Sylvain Tesson</b>	<b>5</b>
<i>Un voyageur qui écrit, un écrivain qui voyage</i>	5
<i>Sylvain Tesson et le nord</i>	8
<b>Chapitre 2 Le nord et l'imaginaire du nord</b>	<b>11</b>
<i>Qu'est-ce que le nord ?</i>	11
<i>L'imaginaire du nord</i>	12
<i>Les habitants du nord</i>	14
<i>Le froid, le sublime, le primitif : nos trois axes d'analyse</i>	15
<b>Chapitre 3 Les œuvres étudiées</b>	<b>19</b>
<i>Récits de voyage</i>	19
<i>Nouvelles</i>	21
<i>Textes courts, chroniques, aphorismes et anagrammes</i>	23
<i>Reportages</i>	24
<i>La nordicité des régions boréales évoquées par Tesson</i>	25
<b>Chapitre 4 Le froid</b>	<b>29</b>
<i>La place du froid</i>	29
<i>La rhétorique du froid et la verbalisation de ses effets</i>	31
<i>Une immobilité glacée au bord du Baïkal</i>	36
<i>Confrontation du froid discursif et du froid mesuré</i>	37
<b>Chapitre 5 Le sublime</b>	<b>43</b>
<i>Le Vide</i>	45
<i>La lumière</i>	47
<i>L'Obscurité symbolique</i>	49
<i>La Solitude</i>	53
<i>Le Silence</i>	55
<i>La déformation de la temporalité</i>	56
<i>La métamorphose du protagoniste au contact du nord</i>	57
<b>Chapitre 6 Le primitif</b>	<b>59</b>
<i>Une simplification de la vie</i>	59
<i>Portrait des Sibériens</i>	63
<i>L'alcool</i>	65
<b>Chapitre 7 Un protagoniste masculin dans un nord féminin?</b>	<b>67</b>
<i>Un nord féminin qui attend son conquéreur</i>	67
<i>Le nord tessonien est-il féminin ?</i>	68
<i>La masculinité au nord</i>	70
<b>Chapitre 8 La représentation de soi au nord</b>	<b>75</b>
<b>Chapitre 9 Discussion et conclusions</b>	<b>81</b>
<b>Références</b>	<b>91</b>



# INTRODUCTION



Géographie amoureuse : je préfère les plages de galets où grelottent des gens en pull de laine aux friteuses de sable couvertes de corps huileux.  
Sylvain Tesson. *Dans les forêts de Sibérie* (2011 : 223)

Ce sont des phrases de ce type qui ont éveillé ma curiosité.

J'avais lu plusieurs livres de Tesson avant de découvrir *Dans les forêts de Sibérie*. De ces lectures, j'avais retenu le goût de Tesson pour la solitude des grands espaces et l'aventure physique. *Dans les forêts de Sibérie* insistait d'avantage sur le froid, la glace, le silence, l'immobilité. Le livre refermé, il me sembla que la narration dévoilait un imaginaire plus précis que les œuvres précédentes, sans que je parvienne à définir lequel. Je sentais cet imaginaire-là présent, en filigrane, comme un mince filet d'eau irrigue invisible le cœur d'un torrent gelé.

L'idée me chiffonna longtemps.

Un cours de littérature nordique du Professeur Henning H. Wærp à l'Université de Trømsø me fit prendre conscience de l'existence d'un imaginaire du nord. La géographe que je suis s'aperçut qu'il existait, dans les études littéraires, esthétiques et historiques, un nord autre que celui de la latitude : celui d'un système discursif et esthétique à l'intersection entre la représentation du réel et la construction d'un monde imaginaire. Je pris connaissance des études sur le thème des représentations du nord venant du Canada francophone, et en particulier de l'Université du Québec à Montréal (les chapitres qui suivent feront référence à ces travaux). Je découvris que l'idée du nord pouvait être explorée via ses représentations et ses symboles dans la peinture, les légendes et la littérature (Davidson 2005 : *The Idea of North*). Que l'étrangeté inquiétante du nord telle qu'elle est véhiculée par des mythes et récits constituait une partie importante du paysage imaginaire collectif d'un pays « boréal » comme le Canada (Atwood 1995 : *Strange Things*). Je fus étonnée de trouver dans la représentation des espaces septentrionaux au fil des âges (Schnakenbourg 2012 : *Figures du Nord*) un fascinant miroir de l'évolution de la pensée occidentale sur l'espace géographique.

Au fil de ces lectures académiques, je pus reconnaître dans *Dans les forêts de Sibérie* un grand nombre des figures, d'éléments et de schémas narratifs caractéristiques de l'imaginaire du nord. Si Tesson laissait des malheureux en pull de laine grelotter sur des plages de galets (et s'y tordre aussi sans doute les chevilles) et trouvait en outre ça formidable, se pouvait-il que ce soit parce que la géographie dont il avouait s'être enamouré était tout simplement un nord imaginaire?

Car c'est bien au nord que fait référence cet exergue.

Récapitulons ses composantes. Le froid et son inconfort (le grelottement) contre lequel il faut se protéger (le pull). La proximité d'une nature sauvage (la mer sans doute

puisque'il y a une plage), peut-être assez étendue (les plages le sont souvent, les mers toujours), peut-être assez monotone (le pluriel à galets ne soulèverait l'entrain que chez un géologue). La rudesse d'un milieu naturel (les galets) qui s'impose à l'être humain (des gens). L'incapacité de la civilisation (la laine dont le moelleux est l'antithèse de la dureté des cailloux) à rendre ces régions agréables à vivre (les gens grelottent malgré la laine). Et puis pour couronner le tout, l'avantage qu'il y a à s'exposer à ce nord rébarbatif : si votre géographie amoureuse vous porte aux friteuses de sable, vous ne serez qu'un corps (huileux de surcroît) ; le nord, lui, vous classera parmi les gens. Le nord apporterait donc un supplément d'âme. Le nord qui transforme et élève celui qui est allé y grelotter : un autre élément courant dans la représentation de cette partie du monde.

Le nord me sauta dès lors aux yeux, non seulement dans le « journal d'ermitage », mais également dans les autres écrits. Les ours, les trappeurs, les lacs gelés, les vents glacés, l'aveuglement des soleils d'hiver, les insomnies des journées sans nuit, l'immensité de la forêt boréale, le bruit clair de la cognée dans les matins au gel cristallin et le ronronnement du poêle quand le blizzard enrage derrière la porte.

Mais *Dans les forêts de Sibérie* se déroulait au bord du lac Baïkal. Le lac Baïkal, était-ce le nord ?

Je sentais la géographe en moi se rebeller : Tesson situait sa cabane à 54° 26'N. Cela me parut à première vue bien méridional. Je tentai de faire abstraction du fait que je considérais les choses à partir de Tromsø, et que de Tromsø, la plus grosse partie du monde est désespérément méridionale. J'ouvris un atlas et suivis du doigt le 55° parallèle. En Amérique du Nord, je glissai de l'extrémité sud de l'Alaska au Labrador en coupant la Baie d'Hudson. Pas de doute sur le caractère boréal de ces régions. De l'autre côté de l'Atlantique par contre... Belfast, Newcastle, Kiel, Rostock, Gdansk : l'écho de la cognée sur le lac gelé s'éteignait dans les verts bocages...

Je restais perplexe. Où commençait le nord ? Où s'arrêtait-il ?

Et surtout : ces deux questions étaient-elles pertinentes ?

Car les autres écrits de Tesson où je voyais transparaître un discours sur le nord ne portaient pas sur des régions particulièrement proches du pôle : Yakoutsk, l'Extrême-Orient russe, l'Islande. La plupart des régions décrites ne faisaient même pas partie de l'Arctique, dont la limite est celle de la croissance de l'arbre. Avec néanmoins une exception à cette fidélité féroce de Tesson aux latitudes raisonnables: les deux reportages tirés d'un voyage en voilier du Groenland à la Terre de Baffin.

J'en vins à me demander si je ne devrais plutôt ignorer la réalité latitudinale de ces lieux pour me concentrer sur le discours qu'a Tesson sur le nord en général, sans distinguer ces différents lieux.

Je répondis positivement à cette question, de laquelle dérivèrent celles autour desquelles ma recherche allait graviter: Comment Tesson utilise-t-il les motifs littéraires traditionnellement associés au nord ? Certains sont-ils absents ? D'autres omniprésents ? Quelle place a le froid dans ce discours ? Ce nord est-il décrit sous le signe du beau ou du sublime ? Du primitif ou du civilisé ? Du masculin ou du féminin ? Quelle est la représentation de soi livrée par Tesson lors de ses voyages au nord? Quel rôle le nord tient-il dans cette représentation de soi ?

Cette recherche allait donc consister à appliquer une question bien connue à un nouveau matériel, l'œuvre de Tesson, jamais encore étudiée sous l'angle de l'imaginaire du nord.

Pour l'élaboration de cette thèse, j'ai utilisé, outre les écrits de Tesson, la biographie de l'écrivain publiée dans la collection « Sur la route bleue » (Bedin *et al.* 2010), et des déclarations faites par Tesson à des journalistes lors d'interviews. Les références de ces dernières sont reprises uniquement en notes de bas de page.

Terminons cette introduction en décrivant la structure de cette thèse.

Le chapitre premier fournira quelques informations sur l'auteur étudié, en traçant à grands traits sa biographie et sa production littéraire. Ceci est d'autant plus nécessaire que l'œuvre littéraire de Tesson n'a pas encore, à ma connaissance, fait l'objet d'études littéraires ou de publications académiques. Ce chapitre insistera sur la relation que Tesson entretient vis-à-vis du nord à travers ses voyages et ses lectures (chapitre 1).

Le chapitre 2 présentera le concept de nordicité et les éléments littéraires associés au nord, en résumant la littérature existant sur ce sujet et en s'attardant sur les antinomies intrinsèques au discours sur le nord.

Le chapitre 3 présentera brièvement quelles sont les œuvres de Tesson porteuses de l'imaginaire du nord, en donnera un court résumé et analysera enfin la nordicité des sites décrits dans ces œuvres.

Les représentations littéraires du nord dans les textes étudiés seront ensuite analysées selon trois axes : le froid (chapitre 4), le sublime (chap. 5) et le primitif (chap. 6), en les confrontant aux caractéristiques générales des discours sur le nord. La charge affective et symbolique du nord sera également abordée.

Le chapitre 7 analysera les interactions entre ces représentations du nord et la masculinité / féminité du protagoniste et des régions boréales visitées ; ce chapitre tentera de répondre à la question de savoir dans quelle mesure Tesson se représente comme un protagoniste à forte masculinité dans un nord féminin.

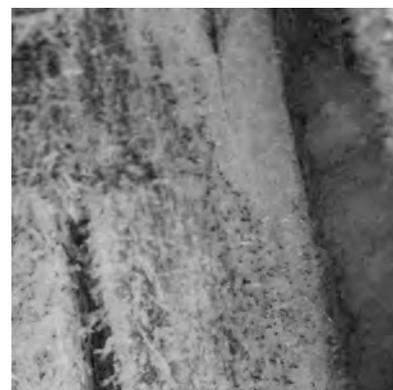
Le chapitre 8 poussera plus avant cette question de la représentation de soi dans les écrits de nature autobiographique ; la question de l'utilisation du discours du nord dans cette représentation de soi sera abordée.

Le chapitre 9 tirera quelques conclusions sur la façon dont Tesson utilise et manie le discours sur le nord, sur les éléments centraux de sa représentation du nord, et sur la place du nord réel et du nord rêvé dans l'imaginaire de l'écrivain.



# CHAPITRE PREMIER

## SYLVAIN TESSON



### UN VOYAGEUR QUI ECRIT, UN ECRIVAIN QUI VOYAGE

Sylvain Tesson est né en 1972 dans la région parisienne. Il a étudié la géographie et la géopolitique avant de se consacrer au voyage. Il a découvert l'aventure lors d'une traversée de l'Islande en vélo en 1991. Grand voyageur, il a effectué de longs périples en particulier en Asie Centrale, en Sibérie et en Himalaya. Nous présentons dans le tableau 1 une liste des principaux voyages de Sylvain Tesson ayant donné lieu à la rédaction de livres ou autres publications.

Tesson est à ce jour l'auteur de trente ouvrages dans des genres aussi variés, outre le récit de voyage, que la nouvelle, l'essai, le recueil d'aphorismes ou d'anagrammes. Il écrit en outre de nombreux articles, chroniques et reportages pour la presse écrite (*Le Figaro*, *Géo*, *Grands Reportages*, *Trek Magazine*, *Cheval Magazine*, ...). Son œuvre littéraire a été couronnée en 2009 par Grand Prix de la Nouvelle de l'Académie Française et le Goncourt de la Nouvelle (pour *Une vie à coucher dehors*) et en 2011 par le Prix Médicis de l'essai (pour *Dans les forêts de Sibérie*). Tesson fait partie des vingt auteurs francophones ayant vendu le plus de livres en 2011 et en 2012<sup>1</sup>. Ses livres sont traduits dans de nombreuses langues, dont l'anglais, l'allemand, l'italien, le néerlandais, le roumain, le polonais.

Parallèlement à la rédaction d'ouvrages ou d'articles, ces voyages ont été l'occasion de la production de films documentaires (présenté sur petit et/ou grand écran, par exemple à des festivals du film d'aventure) ; Tesson a pris une part active à la réalisation de certains de ces films (prises de vue). Ses périples ont aussi été accompagnés par la prise de photographies utilisées pour la réalisation de livres illustrés. Depuis 2003, Tesson a associé à la plupart de ses voyages le photographe Thomas Goisque, qui présente sur son site<sup>2</sup> de nombreuses photographies de ces périples. Plus récemment, Tesson a illustré certains de ses livres de tableaux et dessins de ses amis peintres Bertrand de Miollis<sup>3</sup> (*Aphorismes sous la lune et autres pensées sauvages* ; *Haute tension* ; *Sibérie ma chérie*) et Olivier Desvaux<sup>4</sup> (*Sibérie ma chérie*). La plupart des longs voyages de Tesson ont ainsi donné lieu à la publication de deux livres (un récit et un « beau livre » richement illustré) et d'articles dans la presse, et à la réalisation d'un film documentaire.

Tesson a en outre animé des émissions de radio (*Le journal de l'aventure*, sur Radio Courtoisie, à la fin des années 1990) et de télévision (l'émission *Montagnes* sur France 3). Il a tenu le rôle de chroniqueur littéraire dans l'émission *Le Grand 8*, fin 2012, sur la chaîne de

---

<sup>1</sup> « Ventes de livres : palmarès étoilé », article de *Metronews* du 15 mars 2012: <http://www.metronews.fr/culture/ventes-de-livres-un-palmares-etoile/mlco!loBM1kXP6a6q> (consulté le 17 mars 2014); et

« Les auteurs qui ont vendu le plus en 2012 réunis », article de *L'Express* du 7 mars 2013: [http://www.lexpress.fr/culture/livre/les-auteurs-qui-ont-vendu-le-plus-en-2012-reunis\\_1227336.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/les-auteurs-qui-ont-vendu-le-plus-en-2012-reunis_1227336.html) (consulté le 17 mars 2014)

<sup>2</sup> <http://www.thomasgoisque-photo.com> (consulté le 25 mars 2014)

<sup>3</sup> <http://www.miollis.com> (site consulté le 23 mars 2014)

<sup>4</sup> <http://www.olivierdesvaux.com> (site consulté le 23 mars 2014)

télévision D8. Tesson est devenu ces dernières années un écrivain médiatique, qui est invité dans les émissions littéraires ou de divertissement aussi bien à la radio qu'à la télévision.

Jusqu'en 2005, Tesson a effectué des voyages éprouvants physiquement, à pied, à vélo ou à cheval, comme un tour du monde à vélo, une traversée à pied de l'Himalaya ou un périple en Asie Centrale en suivant les oléoducs. Il se jure alors de ne voyager que par « fair means » (*L'axe du loup*, 2006 : 5 ; *Géographie de l'instant*, 2012 : 277), c'est-à-dire sans recours à des moyens motorisés. Or, lors de la traversée de la Sibérie à l'Inde en 2003, il se blesse grièvement au genou et continue son périple contre l'avis des médecins, « comme un soldat blessé », en « clopinant misérablement » (*L'axe du loup*, 2006 : 150-160). Il n'évoque pas dans ses écrits ultérieurs ces problèmes articulaires, à l'exception d'une chronique de mai 2012 où, faisant le bilan des premières quarante années de sa vie, il cite en passant ses « ménisques en charpie » (*Géographie de l'instant*, 2012 : 248). Le journaliste Thierry Gandillot indique que les aventures de Tesson « ont laissé des marques sur son corps sous formes de broches ou de vis »<sup>5</sup>.

Tesson n'a plus effectué de longs voyages à pied ni de périple difficiles après 2005 ; voyageant tout autant sinon plus qu'auparavant (cf. tableau 1 pour les détails), il a utilisé le train (Transsibérien; tour de la Mer Noire), la moto (Mongolie), le sidecar (Lac Baïkal; commémoration de la retraite de Napoléon de Moscou à Paris), le voilier (Mer Egée ; Groenland et Terre de Baffin ; Mini Transat), la barque à moteur et le canoë (Lac Baïkal) et a accompagné les troupes françaises en Afghanistan. En 2010, Tesson passe six mois dans une cabane au bord du Lac Baïkal en Russie. Nous émettons l'hypothèse que ces nouveaux choix en matière de moyens de transport et le renoncement au voyage par *fair means* sont fortement liés à ces problèmes articulaires qu'il tient sous silence.

Il est par ailleurs un adepte de divers sports jugés « à risques », comme l'escalade (*Wadi Rum, le désert du vertige*, 2012 ; *Géographie de l'instant* 2012: 109 & 248), y compris sur les monuments et cathédrales<sup>5</sup>, l'alpinisme, la chute libre (*Géographie de l'instant* 2012 : 119-120), la plongée, « mais tout ça à un niveau médiocre » (Bedin *et al.* 2010 : 26). Il a déclaré<sup>6</sup> être venu à l'aventure par biais de l'alpinisme. L'escalade et l'alpinisme prennent d'ailleurs avec le temps une place plus importante dans ses écrits. Dans le recueil de nouvelles le plus récent qu'il nous a été donné d'analyser, *S'abandonner à vivre* (2014), ces activités sont présentes dans quatre nouvelles. A la question « Quel autre "métier" auriez-vous adoré faire ? », il a par ailleurs répondu : « guide de haute montagne »<sup>7</sup>.

Les nouvelles publiées par Tesson (il en a publié 6 recueils<sup>8</sup>) ont souvent pour cadre des régions qu'il a visitées. Ses essais, comme *Petit traité sur l'immensité du monde* (2005), et ses articles rassemblés dans *Géographie de l'instant* (2012) comportent souvent des réflexions personnelles sur le voyage ou l'aventure, comme nous le verrons plus en détail au chapitre 3.

---

<sup>5</sup> Article « Sylvain Tesson, là où l'air est plus pur », journal *Les Echos.fr*, 21/01/2014 ; <http://www.lesechos.fr/culture-loisirs/livres/0203254799898-sylvain-tesson-la-ou-l-air-est-plus-pur-644259.php> (consulté le 18 avril 2014)

<sup>6</sup> Interview pour le journal *Le bien public*, 12 octobre 2013; <http://www.bienpublic.com/grand-dijon/2013/10/12/j-ai-une-passion-pour-l-immensite> (consulté le 17 avril 2014)

<sup>7</sup> Interview par Hervé Prouteau pour le magazine *Infrarouge* d'avril 2014 <http://www.infrarouge.fr/sylvain-tesson-se-fait-belle/2122> (consulté le 17 avril 2014)

<sup>8</sup> *Nouvelles de l'Est* (2002) ; *Les jardins d'Allah* (2004), *Une vie à coucher dehors* (2009), *Vérification de la porte opposée* (2010), *L'éternel retour* (2012), *S'abandonner à vivre* (2014)

Tableau 1. Les principaux voyages de Sylvain Tesson et les publications correspondantes

Année	Voyage	Moyen de locomotion	Sont repris ici des livres (L), les livres illustrés (LI) et des articles pour la presse écrite (A). L'année de publication est indiquée entre parenthèses.
1993 - 1994	Tour du monde	Vélo	(L) <i>On a roulé sur la Terre</i> (1996), avec Alexandre Poussin
1997	Traversée de l'Himalaya du Bhoutan au Tadjikistan (5000 km en 6 mois)	À pied	(L) <i>La Marche dans le ciel: 5 000 km à pied à travers l'Himalaya</i> (1998), avec Alexandre Poussin (LI) <i>Himalaya: visions de marcheurs des cimes</i> (1998), avec Alexandre Poussin
1999	Traversée de l'Asie centrale, de Almaty à la Mer d'Aral (3000 km en 5 mois)	À cheval	(L) <i>La chevauchée des steppes : 3000 kilomètres à cheval à travers l'Asie centrale</i> (2001), avec Priscilla Telmon (LI) <i>Carnets de steppes : A cheval à travers l'Asie Centrale</i> (2002), avec Priscilla Telmon
2003 - 2004	Traversée de Iakutsk au Golfe du Bengale (6000 km en 6 mois)	À pied, à cheval et en vélo	(L) <i>L'axe du loup. De la Sibérie à l'Inde, sur les pas des évadés du Goulag</i> (2004) (LI) <i>Sous l'étoile de la liberté : Six mille kilomètres à travers l'Eurasie sauvage</i> (2005), avec les photographies de Thomas Goisque
2006	Voyage de l'Aral à la Méditerranée par la Caspienne et le Caucase	À pied et en vélo	(L) <i>Éloge de l'énergie vagabonde</i> (2007) (LI) <i>L'or noir des steppes : voyage aux sources de l'énergie</i> (2007), avec les photographies de Thomas Goisque
2004, 2005 & 2007	Autour du Baïkal: en bateau à Oust-Bargousine (2004); 2000 km en side-car (mars 2005); en barque à moteur (été 2007)	En side-car, en bateau	(LI) <i>Lac Baïkal : visions de coureurs de taïga</i> (2008), avec les photographies de Thomas Goisque
2009	Afghanistan	Motorisé	(LI) <i>Haute Tension : des chasseurs alpins en Afghanistan</i> (2009), avec les photographies de Thomas Goisque et les illustrations de Bertrand de Miollis
2010	Séjour dans une cabane au Cap des Cèdres du Nord, au bord du Lac Baïkal	Motorisé	(L) <i>Dans les forêts de Sibérie</i> (2011) (LI) <i>Sibérie ma chérie</i> (2012), avec les photographies de Thomas Goisque et les illustrations de Bertrand de Miollis et d'Olivier Desvaux
1997-2012	Plus de 20 séjours en Afghanistan entre 1997 et 2012 (missions archéologiques, humanitaires ou reportages)	Motorisé	(LI) <i>D'ombre et de poussière</i> (2013), avec les photographies de Thomas Goisque
2011	Tour de la mer Noire	Motorisé	(A) <i>La quadrature du cercle</i> (2012), avec les photographies de Thomas Goisque
2012	De Moscou à Paris sur les traces de l'armée impériale en commémoration des 200 ans de la retraite de Russie (3500 km)	Side-car	(A) <i>Retraite de Russie. Sur les traces de Napoléon</i> (2012) (L) <i>La marche des fous</i> (à paraître en 2014)
2012	Escalade dans le Wadi Rum (Jordanie)	Motorisé	(A) <i>Wadi Rum, le désert du vertige</i> (2012), avec les photographies de Thomas Goisque
2012	Côte ouest du Groenland, Terre de Baffin	Voilier	(A) <i>Adieu aux glaces</i> (2013), avec Cédric Gras (A) <i>Cap sur le nord extrême</i> (2013), avec les photographies de Priscilla Telmon
2013	Transsibérien	Train	(A) <i>Quelque chose en lui de la Russie</i> (2013), avec Bénédicte Martin, illustrations de Raphaël Grossot
2013	De Oulan Bator au Karakorum	Moto	(A) <i>À moto chez Gengis Khan</i> (2013), avec les photographies de Thomas Goisque
2013	Mini Transat	Voilier	(A) <i>Mini Transat : Carnet de bord d'un écrivain</i> (2013)

## SYLVAIN TESSON ET LE NORD

Le froid, le silence et la solitude sont les trois produits de luxe du monde contemporain. (*Une vie à coucher dehors*, 2009 : 86).

Cette phrase revient sous des formes variées dans de nombreux écrits de Tesson ; nous avons pu retracer sa première apparition à mars 2006 sous la forme : « Le froid, l'eau, le silence seront les produits de luxe de demain » (mensuel *Grands Reportages*, mars 2006 ; cité dans *Géographie de l'instant*, 2012 : 19), et sa première application à la région au Baïkal en 2008 (*Lac Baïkal. Visions de coureurs de taïga*, 2008 : 79) : « le silence, la froidure et l'immensité, ces trois produits de luxe du monde de demain. »

La formule dépeint selon nous les éléments centraux chers à la géographie intérieure de l'écrivain, et parmi desquels trône le froid, marqueur capital du nord. Tesson énumère les ingrédients qui lui sont nécessaires « pour parvenir au sentiment de liberté intérieure » : « de l'espace à profusion », « de la solitude », « la maîtrise du temps, le silence total, l'âpreté de la vie et le côtoiement de la splendeur géographique » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 101). Or, ces éléments, il les associe au rêve qu'il a longuement caressé de vivre en cabane, cette cabane ne pouvant se situer que dans une région froide (Bedin *et al.*, 2010: 60).

Si Tesson évoque souvent son attirance pour les régions froides, force est de constater qu'il a réalisé peu de périple à haute latitude (cf. tableau 1). Il n'a, à notre connaissance, franchi le Cercle polaire que lors d'un voyage en voilier en 2012 le long de la côte sud-ouest du Groenland et de la côte est de la Terre de Baffin. Il a réalisé un grand nombre de périple dans l'Extrême-Orient russe et en Sibérie, mais à l'exception de Iakoutsk, surtout dans la partie méridionale de la Sibérie (Krasnoïarsk, Tomsk, Irkoutsk, ...). Tesson a voyagé à plusieurs reprises dans des régions de haute altitude (Himalaya, Tibet, Karakoram, ascensions dans la Massif du Mont-Blanc) ; ces régions permettent de faire, même en été, l'expérience du froid, de la présence de glace et de neige ; la montagne causant en effet, selon Hamelin (2000 : 7) un ajout nordiciste qui définit une *nordicité orographique*<sup>9</sup>.

Tesson déclare<sup>10</sup> avoir visité l'Alaska, le sud du Canada, l'Ecosse, l'Islande, le Danemark, le sud de la Finlande, et, en Norvège, uniquement Bergen ; il ne s'est jamais

<sup>9</sup> La notion de *nordicité* et les travaux de Hamelin sont détaillés au chapitre 2.

<sup>10</sup> Afin de mieux cerner quel nord Tesson a visité, nous avons pris contact avec lui par courriel en lui soumettant une liste de régions / pays ; il a eu la gentillesse de nous répondre le 27 mars 2014. Nous copions ci-dessous nos questions suivies de ses réponses (en majuscules).

Vous êtes-vous rendus dans les régions / pays suivants ? Veuillez répondre par oui ou non.

Alaska OUI

Canada (outre la croisière sur La Louise jusqu'en Terre de Baffin) : si oui, où au Canada ? OUI JASPER, VANCOUVER MONTRÉAL GASPÉSIE MAURICIE

Groenland (outre la croisière sur La Louise le long de la côte SW) NON

Islande (outre un voyage à vélo quand vous étiez étudiant) OUI, UNE AUTRE FOIS EN BATEAU SUR LA CÔTE D'ISAFJORDUR ET EN 1989 AVEC MES PARENTS.

Iles Féroé NIET

Ecosse OUI, MOULT FOIS

Danemark OUI À COPENHAGUE ET ELSENEUR

Norvège : si oui, où ? BERGEN

Svalbard / Spitsberg NON

Suède : si oui, où ? NON

Finlande : si oui, où ? HELSINKI ET LA CÔTE SUD À MOTO EN VENANT DE ST PÉTERSBOURG

Nord-ouest de la Russie : p..ex. région de Murmansk, Arkhangelsk, Républ. des Nénètes, NON SAUF ST PÉTERSBOURG

Sibérie (outre les régions que vous décrivez dans vos écrits comme la région entre Iakoutsk et la frontière Mongole, et l'Extrême-orient russe), je pense en particulier: Yamal, embouchure de la Lena et cours de la Lena à l'aval de Iakoutsk, région du détroit de Béring, Kamchatka. YAKOUTSK, VITIM, TOUT L'EXTRÊME ORIENT À DE NOMBREUSES REPRISES, TOMSK, KRASNOÏARSK, BIROBJAN,

rendu dans des régions australes de latitude élevée. À ses biographes, il déclare que le plus bel endroit qu'il connaisse est le Lac Baïkal, « surtout en hiver au mois de mars » (Bedin *et al.* 2010 : 36). Sur France Inter<sup>11</sup>, Tesson répond à la question de quels sont les pays qu'il aimerait visiter par : « À peu près tous, mais en revanche, il y en a qui m'excitent plus que d'autres, parmi lesquels la Russie, la Mongolie, la Sibérie, la Scandinavie, et la Belgique ».

La Belgique semble ne pas avoir sa place dans cette énumération. Notons cependant que la Belgique représente un *nord relatif* – selon l'expression de Hamelin (2000) – pour un Parisien comme Tesson, alors qu'elle ne fait pas partie du nord pour un Scandinave. La Belgique, comme les Flandres et la Picardie, ont toute leur place dans les études littéraires sur le nord (Société française de littérature générale et comparée *et al.* 2000: 107-34). En ce qui concerne l'intérêt de Sylvain Tesson pour la Belgique, c'est uniquement l'aspect humain et social qui l'attire dans ce pays, parce qu'il offre selon lui « un exotisme à portée de train » mais un exotisme « qui ne se livre pas facilement » (*Géographie de l'instant*, 2012 : 275) et parce que les Belges ont une fantaisie et une grande chaleur humaine sous des dehors glacés. Tesson justifie son amour pour la Belgique de la façon suivante dans cette interview sur France Inter :

Quand on arrive en Belgique, on a tellement l'impression précisément d'arriver dans un endroit qui va être gris, un pays de briques et de crachin. Et au fond, on a l'impression qu'il y a une grande gaieté. Et moi, j'aime beaucoup ce principe que la façade ne ressemble pas à ce qu'elle cache. C'est quelque chose qui guide ma vie, j'aime les paradoxes, j'aime l'oxymore, j'aime les contraires, j'aime les visages très rogues (c'est peut-être pour cela que j'aime les Russes) mais avec des gens qui au-dedans d'eux-mêmes ont une patrie très ensoleillée : ça, ça me plaît. Alors que la familiarité de prime abord mais qui cache en fait des êtres de marbre, ça, ça m'effraie davantage. Alors j'aime la Belgique pour cette raison-là, parce qu'effectivement une façade de briques n'est pas très engageante, surtout quand il ruisselle cette espèce de brume un peu polluée du bassin en crise houiller de Charleroi, mais lorsque vous avez poussé cette porte, lorsque vous poussez la porte des Belges, et bien à l'intérieur, il y a une fête.

Il nous paraît intéressant de définir si Tesson a lu des œuvres littéraires, de fiction ou non, représentant le nord sous quelque forme que ce soit, ou des œuvres écrites au nord. Ces lectures sont en effet susceptibles d'avoir façonné son imaginaire.

À une enquête du Figaro<sup>12</sup> qui interroge des écrivains sur leur premier émoi littéraire, il évoque *Construire un feu* (1907) de Jack London en attribuant à cette lecture une portée initiatique: « Lorsque l'on referme la nouvelle, on a cessé d'être un enfant ». Il exprime une grande admiration pour London, un écrivain qui a « exalté le lien renoué entre la nature sauvage et l'homme solitaire » (Bedin *et al.* 2010: 60) et concilié dans sa vie la culture et l'exercice physique (Bedin *et al.* 2010: 67). Il déclare avoir également une profonde

---

Patagonie / Terre de Feu NON

Kerguelen ou autres Terres Australes et Antarctiques Françaises NON

Antarctique et zone subantarctique NON

<sup>11</sup> Emission *Tout et son contraire* intitulée « Sylvain Tesson se prête au vrai/faux de Philippe Vandel » le 21 janvier 2013, à partir de 3 min 05 : <http://www.franceinfo.fr/monde/tout-et-son-contraire/sylvain-tesson-le-prejuge-ne-sait-pas-nager-dans-la-vodka-870813-2013-01-24> (consulté le 26 mars 2014). Retranscription par nos soins.

<sup>12</sup> *Le Figaro* du 26/9/2013, page 1 du Cahier Littéraire: <http://www.lefigaro.fr/livres/2013/09/25/03005-20130925ARTFIG00472-la-magie-des-lectures-d-enfance.php> (consulté le 26 mars 2014). Intégralité de la déclaration de Tesson : « C'est un texte terrible, sans espoir. Dans une forêt boréale, un chien, soudain, s'aperçoit que son maître est un loup, prêt à tout pour sa survie y compris à tuer le meilleur ami de l'homme. La bête, alors, s'enfuit. Voilà qui décille. Jack London le savait: chien ou homme, on vit seul et on meurt seul. Lorsque l'on referme la nouvelle, on a cessé d'être un enfant. »

admiration pour Henri de Montfried, « qui était un génie de l'écriture et de l'aventure »<sup>13</sup>. Tesson aime la combinaison de l'exercice intellectuel et de l'activité physique ; en cela, ses écrits sont empreints d'un certain vitalisme. La force vitale et l'énergie intérieure ont une place essentielle dans par exemple *Éloge de l'énergie vagabonde* (2007).

Tesson a également été marqué par *Ivanhoé* (1819) de Walter Scott<sup>13</sup>. Parmi les auteurs scandinaves de fiction, Tesson a lu Knut Hamsun et Terjei Vesaas. Il met une phrase du *Pan* de Hamsun en exergue de *Dans les forêts de Sibérie* (« Car j'appartiens aux forêts et à la solitude ») ; cette phrase est gravée par le solitaire Piotr sur le linteau de la porte de son isba dans la nouvelle de Tesson *Le Lac* (2009 : 77). Tesson met aussi une citation de *La maison de poupée* d'Henrik Ibsen en exergue de la nouvelle *Le bug* dans *Une vie à coucher dehors*. Parmi les auteurs francophones de fiction dont les œuvres sont marquées par la présence de la nordicité, il a lu tout Roger Frison-Roche et tout Jean Raspail<sup>14</sup>.

Tesson déclare dans ses écrits ou dans des interviews son admiration pour les explorateurs polaires Barentsz (Bedin *et al.* 2010: 42-43), Scott (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 73), et Oates, « mon préféré » (*S'abandonner à vivre*, 2014 : 107-110). Il a en outre lu les récits d'expédition d'Amundsen, de Nansen, de Shackleton, de Charcot et de P.-E. Victor. Il a lu des récits d'alpinisme, entre autres ceux de H.W. Tilman et de Pierre Mazeaud<sup>13</sup>. Dans la nouvelle *Les Pitons* (*S'abandonner à vivre*, 2014 : 111-129), il rend d'ailleurs hommage à ce dernier, qu'il met en scène sous un pseudonyme.

Les réponses apportées par Tesson à nos questions<sup>14</sup> nous amènent donc à conclure qu'il a lu une grande partie des œuvres littéraires majeures sur le nord disponibles en français. Celles-ci ont sans doute façonné ses représentations mentales des régions froides et / ou des hautes latitudes, avant même qu'il ne les visite.

---

<sup>13</sup> Interview pour le journal *Le bien public* du 12/10/2013; <http://www.bienpublic.com/grand-dijon/2013/10/12/j-ai-une-passion-pour-l-immensite> (consulté le 17 avril 2014)

<sup>14</sup> Dans l'échange de courriel déjà évoqué, Tesson a apporté les réponses suivantes (en majuscules) à notre question : « Dans diverses interviews, vous avez déclaré avoir lu Jack London, William Barents, Scott, Knut Hamsun (Pan), Terjei Vesaas (Le palais de glace) Mais avez-vous lu les auteurs suivants ? »

Œuvres de fiction

Roger Frison-Roche (en particulier : *Le Rapt*, *La Dernière Migration*, *Peuples Chasseurs de l'Arctique*, *Nahanni*, *La Peau de Bison*, *la Vallée sans hommes*, *Le Versant du soleil*) OUI, TOUT.

Bernard Clavel (*Miserere*, *Harricanan*, *Amarok*, *Le carcajou*) NON, RIEN.

Roger Vercelet (*Aurore boréale*) NON

Jean Raspail (*Septentrion*; *Qui se souvient des hommes*, *Les Royaumes de Borée*, *Le camp des saints*) OUI, TOUTE SON ŒUVRE

Mary Shelley (*Frankenstein*) NON

Robert Service NON

Knut Hamsun : d'autres livres que *Pan* ? UN VAGANBOND JOUE EN SOURDINE, L'ÉVEIL DE LA GLÈBE, LA FAIM ET SON DERNIER LIVRE ÉCRIT EN RÉTENTION DONT JE NE ME SOUVIENS PLUS DU TITRE (LES SENTIERS OÙ L'HERBE NE REPOUSSE PAS...?)

Ailo Gaup NON

Herbjørg Wassmo NON

Anne B. Ragde (en particulier : *Zona Frigida*) NON

Per Olof Sundman (*L'expédition*) NON

Récits d'exploration

Léonie d'Aunet : *Journal d'une femme au Spitzberg* OUI

Roald Amundsen OUI

Fridjof Nansen OUI

Ernest Shackleton OUI

Helge Ingstad NON

Jean-Baptiste Charcot OUI

Paul-Émile Victor OUI

## CHAPITRE 2

### LE NORD ET L'IMAGINAIRE DU NORD



Une grande partie de la littérature disponible sur thème littéraire du nord est publiée en langue anglaise. Les théoriciens originaires de pays scandinaves ont aussi abondamment publié sur ce sujet dans leurs langues respectives. Relativement peu d'études ont été réalisées en France ; la plupart des travaux publiés en français, que ce soient des réflexions sur le nord en tant que thème littéraire ou des études de cas, sont issus du Canada francophone. Aussi allons-nous, dans ce mémoire, tout en donnant la primauté aux analyses réalisées sur la littérature française, nous référer également à des publications en langue anglaise, allemande et norvégienne.

#### QU'EST-CE QUE LE NORD ?

Le terme « nord » est attesté en français à partir du XII<sup>e</sup> siècle (Schnakenbourg 2012: 11). Il désigne alors le plus souvent une direction mais rapidement, il se désigne aussi les régions les plus proches de l'étoile polaire. Le terme nord est utilisé en français pour exprimer une idée de localisation relative dès le XIII<sup>e</sup> siècle. (Hamelin 1968: 415). La question de savoir quelles régions appartiennent au nord reste assez floue en France jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ; on inclut volontiers au nord la Pologne ou la Baltique, par exemple. Le nord ne répond en effet à aucune définition universelle ; il « dépend du contexte, des intentions et de la localisation de l'observateur [...] Le Nord est un objet intellectuel mouvant, difficile à saisir, qui nécessite de faire un choix. » (Schnakenbourg 2012: 13)

Le nord est donc avant tout une notion relative : on parle du nord comme d'une région se trouvant au nord par rapport à où on se trouve. Nous avons déjà pris l'exemple de la Belgique, qui constitue le nord pour les Parisiens, mais pas pour des Scandinaves. En outre, le nord est mouvant au fil des déplacements d'un voyageur: si ce dernier se rapproche du nord, ce qu'il considère comme nord recule au fur et à mesure de sa progression. À l'exception du seul cas où on se trouve au point précis du pôle Nord géographique, il existe toujours un endroit plus au nord que celui où on se trouve.

Les définitions du nord basées sur une limite purement latitudinale – comme par exemple le 60<sup>e</sup> parallèle comme limite officielle du nord pour le gouvernement fédéral canadien (Godard et André 1999 : 8) – sont par conséquent beaucoup trop rigides pour être utilisées à des fins d'analyse des représentations littéraires. Le nord n'est pas en effet une notion purement géographique. Le géographe québécois Louis-Edmond Hamelin a étudié les perceptions du nord en faisant intervenir d'autres disciplines que la géographie, comme la psychologie. La représentation que nous nous faisons du nord relève en effet de processus cognitifs, d'images mentales préconçues confrontées à des perceptions glanées lors de voyages au nord – éventuellement rapportées par écrit si le voyageur est aussi écrivain – le tout débouchant sur une représentation du nord, qui a un caractère largement

collectif pour un peuple donné à un époque donnée. Cette perception mentale est profondément dynamique, en fonction des activités – surtout économiques – qui attirent les hommes au nord ; ces activités ont beaucoup évolué au fil de l'histoire, elles ont successivement inclus: la chasse à la baleine (mer du Groenland), le piégeage des animaux à fourrure et les exploitations forestières (Canada et Russie), les ruées vers l'or (Alaska et Yukon), les voyages d'exploration (recherche des passages du Nord-Est et du Nord-Ouest), la déportation et l'emprisonnement au goulag (Sibérie), l'exploitation minière et pétrolière (Alaska, mer de Barents, mer de Kara).

L.E. Hamelin a été amené à développer toute une série de néologismes pour appliquer des « intensités nordiques » aux différents territoires. Il a développé dès 1965 le concept de *nordicité*, qui « exploite les dimensions lexicales des racines *nord* et *nordique*, c'est-à-dire qu'elle reflète la diversité tant naturelle que culturelle des hautes latitudes de l'hémisphère boréal » (Hamelin 2000: 5). « La nordicité fait donc référence à l'état perçu, réel, vécu et même inventé de cette zone froide qui est sise à l'intérieur de l'hémisphère boréal » (Hamelin 2000: 8). *L'hivernité* est une nordicité temporaire ressentie en hiver à des latitudes moyennes, dans les espaces d'expansion saisonnière de la froidure (Hamelin 2000 : 15) ; plusieurs traits climatiques de ces régions – le froid, la glace, les tempêtes, la neige – deviennent analogues, en hiver, à ceux du nord.

L.E. Hamelin a établi un *indice de nordicité* sur la base de dix critères : des critères liés au milieu physique (la latitude, la chaleur estivale, les précipitations totales, le type de couverture végétale, la présence de pergélisol, de banquise, de glaciers), mais aussi à des critères sociaux-économiques (population résidente ou hivernante, degré d'activité économique) et d'accessibilité (par route, par services aériens). L.E. Hamelin a défini pour cet indice une unité de mesure nommée le *vapo* (*valeur polaire*). L'indice de nordicité varie de 0 à 1000 vapos. La valeur de 200 vapos définit la limite méridionale du nord ; cette limite se fixe selon les endroits entre 50 et 70 degrés nord ; elle coupe par exemple l'Islande et le Lac Baïkal (Hamelin 2000 : 11-12). Le nord se divise en trois zones: *le Moyen Nord* (entre 200 et 499 vapos), *le Grand Nord* (entre 500 et 799 vapos), *l'Extrême Nord* (entre 800 et 1000 vapos). Le pôle Nord a par définition un indice de nordicité de 1000 vapos. Nous appliquerons dans le chapitre 3 le calcul de cet indice aux sites écrits par Tesson.

## L'IMAGINAIRE DU NORD

Il existe un imaginaire du nord. Dans notre étude, nous nous référerons à l'imaginaire en tant que concept tel qu'il a été défini l'historienne Monique Mund-Dopchie (2012: 86) :

[...] l'imaginaire désigne des représentations mentales qui ne se réduisent pas à leurs purs concepts mais qui constituent des images sollicitant la sensibilité, inspirant des émotions et devenant dès lors créatrices. Ces représentations mentales sont collectives et circulent dans le monde diachronique des classes, des sociétés et des civilisations.

Si l'imaginaire du nord véhicule systématiquement les stéréotypes – le plus souvent négatifs – du froid et de l'inaccessibilité, il s'appuie sur un grand nombre d'autres notions. Les parts de la réalité et de l'imagination dans la construction de celles-ci varie selon les auteurs et leurs desseins (Schnakenbourg 2012: 228).

La forte originalité des zones circumnordiques est liée selon Hamelin (2000 : 8) à une série de composantes relevant principalement du milieu naturel : « l'angle des rayons solaires, [...] la durée de l'hiver, la très faible densité de population, la végétation chétive,

l'agriculture presque absente, les troupeaux de grands mammifères, les *outlands* (espaces aussi vides, à l'écart de toute production commerciale) ».

Le froid est la conséquence directe de la latitude élevée et du faible angle des rayons solaires. Il n'est pas visible en tant que tel, mais apparaît par ses manifestations, telles que la formation ou la présence de neige et de glace sous formes diverses (glacier, congère, banquise, blizzard, ...) L'hiver est souvent caractérisé au nord non seulement par sa durée, mais aussi par sa rudesse, la longueur de ses nuits et la violence de ses tempêtes. C'est le froid qui pousse les voyageurs français en Sibérie au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles à considérer cette région comme « un pays du nord » (Guyot 2014 : 139-140), malgré la latitude modeste de sa partie méridionale et le fait que la Sibérie est située à l'est par rapport à la France. Guyot (2014 : 152) estime que d'un point de vue imaginaire et esthétique, la Sibérie exerce le même type de fascination que les contrées arctiques.

La végétation se fait de plus en plus rare au fur et à mesure qu'on se déplace vers le nord. La forêt boréale (aussi appelée taïga en Eurasie) fait ainsi place à la toundra (une association végétale dépourvue d'arbres mais riche en mousses et plantes à fleurs), puis au désert polaire (Godard et André 1999 : 189). La limite de l'arbre correspond à l'isotherme de 10° C pour le mois le moins froid ; cette limite est aussi utilisée comme limite de l'Arctique (Godard et André 1999 : 13).

En ceci concerne la faune, le nord est caractérisé par des animaux emblématiques comme le renne, le bœuf musqué ou l'ours polaire. Certaines espèces, qui sont aussi présentes sous des latitudes plus clémentes, sont aussi associées au nord, que ce soient des espèces marines (baleine, phoque) ou terrestres (loup, castor). L'ours, blanc ou brun, domine l'espace imaginaire du nord, y compris chez les peuples autochtones, comme l'écrivent Pentikäinen et Le Foulon dans *L'ours, le grand esprit du nord* (2010: 130): « Même si, par endroits, le renne, le cheval, le loup ou l'aigle lui disputent ce privilège, l'ours est de tous les froids. » Chez de nombreux peuples circumpolaires, l'ours est un animal sacré, l'ancêtre des hommes du clan. L'ours porte ainsi toujours une symbolique ambivalente, écrit M. Ferber (2007 : 20) : proche de l'homme et attirant avec son air bonhomme, il est en même temps sauvage et dangereux.

En cela aussi, il est une vraie personnification du nord, car le nord, attirant et dangereux, est profondément contrasté dans l'imaginaire occidental.

Le discours littéraire sur le nord est caractérisé par le contraste fondamental entre la lumière – celle du long été et du soleil éblouissant sur des paysages enneigés – et l'obscurité des longues nuits d'hiver. Celui-ci trouve sans doute son origine dans l'alternance du soleil de minuit et de la nuit polaire dans les régions à hautes latitudes : cette alternance a créé l'image de régions boréales à la fois plus claires et plus sombres que le reste du monde (Wærp, 2013). Les clartés particulières du nord, les lumières douces, rasantes, les clartés changeantes, les interminables crépuscules, les paysages dominés par des monochromies de blancs et de bleus ont de tout temps fasciné les voyageurs et les artistes (Chartier 2008).

Ce contraste fondamental entre lumière et obscurité rassemble toute une constellation de notions connexes : à la clarté s'associent la pureté, l'innocence, la virginité, l'authenticité ; aux ténèbres, le danger, l'incontrôlable, l'effrayant, le diabolique, et ceci depuis l'antiquité (Davidson, 2005 : 21 ; Wærp, 2011 : 13 ; Wærp, 2013). Dans un grand nombre de civilisations, les démons et les sorciers sont en effet actifs dans l'obscurité, ou lorsque le soleil s'est retiré. Mentionnons également que le nord est dépeint comme la

source des calamités dans les prophéties de Jérémie<sup>15</sup> (Schnakenbourg 2012: 14), ce qui a amené les historiographes médiévaux à considérer que le diable y vivait sur une montagne (Fraesdorff 2005: 361). Ce caractère maléfique du nord dans l'imaginaire médiéval ne fut que renforcé par la calamité nordique que représentaient les raids vikings (Davidson, 2005 : 28-29). Le nord est ainsi devenu dans l'imaginaire chrétien le lieu des âmes errantes et damnées (Atwood 1995 : 64): au Moyen-Âge en Europe, seuls les suicidés, les enfants non baptisés et les excommuniés étaient enterrés au nord de l'église (Davidson, 2005 : 35).

C'est ce nord hostile, froid, impénétrable, barbare voire maléfique qui était la représentation la plus prédominante du Moyen Âge à l'époque moderne. Au fur et à mesure des découvertes et explorations, l'autre nord – le nord de la clarté, un nord approprié par le voyageur et admiré par celui-ci – a gagné en place dans notre imaginaire (Schnakenbourg 2012: 15). À un nord aimé et admiré s'oppose ainsi systématiquement un nord craint et haï (Grace 2002: chap.2, p.3). Par exemple, si le nord est le lieu de la famine et de la détresse (le lieu où les naufragés ou les exilés meurent de faim), il est aussi le lieu à la nature prodigue en fourrures et ivoire de morses (Davidson 2005: 21, 23-25, 51-56). C'est donc à la fois un désert hostile et le pays de toutes les possibilités (Grace 2002 : chap. 2, p.10). Les voyageurs y observent aussi une courte explosion de vie estivale, décrite entre autres par ses nuées de moustiques, qui contraste avec un long hiver au froid mortel

Jusque dans les représentations contemporaines, le nord est presque toujours décrit comme à la fois fascinant et dangereux. C'est un milieu naturel imprévisible et plein de dangers (tempêtes, brouillards, dislocation de la banquise, attaque de loups ou d'ours), où la mort – le danger de mort et la conscience de ce danger – est omniprésente. Les représentations littéraires du nord sont par conséquent riches en antinomies telles que obscurité / lumière, mort / vie, danger / émerveillement, austérité / abondance (Grace, 2002 ; Davidson 2005 ; Wærp, 2011).

## LES HABITANTS DU NORD

Ces contrastes s'appliquent souvent aux habitants du nord : ces derniers « renvoient à la fois à l'idéal d'un âge d'or – celui d'une adaptation à la nature, qui les porte à la frugalité et à la simplicité des mœurs » ou bien ils semblent « au contraire, plus proches des bêtes que des hommes et sont décrits par conséquent comme effrayants et monstrueux » (Mund-Dopchie 2012: 100-01).

Un total contraste est parfois dépeint entre la nature d'un nord hostile et ses habitants bons et vertueux (Davidson 2005 : 21 ; Wærp 2013). Certains récits de voyages décrivent « un nord ambigu dont la nature est aussi hostile et dure que ses habitants sont doux et accueillants. À la sauvagerie de la mer et du froid répond la pureté du cœur des hommes » (Laget 2012 : 31). Ces représentations sont proches de celle du « bon sauvage », naïf et bienveillant, populaire en Europe occidentale depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Marc Belissa (2012: 165), par contre, relève que Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*, considère les peuples du nord comme « encore plus sauvages que les Indiens d'Amérique ; ils représentent le degré zéro de l'humanité et de la civilité ». Belissa (2012: 166) relève également que le mode de vie des peuples sibériens est indifféremment qualifié de « barbare » ou de « sauvage » dans *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (1751-

---

<sup>15</sup> *Vulgata Jeremia 1: 14* : « (et dixit Dominus ad me) ab aquilone pandetur malum super omnes habitatores terræ. » Traduction Œcuménique de la Bible : « C'est du nord qu'est attiré le malheur pour tous les habitants du pays »

1772); ces peuples n'auraient pas du tout de religion et boivent de l'eau de vie jusqu'à en perdre la raison. Certains attribuent aux habitants du nord tous les vices et toutes les perversions, y compris le cannibalisme et l'inceste, les plaçant ainsi en dehors de l'humanité (Davidson 2005 : 22).

Eric Schnakenbourg (2012: 227) conclut à une ambivalence intrinsèque des représentations des hommes du nord. Selon l'usage que souhaite en faire l'auteur qui les évoque, ces représentations balayent tout le spectre de l'espèce humaine, du meilleur au pire. « La rigueur du climat et l'âpreté des conditions d'existence élèvent ou écrasent, sans juste milieu. »

Les voyageurs des régions boréales concluent souvent que l'austérité des conditions naturelles force à un dur labeur pour survivre, ainsi qu'à une forte solidarité entre les membres d'un groupe. Une forte consommation d'alcool et une propension à l'alcoolisme sont souvent expliquées par le froid et les conditions de vie difficiles. Les voyageurs et les explorateurs dissertent souvent sur certains éléments qui caractérisent ces régions, et qui les frappent : l'immensité et l'énormité des distances entre les lieux habités, ce qui a pour corollaires l'isolement des habitants (surtout pendant les mois de l'année où il n'est pas possible de se déplacer pour cause, par exemple de débâcle) et la solitude des explorateurs qui ont parcouru le nord. Ceux-ci sont marqués par le silence absolu qui y règne, surtout en hiver.

Le choix d'aller vivre au nord, pour qui est né dans une région au climat plus accommodant, est le plus souvent motivé par des motifs économiques. Le nord, la taïga, ont aussi été lieu d'exil ou de refuge pour des dissidents politiques ou religieux (Davidson 2005 : 46). Enfin, quelques originaux sont allés s'installer au nord par simple rejet de la société moderne, et /ou par quête spirituelle, en espérant trouver au nord une purification, une quiétude ou une transformation intérieure qu'ils jugent impossible à atteindre dans la société moderne (Davidson 2005 : 21).

## LE FROID, LE SUBLIME, LE PRIMITIF : NOS TROIS AXES D'ANALYSE

Les représentations du nord peuvent être présentées selon des grilles d'analyse variées. Dans ce mémoire, nous allons discuter de ces représentations dans l'œuvre de Sylvain Tesson en les groupant selon trois axes: le froid, le sublime et le primitif. Notre méthodologie va donc consister à analyser comment les représentations littéraires du froid, du sublime, du primitif chez Tesson se conforment aux représentations traditionnelles ou antérieurement analysées sur d'autres œuvres. Mais justifions tout d'abord le choix de ces trois axes.

Le froid a une place prépondérante dans l'imaginaire du nord, comme déjà évoqué ci-dessus. Il mérite par conséquent une analyse approfondie en soi. Nous débuterons notre analyse des œuvres de Tesson par cet axe du froid (chapitre 4).

Le chapitre 5 sera consacré à la représentation du sublime. Le mot *sublime* est dérivé du mot latin *sublimis*, qui signifie d'abord « haut dans les airs » puis, au sens physique comme au sens moral, haut, élevé, grand<sup>16</sup>. Le sublime désigne une grandeur extrême (taille ou force tendant vers l'incommensurable) qui déclenche chez l'individu un étonnement lié à

<sup>16</sup> Article « Sublime » dans *l'Encyclopédie Universalis* en ligne ; <http://www.universalis.fr/encyclopedie/sublime-philosophie/> (consulté le 19 avril 2014)

la crainte et / ou l'admiration (Baldick 2008: 321). Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le concept du sublime entre en concurrence avec celui du beau, avec lequel il est systématiquement mis en opposition, sous l'influence surtout de Edmund Burke qui écrit en 1757 l'essai *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*<sup>17</sup>. Burke associe au sublime la vastitude, la puissance, l'obscurité, et au beau, la lumière, la douceur, la délicatesse. Il associe aussi au sublime le masculin, et au beau, le féminin.

Cette opposition peut aussi être explicitée en fonction des effets respectifs du beau et du sublime sur le spectateur:

Alors que le beau engendre une satisfaction calme et fait l'objet d'un goût qui suppose l'application spontanée et immédiate de certaines règles dont l'énoncé est possible du moins dans l'après-coup, le sublime engendre un trouble et un ébranlement de tout l'être. Le beau « subsiste » indépendamment de toute reconnaissance; mais le sublime, lui, ne fait qu'exister, dans la fragilité de ce qui doit se perpétuer ailleurs qu'en lui-même pour survivre : il m'exige et m'entame, il naît dans l'expérience qui le découvre. (*Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles*<sup>18</sup>)

Le sublime devient au XVIII<sup>e</sup> siècle un des concepts dominants en matière de goût et de philosophie de l'art<sup>16</sup>, il est à l'origine du développement de l'esthétique<sup>18</sup>. La représentation du sublime prend rapidement de l'importance et tiendra une place essentielle pendant toute l'époque romantique, en littérature mais aussi en peinture. Le discours sur la mer, les tempêtes, les montagnes et les régions polaires, ainsi que leurs représentations, sont alors empreintes de sublime. Les étendues glacées fascinent autant qu'elles horrifient. Le sublime boréal est matérialisé par un « *locus horridus*, que la tradition rhétorique situe presque toujours dans la montagne ou le Grand Nord », et qui s'oppose au *locus amoenus*, incarné depuis les auteurs antiques par le jardin méditerranéen (Guyot 2012: 210). En ce qui concerne la Sibérie, A. Guyot (2014 : 150-151) note que le sublime ne fait pas son apparition dans les récits des voyageurs français avant le XIX<sup>e</sup> siècle ; auparavant, la beauté de la nature sibérienne ne s'exprime « qu'à travers quelques *loci amoeni* bien placés, qui font figure d'oasis de douceur dans un paysage plutôt réservé à des brutes ».

Marc Belissa (2012: 164) note par exemple que *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert dédie une place considérable au nord sibérien, qui est décrit comme « le lieu de la nuit, du désert et de l'exil des déportés » ; le froid extrême qui y règne y est cité à de nombreuses reprises. La Russie sibérienne sauvage – si délicieusement sublime – tient dans *L'Encyclopédie* plus de place que la Russie d'Europe ou la Russie rurale.

Ce recours habituel au sublime pour décrire le nord est un des arguments qui nous a poussé à utiliser ce concept dans notre analyse. Un autre motif, plus déterminant encore, est que le sublime est intimement lié à « l'expérience qui le découvre », comme indiqué dans la citation ci-dessus. Or, c'est cette expérience qui fait l'objet d'un grand nombre des écrits de Tesson, particulièrement les récits de voyage et le journal d'ermitage. De surcroît, le sublime s'applique à des éléments variés du milieu naturel – la vastitude, la lumière, les couleurs, le silence, les dangers – et à des effets variés de ce milieu sur le protagoniste.

Nous traiterons dans la catégorie de primitif (chapitre 6) ce qui a trait au mode de vie dans le nord. Nous avons en effet vu précédemment que la vie au nord est avant tout

---

<sup>17</sup> Titre original en anglais : *A Philosophical Enquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime and Beautiful*

<sup>18</sup> Baldine Saint Girons, *sublime (subst.), sublime (adj.)* dans *Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles*, dir. Barbara Cassin, Seuil, 2004; [http://robert.bvdep.com/public/vep/Pages\\_HTML/SUBLIME.HTM](http://robert.bvdep.com/public/vep/Pages_HTML/SUBLIME.HTM) (consulté le 19 avril 2014)

considérée comme rude et primitive, et que l'homme du nord était immanquablement représenté comme un primitif (Wærp 2013) situé quelque part entre deux extrêmes du spectre de l'espèce humaine : le bon sauvage vertueux et la brute bestiale alcoolisée.

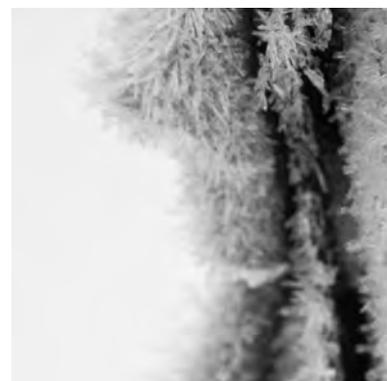
Le chapitre 6 sera par conséquent consacré à l'analyse des descriptions du mode de vie en Sibérie, des personnes que Tesson y rencontre, des spécificités de leur comportement et des relations humaines au nord. Nous accorderons une place particulière à la simplification de la vie au nord, au thème de la fuite de la civilisation, et à la consommation d'alcool.

Avant de plonger dans *le froid* (chapitre 4), nous allons présenter quelles sont les œuvres étudiées dans ce mémoire, c'est à dire celles où Tesson évoque l'un ou l'autre aspect du nord.



## CHAPITRE 3

### LES ŒUVRES ETUDIÉES



Sylvain Tesson est un auteur prolifique qui a, à ce jour, publié trente ouvrages. Le nord n'est pas présent dans tous ces textes, loin de là. Nous présentons ici les écrits de Tesson dans lesquels nous avons relevé un discours intéressant sur la nordicité. Nous nous référons ainsi à 9 livres, 6 nouvelles (Tesson en a publié 65) et à 5 articles. Nous replacerons chaque texte dans son contexte, nous en donnerons un bref résumé et soulignerons en quoi le nord y est présent. Nous concluons le chapitre en analysant la nordicité des sites décrits par Tesson selon les critères de Louis-Edmond Hamelin (1968 ; 2000 ; 2002) et de l'administration russe (Gras, 2012 ; 2013).

Les textes étudiés sont ici regroupés par genre, en commençant par les récits de voyage, qui constituent, quantitativement, la majeure partie des œuvres étudiées. Les récits de voyage, de nature autobiographique, sont plus longs que les autres textes étudiés. Notons que notre catégorisation en genre aurait pu résulter en des regroupements différents, étant donné que plusieurs œuvres de Tesson sont à l'intersection entre différents genres, comme nous allons le préciser ci-dessous.

#### RECITS DE VOYAGE

*L'axe du loup. De la Sibérie à l'Inde, sur les pas des évadés du goulag*, paru en 2004, retrace le voyage de Tesson de la Yakoutie au Golfe du Bengale, via la Mongolie, le Xinjiang, le Tibet et l'Himalaya, sur les pas de Slavomir Rawicz. Ce dernier s'évada en 1941 d'un camp du goulag soviétique et rapporta son voyage dans un ouvrage publié en anglais en 1955, *The Long Walk (À marche forcée en français)*<sup>19</sup>. Tesson refit cette traversée à pied, à cheval et à vélo de mai à décembre 2003.

La véracité des propos de Rawicz a été mise en doute dès la sortie de l'ouvrage. Tesson s'interroge sur certaines informations rapportées par son prédécesseur, mais conclut « qu'il lui plaît à penser que Rawicz n'a pas menti » (2006 : 208). Le récit de Rawicz a inspiré le film *The Way Back (Les Chemins de la liberté, titre français)*<sup>20</sup>, du réalisateur Peter Weir, sorti en 2010.

Nous illustrerons nos propos d'exemples tirés des cinq premiers chapitres de *L'axe du loup*, qui portent sur la partie sibérienne du voyage, du nord de Yakoutsk (le voyage commence à environ 60 km au nord-ouest de Yakoutsk) à la frontière mongole, via la vallée de la Lena et le Lac Baïkal. Notons en outre que la traversée du Tibet et de l'Himalaya à l'automne donne lieu à un discours sur l'hivernité de ces régions et sur « l'âpreté des steppes d'altitude tibétaines ».

Cet ouvrage retrace donc un voyage vers le sud, qui fait écho à un autre voyage : celui pris par des centaines d'hommes qui ont lutté contre « le vent, le froid, la faim, la

<sup>19</sup> [http://fr.wikipedia.org/wiki/Slawomir\\_Rawicz](http://fr.wikipedia.org/wiki/Slawomir_Rawicz) (consulté le 24 mars 2014)

<sup>20</sup> [http://fr.wikipedia.org/wiki/Les\\_Chemins\\_de\\_la\\_liberté\\_\(film\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Chemins_de_la_liberté_(film)) (consulté le 24 mars 2014)

solitude » pour reconquérir leur liberté volée au risque de leur vie. Le nord apparaît donc ici par sa dimension particulière qui est d'être une terre de déportation et de goulag ; il est le lieu du danger lié non seulement à la nature sauvage (la taïga était « le procureur vert » qui se chargeait de châtier les fugitifs) mais aussi à un régime politique de terreur. Le sud, par contraste, est la « seule direction cardinale qui offre une issue » et « descendre vers le sud » devient pour Rawicz comme pour Tesson « une raison d'être ».

*Sous l'étoile de la liberté*, paru en 2005, est un livre illustré présentant le même récit de voyage, avec un texte condensé, et des photos de Thomas Goisque.

*Lac Baïkal : visions de coureurs de taïga* (2008) est un livre de grand format, illustré par des photos de Thomas Goisque, qui présente la nature et la vie des hommes à différentes saisons autour du Baïkal. Ce livre est avant tout une œuvre non-fictionnelle de nature documentaire, même si les anecdotes, informations et photographies présentées dans l'ouvrage sont le fruit de trois séjours – en plus de la traversée lakoutie-Bengale décrite dans les deux ouvrages ci-dessus – que Tesson et Goisque ont effectué ensemble au Baïkal (voir tableau 1), dont un voyage en side-car sur la glace du lac.

*Dans les forêts de Sibérie*, publié en 2011, raconte le séjour de Tesson, seul, dans une cabane au bord du Lac Baïkal de février à juillet 2010. Tesson y fait l'expérience de l'immobilité : il demande à l'immobilité la paix que le voyage ne lui apporte plus (p. 41). Cet ouvrage se présente sous la forme d'un journal où Tesson rapporte au jour le jour ses activités, ses réflexions sur la nature et sur ses lectures, ses ballades aux alentours et les visites de quelques voisins russes. Cet ouvrage est présenté par l'auteur comme un « journal d'ermitage » (p.10). Beau succès de librairie, traduit en plusieurs langues, il a été couronné par le Prix Médicis de l'essai en 2011. Néanmoins, cet essai appartient tout autant au genre du récit de voyage. Le récit s'ouvre en effet par un voyage vers le nord, d'Irkoutsk à la cabane (p. 21-27) et se referme au moment de débiter le voyage du retour. En ceci, ce récit est conforme à la représentation traditionnelle du voyage vers le nord, qui est un voyage de la civilisation vers le froid, la solitude, l'épreuve physique et la transformation spirituelle (Davidson 2005). Tesson en être s'être « métamorphosé » au fond de la taïga (p. 10).

C'est dans cet ouvrage que Tesson aborde le plus largement les thèmes du froid et de l'hiver. Le froid est dès le prologue de l'ouvrage présenté comme un élément recherché, tout autant que la solitude et l'isolement:

Je me suis installé pendant six mois dans une cabane sibérienne sur les rives du Lac Baïkal, à la pointe du cap des Cèdres du Nord. Un village à cent vingt kilomètres, pas de voisins, pas de routes d'accès, parfois, une visite. L'hiver, des températures de – 30° C, l'été des ours sur les berges. Bref, le paradis.

J'y ai emporté des livres, des cigares et de la vodka. Le reste – l'espace, le silence et la solitude – était déjà là. (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011: 9)

Cet ouvrage constituera un sujet d'étude majeur pour notre étude, en particulier dans l'étude pluridisciplinaire du froid discursif au chapitre 4. Tesson a tiré de ce séjour un film de 52 minutes, *Six mois de cabane au Baïkal*<sup>21</sup>, dont il a réalisé les prises de vue.

---

<sup>21</sup> Co-réalisation Florence Tran, Bô Travail !, avec l'aide de France Télévision 2011. Le film peut être visionné sur You Tube: <https://www.youtube.com/watch?v=9-CxXrRieCM> (consulté le 30 avril 2014)

*Sibérie ma chérie* (2012) est un beau livre sur la Sibérie, illustré avec les photographies de Thomas Goisque et les peintures de Bertrand de Miollis et d'Olivier Desvaux. Il est basé sur l'expérience de plusieurs voyages en Sibérie, parmi lesquels le séjour à l'isba du Cap des Cèdres du Nord tient une place primordiale.

## NOUVELLES

*La descente de la Lena*, texte publié en 2002 dans les *Nouvelles de l'Est* (p.169-175), puis republié dans *Vérification de la Porte Opposée* (2010 : 178-185) raconte la descente du fleuve sur 850 kilomètres par deux trappeurs iakoutes qui ont terminé leur saison de chasse et rentrent chez eux, dans une ville située à l'embouchure du fleuve, où les attend une même femme. Le périple est une succession d'épreuves liées à l'hostilité de la nature au nord (attaque d'ours, chavirage dans un rapide avec risque de noyade et d'hypothermie, attaque par des voleurs, disette, tempête) ; ces dangers sont surmontés un à un par les protagonistes entre lesquels s'établit une amitié fraternelle. La nouvelle s'ouvre par une présentation du contraste criant entre l'été et l'hiver sibériens :

C'est l'été. La Sibérie frétille de vie. Les ours chassent [...] La toundra toute entière s'occupe à procréer. L'orgie ne durera pas. Bientôt l'hiver. La rigueur. Le règne chaste de la glace. La pureté blanche. Alors c'en sera fini des ardeurs et des pâmoisons. (2010 : 178)

Austérité de l'hiver, pureté de la neige, l'ours comme marqueur de nordicité dès la première ligne (l'ours est cité cinq fois dans cette nouvelle de huit pages), amitié virile entre deux trappeurs courageux, taciturnes et parfaitement adapté à leur environnement naturel (« Il est petit et fort. Il peut résister aux hivers qui viennent à bout des étés », 2010 : 178-9), cette nouvelle de Tesson – parmi les premières qu'il ait publiées – regorge de clichés sur le nord. Elle possède néanmoins *un* caractère original: alors que le voyage vers le nord est généralement, dans la littérature, un voyage vers la nature sauvage et un éloignement par rapport à la civilisation et au foyer, le voyage vers le nord de ces chasseurs iakoutes est un voyage *de retour* vers la ville, le confort de la civilisation et la femme aimée.

*Tu finiras brûlé*, texte publié en 2004 dans *Les jardins d'Allah* (p.169-175), puis republié dans *Vérification de la Porte Opposée* (2010 : 278-2) raconte les pérégrinations de l'islandais Björn Thorgússon à qui Vigdis, une « jeune et belle pythie de l'Arctique » (2004 : 130) a prédit qu'il finirait brûlé. Le protagoniste, obsédé par cet oracle, quitte son village d'Heptavellir (nom inventé), renonce à travailler sur un bateau de pêche et dans un refuge de montagne par peur des incendies, et comme cantonnier au pied d'un glacier par peur d'une éruption volcanique sous-glaciaire. Björn s'expatrie finalement en Thaïlande, où il trouve la paix dans des marécages des rives du Mékong, « l'univers du pourri ». Après sa mort, et contre ses dernières volontés, son corps sera incinéré.

*Le lac*, nouvelle publiée en 2009 dans *Une vie à coucher dehors* (p. 75-94), raconte l'histoire de Piotr, un assassin qui vit caché dans la taïga au bord du Baïkal pendant quarante ans, jusqu'à la prescription de son crime. Piotr retourne à la civilisation par un voyage vers le sud (p. 89) pour « solder ses comptes devant le tribunal des Hommes », et est tué par un ours une fois de retour. Cette nouvelle est intéressante, car cette « jubilante histoire » a été rapportée par Tesson auparavant, dans *Lac Baïkal. Visions de coureurs de taïga* (2008 : 102) comme une anecdote véridique qui est « rapportée dans la région de la

Bargousine ». Tesson l'a donc réécrite sous forme de fiction, sans que rien dans le recueil *Une vie à coucher dehors* ne mentionne la véracité des faits qui ont inspiré la nouvelle.

Le recueil de nouvelles le plus récent qu'il nous a été loisible d'analyser, *S'abandonner à vivre* (2014) contient trois nouvelles se déroulant en Sibérie et intéressantes par leur discours sur la nordicité.

*L'ennui* (p. 63-78) raconte l'ennui de Tatiana, une jeune diplômée de français, dans la localité de Stirjivoïe (nom inventé), dans le nord de la Sibérie. Tatiana devient prostituée à Moscou et épouse un de ses clients, un Français fortuné. Dans sa vie luxueuse en Provence, Tatiana subit « un ennui parfaitement semblable à celui qui la ravageait, deux ans auparavant, à Stirjivoïe, en Sibérie » (p. 78).

Dans *La ligne* (p. 91-99), Emile et Piotr vont abattre un arbre dans la nuit sibérienne afin de couper la ligne électrique alimentant leur village. Lors d'une récente coupure d'électricité, Emile avait vécu avec son épouse un moment érotique inoubliable, dont il espère par ce moyen renouveler l'expérience.

Dans *L'ermite* (p. 141-153), le capitaine d'un bateau voguant sur la Lena confie à un voyageur français l'histoire d'un chauffeur de tramway d'Iakoutsk qui avait choisi une vie d'ermite au bord du fleuve. Surnommé Constantin le Bienheureux, l'homme trouva au début « la paix, le silence et la solitude » (p. 152). Il vivait en harmonie avec les animaux avec lesquels il conversait, et il voulait ressembler à Saint Séraphim de Sarov. Soumis à la curiosité malsaine des touristes de passage, il préféra la conversation des bêtes à celle des hommes, perdit la raison et fut envoyé dans un hôpital psychiatrique.

Une particularité de *S'abandonner à vivre* est que 7 autres nouvelles sur les 19 de ce recueil comportent des allusions à la nordicité ou à l'hivernité. Dans *Le barrage* (p. 23), un fiancé propose à sa promise le Groenland comme destination de voyage de noces. « Trouve-toi une Savoyarde qui porte des fourrures polaires » lui réplique-t-elle. *L'exil* raconte un voyage « vers le nord » (p. 51), celui d'un immigré clandestin allant du Niger à Paris. La nordicité ici est donc une nordicité relative. La première impression d'Idriss après l'accostage sur une plage italienne est qu'« il fait froid en Italie » (p. 56) ; il souffre du froid et de l'humidité tout au long du trajet vers la France et se sent « pourrir de froid dans les fossés infidèles » (p. 57). Dans *Les égards*, Tesson témoigne de son admiration pour l'alpiniste Yuichiro M. (p. 101-103) qui a gravi deux fois l'Everest – les allusions aux tempêtes et à la neige profonde sur la montagne relèvent de la nordicité orographique – et pour Lawrence Oates (p. 107-110), arrivé avec Scott au Pôle sud et qui sacrifia sa vie pour le bien de ses compagnons. *La lettre* raconte la tentative d'un jeune homme de Romorantin de récupérer auprès d'un facteur une lettre qu'il regrette avoir postée. Cette tentative est observée depuis le « bistro nordique Hamsun » par sa vendeuse Marieke « fraîchement débarquée de Tromsø » (p. 155). Nous observons dans cette nouvelle une *nordification* de la narration par l'intervention de ce personnage scandinave, conformément à ce qui a été décrit par Chartier (2008 : 24). *Le Père Noël* (p. 195-9) se déroule en décembre dans un Riga glacial. *Le téléphérique* (p. 207-213), avec sa narration d'une tentative de réveillonner dans une télécabine sur les hauteurs de Zermatt (Alpes suisses), évoque une nordicité orographique. *Les fées* se passe dans une Bretagne prise par un froid inhabituel : « Ce Noël-là, le froid s'était abattu. La Bretagne était un oursin mauve et blanc, hérissé de glace. (...) L'eau de l'abreuvoir avait gelé. C'était rare, chez nous » (p. 215).

## TEXTES COURTS, CHRONIQUES, APHORISMES ET ANAGRAMMES

*Géographie de l'instant* (2012) reprend les bloc-notes de Tesson parus entre 2005 et 2012 dans le magazine *Grands Reportages* et dans d'autres organes de presse. Certains de ces textes évoquent des thèmes liés au nord ou des régions boréales. Dans *Le droit d'avoir froid* (p. 19), Tesson apporte son soutien aux Inuits qui « traînent le Département d'État Américain en justice au nom du *right to be cold* », pour ne pas avoir signé les accords de Kyoto. Dans *Nature* (p. 72-73), il témoigne de son admiration pour le roman *Pan* de Knut Hamsun et pour l'attitude écologiste avant l'heure du protagoniste Ghan, qui « vibre de ce souci romantique de ne pas peser sur l'harmonie naturelle ». *Sur la chasse* (p. 167-8) oppose aux chasseurs traditionnels, que Tesson admire, les chasseurs sportifs qui « vident les forêts ».

*Sur le Lac Baïkal* (p. 64) et *Sakha* (p. 200) sont des réflexions sur le froid dans ces deux régions sibériennes. *Paris tundra* (p. 108) est une critique élogieuse du film d'Anastasia Lapsui, *Les Sept Chants de la tundra*, qui traite de la destruction de la culture des Nenets par la colonisation soviétique. La chronique *Décembre 2008* dans *Grands Reportages* (p. 125-127) présente des anecdotes du voyage de Tesson dans la vallée de la Bikin, dans la province de Primorié de l'Extrême-Orient russe.

*De la Sibérie à la Belgique* (p. 274-9) présente différentes scènes et impressions de Tesson lors d'une tournée de conférences en Belgique.

*Islande : Sur l'île des Titans* (p. 294-300) comprend des réflexions de Tesson sur les paysages islandais, la mythologie nordique et l'appétit littéraire des Islandais.

*L'infusion géographique* est une préface écrite par Tesson au livre *Vladivostok, Neiges et moussons. Récit de voyage* de son ami Cédric Gras (2011), qui y raconte son installation dans l'Extrême-Orient russe – où il a fondé et dirigé l'Alliance française de Vladivostok – sa découverte de la Russie et de ses habitants, et son attachement pour ce pays. Dans cette préface, Tesson témoigne lui aussi de son attachement et de sa fascination pour « cette Russie qui nous aime » (p. 9). Il s'insurge contre les visions réductrices de l'Europe occidentale sur ces gens « heureux de peupler ces étendues blanches que bon nombre d'entre nous assimilent à l'enfer » (p. 12). Alors que la Sibérie est souvent considérée comme un lieu horrible assimilé au goulag, Tesson souligne que « la Sibérie de l'an 2010 n'est pas la Sibérie des camps », mais « une patrie de boue, de steppes et de forêts [...], un pays de neiges [...] où quelque chose comme le bonheur est possible » (p. 13).

*Une école de plein vent* (2013) est un essai publié dans le manifeste *L'aventure pour quoi faire ?*, dans lequel Tesson définit ce que l'aventure signifie pour lui. Il illustre ses propos de rencontres qu'il a faites en Sibérie.

Dans le recueil *Anagrammes à la folie* (2013), parmi les courts textes écrits par Tesson autour des anagrammes de Jacques Perry-Salkow, nous relèverons le texte *Limite estivale de la banquise* (p. 113), qui commence de la façon suivante :

Quand les cétacés viennent respirer à la surface de la mer, leur souffle expulse vers le ciel un nuage d'embruns, des panaches chuintants, et l'on dirait soudain que l'océan palpite. C'était du moins mon impression pendant toutes ces années où je naviguais dans l'Arctique. [...]

Ce texte offre un intérêt particulier pour notre recherche parce qu'il constitue une fiction à la première personne où Tesson se rêve comme un navigateur polaire, ce qu'il n'est pas. Tesson a navigué dans l'Arctique au bord de *La Louise* l'année précédente (Tableau 1) mais n'y a pas navigué « pendant toutes ces années ». Nous mettons cette allusion au fait d'être un marin dans l'Arctique à l'intérêt porté par Tesson aux récits d'exploration polaire (cf. chapitre 1). Tesson a écrit de nombreuses nouvelles à la première personne<sup>22</sup>, mais aucune de ces fictions n'a l'Arctique pour cadre.

Sylvain Tesson a publié deux recueils d'aphorismes. Dans *Aphorismes sous la lune et autres pensées sauvages* (2008), nous avons relevé quatre aphorismes qui traitent de la Sibérie.<sup>23</sup>

## REPORTAGES

*Iakutsk, bienvenue dans la ville la plus froide du monde* (2011) est un reportage paru dans *Le Figaro* qui décrit la ville de Iakutsk (62 °N) au mois de janvier. Le thème du froid est central au texte et est souvent traité avec humour (voir chapitre 4).

*Retraite de Russie. Sur les traces de Napoléon* (2012), paru dans *Paris Match*, retrace le périple de Tesson et de quatre compagnons, de Moscou à Paris (soit 3500 kilomètres) sur des side-cars Ural, pour commémorer les 200 ans de la retraite de Russie de Napoléon Bonaparte. Le texte oscille entre le récit du voyage commémoratif, par un mois de décembre 2012 glacial, avec des haltes aux hauts lieux napoléoniens tels que la Berezina, et des références historiques à l'horreur de la retraite de 1812, quand « l'hiver mordait à coups fatals dans la chair de l'Aigle affaibli ».

*Quelque chose en lui de la Russie* (2013) est un reportage paru dans *Libération* et écrit en collaboration avec la romancière Bénédicte Martin. Il s'agit d'un « récit de voyage à deux voix » sur le trajet en Transsibérien de Moscou au Baïkal, la voix d'un homme habitué des lieux (Tesson) et celle d'une femme qui ignore tout du monde slave (Martin).

*Adieu aux glaces* (2013) est un article écrit en collaboration avec le géographe et voyageur français Cédric Gras, publié dans la revue *Long Cours* et consacré au récit d'un voyage effectué en 2012 le long de la côte sud-ouest du Groenland et de la Terre de Baffin à bord de la goélette *La Louise*. Le but du voyage, présenté en introduction de l'article, est de se rendre « dans ces endroits éloignés, méconnus » « pour assister à la fonte des glaces » et témoigner des effets du changement climatique (p. 127). Les auteurs dressent à grands traits l'histoire et la géographie des régions visitées, en insistant sur la situation géopolitique aussi bien que sur l'évolution climatique.

---

<sup>22</sup> Par exemple, *On ne passe par les rivières!* et *Itinéraire d'un rat*, dans le recueil *Les Jardins d'Allah* (2004); *La particule* dans *Une vie à coucher dehors* (2009); *La gouttière* et *Les pitons* dans *S'abandonner à vivre* (2014).

<sup>23</sup> Ces aphorismes sont:

« La Sibérie jette un froid sur nos rêves de Russie. » (p. 12)

« Chaque année dans son lit, l'Amour connaît la débâcle. » (p. 15)

« Transsibérien: fermeture Eclair du manteau des taïgas. » (p. 18)

« Les lacs sibériens remontent pendant l'hiver la couverture des glaces jusque sur le contour des rives. » (p. 39)

Cap sur le nord extrême (2013) est un article plus court paru dans *Le Figaro* à propos du même voyage.

## LA NORDICITE DES REGIONS BOREALES EVOQUEES PAR TESSON

Les régions boréales évoquées dans les œuvres étudiées sont : l'Islande (64-66° N) ; la Sibérie de l'embouchure de la Lena (72° N) à la frontière mongole (50° N) avec un centre de gravité sur le lac Baïkal (et la cabane du Cap des Cèdres du Nord à 54° 26' N); l'Extrême-Orient russe (vallée de la Bikin : 47° N) ; le Groenland (66° N à Sisimiut à 69° N à Ilulissat) et la Terre de Baffin (70° N à Clyde River). De plus, ajoutons à cette liste la Belgique (51° N) qui constitue un nord relatif, et la Russie à l'ouest de Moscou (55° N pour Borodino, 54° N pour la Berezina) sur le trajet de la retraite napoléonienne, une région caractérisée par une hivernité très marquée.

Nous appliquons à ces régions boréales le calcul de l'*indice de nordicité* développé par Louis-Edmond Hamelin (cf. chapitre 2). Bien que cet indice ait été développé dans un contexte canadien et soit surtout adapté à l'Amérique du Nord, nous avons décidé de l'utiliser dans notre étude, car il constitue la seule méthode quantitative disponible pour déterminer la nordicité d'un lieu.

Nous obtenons les résultats suivants:

Belgique :	moins de 200 vapos <sup>24</sup>	→ Pas dans le nord
Islande :	127 vapos à Reykjavik (Hamelin 1968: 426)	→ Pas dans le nord
	Légèrement supérieur à 200 vapos dans le N de l'île <sup>24</sup>	→ Moyen Nord
Russie :		
	Moscou	48 vapos <sup>25</sup> → Pas dans le nord
	Iakoutie / République de Sakha	de 390 à 650 vapos <sup>26</sup> → Moyen ou Grand Nord
	Cap des Cèdres du Nord (cabane)	448 vapos <sup>27</sup> → Moyen Nord
	Frontière mongole	moins de 200 vapos <sup>24</sup> → Pas dans le nord
	Vallée de la Bikin	moins de 200 vapos <sup>24</sup> → Pas dans le nord
Groenland, région de la Baie de Disko :	env. 550 vapos <sup>28</sup>	→ Grand Nord
Terre de Baffin, côte est :	de 600 à 700 vapos <sup>29</sup>	→ Grand Nord

Le titre de l'article *Cap sur le nord extrême* (2013) découle d'une exagération ou d'un malentendu, les régions décrites ne faisant pas partie de l'Extrême Nord, mais du Grand Nord, selon la classification de Hamelin.

Selon cette classification de Hamelin, parmi les régions décrites par Tesson, seules les parties les plus isolées et les plus septentrionales de la Iakoutie (*La descente de la Lena*), et les parties visitées du Groenland et de la Terre de Baffin (*Adieu aux glaces* ; *Cap sur le nord extrême*) font partie du Grand Nord. Tesson utilise peu souvent le terme de Grand

<sup>24</sup> Pour la Belgique, le N de l'Islande, la région comprise entre le Baïkal et la frontière mongole, et la vallée de la Bikin, nous utilisons la carte de Hamelin (2000 : 12) qui indique la situation marginale de ces régions par rapport au nord.

<sup>25</sup> Hamelin 1968: 48

<sup>26</sup> Hamelin calcule des indice de nordicité de 631 vapos pour Verkhoïansk (Hamelin 2000: 10), 653 vapos pour Tiksi (Hamelin 1968: 423), 392 vapos pour Iakoutsk (Hamelin 1968: 426),

<sup>27</sup> Calculé par nos soins sur la base des dix critères décrits par Hamelin (2000: 21-22)

<sup>28</sup> Hamelin (1968: 423) propose une valeur de 584 vapos pour Upernavik, qui se situe au N de la région décrite par Tesson (dans *Adieu aux glaces*, 2013).

<sup>29</sup> Hamelin (1968: 423) calcule un indice de nordicité de 609 vapos pour Frobisher Bay (Iqaluit) à 63° N.

Nord. Nous notons qu'il l'utilise abusivement pour qualifier la région de Bodaïbo en Sibérie, dont il décrit les mines d'or (*Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 48), et dont la latitude est de 57° N.

Les régions les plus souvent et les plus longuement décrites par Tesson – dont celles du Baïkal et de Iakutsk – appartiennent au Moyen Nord, que Hamelin (2013: 128-37) définit de la façon suivante, dans un contexte canadien :

[...] la zone est climatiquement subarctique, elle s'étire du Labrador au Yukon et comprend des lacs boisés [...] ainsi qu'un archipel intrigant de tourbières réticulées. Économiquement, après avoir été le royaume des fourrures, le Moyen Nord accueille les poussées développementales venues du sud (hydro-électricité [...], exploitation des matières premières [...]) Le Moyen Nord regroupe environ 90% des habitants de tout le nord canadien [...]

Ces éléments sont similaires en tout points – les lacs, les forêts, les tourbières, l'exploitation nouvellement intensifiée des ressources naturelles, la présence d'habitants (certes très peu nombreux) – à la partie de la Russie le plus souvent décrite par Tesson, et qui se trouve dans la zone de la taïga, bien au sud de la limite de croissance de l'arbre qui constitue, comme déjà évoqué, la limite de l'Arctique.

En dehors des articles sur le Groenland et la Terre de Baffin (*Adieu aux glaces*, 2013 ; *Cap sur le nord extrême*, 2013), Tesson utilise très rarement le terme *arctique*. Nous l'avons trouvé pour qualifier l'islandaise Vigdis (*Tu finiras brûlé*, 2004 : 130<sup>30</sup>), ce qui, en soi, n'est pas erroné, l'Islande se trouvant à la limite de l'Arctique. Il utilise une fois le terme *hyperboréen* (*S'abandonner à vivre* 2014 : 108) pour désigner les peuples autochtones de l'Arctique. Tesson parle de « parages périboréaux » quand il décrit la clarté nocturne estivale à quelques heures de route au nord de Iakutsk (*L'axe du loup*, 2006 : 23). Or, le terme *périboréal* n'existe pas, et ne saurait exister<sup>31</sup>.

En ce qui concerne la Russie, la nordicité des régions, villes et villages peut être quantifiée en se référant à une loi qui a cours en Russie depuis l'époque soviétique et qui définit des « Territoires du Nord et Assimilés », en y incluant un grand nombre de régions de basse latitude (sud de la Sibérie, Extrême-Orient) au climat rude (Gras 2013 : 28-33). La latitude n'a, en Russie, « rien en commun avec l'idée du Nord », selon Cédric Gras (2013 : 70) qui affirme que « Le Nord, c'est l'Est », car, pour les Russes « de la Sibérie à l'Extrême-Orient, ce n'est qu'un immense Nord. » (*ibid.*: 38). Toute terre hostile est « associée sans autre forme de procès au sommet de la rose des vents », définissant ainsi un nord « ressenti », qui n'est pas un nord « cardinal » (*ibid.*: 39). « La Russie a fixé dans son imaginaire un Ouest méridional contre un Est septentrional, un Occident clément contre un rude Orient. Certains affirment que l'Europe n'a pas pour frontière l'Oural mais l'isotherme 0° C » (*ibid.*: 40).

La dénomination des « Territoires du Nord et Assimilés » est à usage administratif : son objectif est de refléter la rigueur des conditions climatiques, l'inaccessibilité (« il faut vivre en situation d'insularité » pour avoir droit à ce statut ; *ibid.*: 115) et l'inconfort de vie des régions, afin d'offrir des compensations aux salariés. Cet indice de nordicité est donc

<sup>30</sup> Citation présentée page 27

<sup>31</sup> La signification première de *boréal* (Dictionnaire lexicographique en ligne du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales ; <http://www.cnrtl.fr/definition/boreal>; consulté le 2 mai 2014) est « qui se situe au nord de l'équateur » ; dans cette acception, ne pourrait donc être *péri-boréal* que ce qui est au sud de l'équateur, et est donc austral. Le sens restreint de *boréal* est « qui est relatif à l'extrême nord de la planète » ; or, comme nous l'avons vu au chapitre 2, le nord est une notion relative, le nord se déplace au fur et à mesure du déplacement du protagoniste, ce qui rend caduque une définition du *péri-boréal*.

quantifié sous la forme d'un coefficient salarial. Notons enfin que certains territoires peuvent voir leur coefficient salarial gonflé pour des raisons stratégiques ou géopolitiques (maintien d'une population importante dans le limes de l'Extrême-Orient, par exemple (*ibid.*: 105).

Cet indice a été mis au point de façon beaucoup plus progressive et anarchique que l'indice de nordicité appliqué au Canada par Hamelin (1968). L'état russe voudrait à présent rationaliser cette définition du nord et réduire la superficie totale des « Territoires du Nord et Assimilés » ; les nouveaux textes administratifs russes parlent de « zone d'inconfort » et de « contrainte naturelle pour l'installation humaine » (Gras, 2012 : 7).

Les « Territoires du Nord et Assimilés » ne constituent donc pas actuellement un continuum, mais un archipel de sites stratégiques et prioritaires (Gras 2013 : 74). La plupart des territoires décrits par Tesson font partie des « Territoires du Nord et Assimilés », mais par le site de la cabane au Cap des Cèdres du Nord (Gras 2013 : 74), alors que des zones adjacentes jouissent de cette dénomination, ceci en raison du caractère discontinu de ce nord administratif.

En conclusion, les considérations que nous venons d'avancer soulignent que le nord présenté par Tesson n'est pas celui de l'Arctique, de la haute latitude, des explorations polaires. Aucune région décrite par Tesson ne s'apparente à l'Extrême Nord, et peu d'entre elles appartiennent au Grand Nord. L'isba du Cap des Cèdres du Nord n'est pas située au nord, selon les critères administratifs russes. Le nord tessonien<sup>32</sup> est avant tout un Moyen Nord, le royaume de la taïga, des ours et des trappeurs.

D'ailleurs la forêt boréale est spécifiquement nommée dans le titre de deux ouvrages : Dans les forêts de Sibérie et Lac Baïkal. Visions de coureurs de taïga.

Les régions boréales décrites se révèlent néanmoins d'une grande diversité. De l'Islande à l'Extrême-Orient russe, de la Baie de Disko au Baïkal, de la Berezina à Iakoutsk, ces nords-là semblent à première vue hétérogènes et dispersés. Ils se rejoignent néanmoins dans le discours et l'imaginaire de l'auteur, et s'y fondent, comme nous allons le mettre en évidence dans les chapitres qui suivent. La perception du nord découle en effet souvent d'avantage, comme l'a montré Hamelin (2000 : 8) d'un état perçu, et donc de l'imagination, que d'une réalité latitudinale.

---

<sup>32</sup> Nous créons ce néologisme en utilisant le suffixe adjectivo-substantif -ien, qui est le plus fréquemment utilisé pour composer un adjectif dérivé de mot d'auteur (Teiligård 1974 : 261).



## CHAPITRE 4

### LE FROID



Le froid est, avec l'hiver, l'élément le plus caractéristique de la nordicité dans la littérature (Davidson 2005 ; Wærp 2011). Nous commencerons par étudier sa place dans l'œuvre de Tesson. Nous traiterons ensuite de la rhétorique du froid et de la verbalisation de ses effets. Nous nous focaliserons sur le journal d'ermitage *Dans les forêts de Sibérie* (2011) pour y analyser les interactions entre le froid et l'immobilité. C'est sur ce même journal que nous confronterons, dans une approche multidisciplinaire qui fera intervenir la climatologie, le froid discursif de Tesson au froid mesuré. Ces deux dernières sections ont fait l'objet d'une communication (Prick 2013) à un colloque interdisciplinaire sur le froid<sup>33</sup>; un article est soumis pour publication dans les actes de ce colloque.

#### LA PLACE DU FROID

Tesson évoque et décrit le froid. Le reportage *lakutsk, bienvenue dans la ville la plus froide du monde* (2011) est tout entier consacré au froid extrême qui règne dans cette ville au mois de janvier, avec des températures inférieures à  $-40^{\circ}$  C. Le séjour dans l'isba du Cap des Cèdres du Nord, qui débute au mois de février 2010, donne lieu à de nombreuses descriptions de la neige et la glace à la surface du Baïkal. Le froid apparaît en effet dès la première page du journal d'ermitage (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 9) parmi les caractéristiques de l'endroit, et est d'emblée classé comme positif : « [...] L'hiver, des températures de  $-30^{\circ}$  C, l'été des ours sur les berges. Bref, le paradis. »

En outre, le froid hivernal est évoqué dans les textes décrivant la Sibérie en saison estivale. La référence au froid est lancée au lecteur comme un avertissement sur la fin prochaine de la saison de l'abondance et de l'insouciance, et sur le retour de l'austérité hivernale, comme dans le premier paragraphe de *La descente de la Lena*<sup>34</sup> (*Vérification de la Porte Opposée* 2010 : 178), ou dans ces deux passages de *Sibérie ma chérie* (2012) :

[...] la taïga bourdonne : les bêtes savent qu'ils seront courts, les mois de leurs amours. [...] Il est érotique, le temps d'été nordique.

C'est l'été, la Sibérie frétille de vie. [...] La taïga toute entière s'occupe à procréer. L'orgie ne durera pas.

Quand Tesson rend visite à une ancienne déportée en mai à lakutsk (*L'axe du loup*, 2006: 26), il fait la réflexion suivante, devant sa maison de planches : « Il doit y faire mauvais l'hiver quand le thermomètre descend à  $-40^{\circ}$  C dehors ». Dans le même ouvrage, le froid et

<sup>33</sup> « Le Froid. Adaptation, production, représentations, effets / Cold. Adaptation, production, representations, effects. » Colloque international pluridisciplinaire à l'Université de Versailles - St-Quentin-en-Yvelines, les 12, 13 et 14 décembre 2013. Programme et livret des communications en ligne sur :

<http://www.imaginaireunord.uqam.ca/index.php?section=1312Froidcoll> (consulté le 26 mars 2014)

<sup>34</sup> Voir la citation : chapitre 3, page 19.

ses conséquences funestes sont aussi cités dans les récits rapportés par les anciens prisonniers du goulag (*L'axe du loup*, 2006: 26).

Tout voyage vers le nord s'accompagne dans l'œuvre de Tesson par une confrontation au froid. Preuve en est que la première impression du clandestin nigérien Idriss après l'accostage sur une plage italienne est « il fait froid en Italie » (*L'exil*, dans *S'abandonner à vivre*, 2014 : 56) ; Idriss souffre du froid et de l'humidité tout au long du trajet vers la France et se sent « pourrir de froid dans les fossés infidèles » (*ibid.* : 57).

Séjourner six mois « dans les forêts de Sibérie » est en soi, plus remarquable et plus admirable – au sens premier du terme – que de séjourner six mois dans les forêts de l'Atlas, du Liban ou de la Réunion. Béatrice Collignon (Dietrich 2013) souligne que les imaginaires géographiques jouent un rôle fondamental dans nos représentations : le froid est effrayant et terrifiant parce que le lecteur ou le voyageur l'a, d'avance, pensé et construit comme effrayant et terrifiant. Or, la Sibérie est systématiquement associée à des froids intenses dans l'imaginaire européen occidental. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, le froid paroxystique sibérien, tel qu'il est décrit par les voyageurs, est considéré par les scientifiques comme inexplicable et paradoxal à des latitudes et altitudes où on ne l'observe pas en Europe occidentale. Plusieurs théories sont avancées pour l'expliquer, y compris l'existence de « pays froids » parmi lesquels on classe la Sibérie (Guyot 2013).

Le choix des titres *Dans les forêts de Sibérie*, *Sibérie ma chérie* (un titre construit sur un paradoxe – comment peut-on chérir le royaume du froid et des goulags ? – et qui manifestement copie la composition tout aussi paradoxale du titre *Hiroshima mon amour*<sup>35</sup>) ne nous semble dès lors pas innocent. Un discours sur l'hiver et une narration qui fait la place belle au froid sont promis au lecteur dès le titre.

Nous soulignerons ici, afin de ne pas tomber dans des généralisations réductrices, qu'il existe dans la littérature française des exemples notables de l'utilisation du terme « Sibérie » dans le titre d'un ouvrage sans que l'auteur n'insiste particulièrement sur le froid. Ainsi Anne Brunswic (2006) se concentre-t-elle sur ses rencontres avec les Sibériennes dans *Sibérie, un voyage au pays des femmes: chroniques*. Un exemple encore plus parlant est celui de Joseph Kessel, qui publia avec *Les Nuits de Sibérie* (1928)<sup>36</sup> un récit d'initiation tout entier dédié à la découverte, par un jeune aviateur français, de la brutalité de la guerre et de l'ignominie des rapports humains qu'elle engendre. Les considérations climatiques ne constituent qu'une partie négligeable du décor où se déroule un drame humain. Le lecteur est seulement informé que le récit se déroule « à la fin de l'hiver 1919 » (Kessel 2013 [1928]: 11) et que

[...] le dégel commençait. Neige flasque. Boueuse humidité. Du ciel obscur, toujours voilé, filtrait un suintement qui n'était ni pluie ni bruine. On eût dit que l'air était devenu un linge opaque, mouillé. On le sentait doux et mou sur les épaules. (Kessel 2013 [1928]: 17)

Quand enfin, la nuit, l'air est décrit comme « glacial, vigoureux comme le jet d'une douche » (Kessel 2013 [1928]: 96), ce froid a pour seul effet le bienfait de faire revenir à elle une jeune fille épuisée. Si nous prenons cette œuvre de Kessel comme exemple, c'est pour souligner que le froid n'y est ni très présent, ni dangereux ; celle rhétorique du froid est bien différente de celle de Tesson, comme nous allons le voir à la section suivante.

---

<sup>35</sup> Film d'Alain Resnais (1959), sur un scénario de Marguerite Duras

<sup>36</sup> Notons ici que Tesson connaît ce texte: il désigne Vladivostok comme « l'objet de tous les fantasmes kesseliens » dans *L'infusion géographique* (p. 10).

Nous terminons cette section en concluant que le froid est systématiquement présent dans la narration de Tesson sur la Sibérie : quand il est absent dans les scènes estivales, il est injecté dans le texte par le biais des pensées du narrateur ou par celui d'anecdotes hivernales rapportées dans le récit<sup>37</sup>. Le froid est une figure constitutive du nord et du voyage vers le nord ; c'est un marqueur de nordicité dans l'œuvre de Tesson. « La Sibérie jette un froid sur nos rêves de Russie » est un aphorisme qui résume à merveille cette association indéfectible du froid et de la Sibérie chez Tesson (*Aphorismes sous la lune et autres pensées sauvages*, 2008 : 12).

## LA RHETORIQUE DU FROID ET LA VERBALISATION DE SES EFFETS

Le froid est une absence de chaleur (Ruiu 2007 : 74). Le froid n'est pas un visible en soi mais ne l'est que par ses manifestations et ses effets, comme entre autres les différentes formes que prend l'eau à température négative. Tesson cite ces différentes formes ou les processus qui leur sont associés : glace, verglas, neige, grésil, congère, blizzard, embâcle, débâcle. La glace du Baïkal est même nommée *banquise* à plusieurs reprises (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 88, 92).

Le cabotage au Groenland donne lieu à des évocations de la glace sous d'autres formes : calotte polaire et glaciers (*Adieu aux glaces*, 2013 : 131, 132, 136), icebergs (*ibid.*, p. 129, 132, 133, 137), glace de mer (*ibid.*, p. 129, 132) ; mais pas une seule mention du pergélisol. Le pergélisol n'est mentionné par Tesson que dans son article sur Iakoutsk en hiver (*Iakoutsk, bienvenue...*, 2011), où il le désigne par son nom anglais (*permafrost*).

Les effets physiques du froid sur le voyageur sont aussi décrits au niveau des sensations ressenties. « L'air brûle la trachée », écrit Tesson en arrivant à Iakoutsk par – 46 °C (*Iakoutsk, bienvenue...*, 2011) ; à Davcha par –35 °C : « La froidure agace les muqueuses lorsqu'on inspire profondément » (*Lac Baïkal. Visions de coureurs de taïga*, 2008 : 88) ; et par –37 °C : « respirer la limaille de fer était douloureux » (*L'ennui*, 2014 : 65). Quand son canot sombre dans la Lena, « le froid saisit Aïssen et lui coupe la respiration » (*La descente de la Lena*, 2002 : 180). Le froid nécessite de sortir une « garde-robe de combat », des « paletots fourrés qui donnent aux Russes de Sibérie des allures de cosmonautes divaguant dans les blizzards » (*Sibérie ma chérie*, 2012) et il faut « vingt minutes pour s'habiller » (*L'ennui*, 2014 : 65).

Les écrits rapportant le froid évoquent souvent les inconvénients, dégâts ou effets surprenants des températures basses. Ainsi, Ovide (*Les Tristes*, III.10, v.23-24) illustre la rudesse des conditions climatiques qu'il subissait sur les rives de l'actuelle mer Noire en écrivant que les vins gardaient la forme de la jarre et étaient distribués en morceaux.

Tesson s'étonne, lui, de la possibilité de rouler en camion sur un Lac Baïkal gelé : « En hiver, les températures de –30° C figent la surface en une carapace de glace d'un mètre d'épaisseur. Le tsar y fit rouler un train pendant le conflit russo-nippon de 1905. » (*Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 41-42) « Rouler sur un lac est une transgression. Seuls les dieux et les araignées marchent sur les eaux. J'ai ressenti [...] l'impression de briser un tabou » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 24).

---

<sup>37</sup> Voir, à titre d'exemple, page 58 la description de Moscou au dégel fin mars (tirée de *L'ennui* 2014 : 72). Le froid de l'hiver est présent par le biais de deux de ses manifestations, toutes deux liées au danger de mort : les stalactites de glace, en voie de disparition, mais encore capables de tuer un passant ; et les congères de neige qui ont recouvert les cadavres d'ivrognes morts de froid en hiver.

Peu après l'arrivée à l'isba du Cap des Cèdres du Nord, l'ordinateur portable de Tesson tombe en panne, suite aux amplitudes de température qui règnent à l'intérieur de la cabane, quand le foyer s'y éteint pendant la nuit et laisse un froid intense s'installer (*ibid.*: 47). La plainte de l'écrivain privé de son instrument de travail fait écho aux observations du père jésuite Lejeune qui observa que l'encre gelait à proximité d'un grand feu, tant le froid était vif lors de l'hiver 1633 en Nouvelle-France (Rouxel 2010: 98). Ou à celles de Madame de Sévigné, écrivant le 3 février 1695 (1806, vol. 10, p. 222): « nos écritoires sont gelés, nos plumes ne sont plus conduites par nos doigts qui sont transis. » Autres temps, autres outils de travail, mais mêmes conséquences néfastes du froid sur l'œuvre d'écriture.

Les effets du froid sont parfois évoqués par Tesson du point de vue acoustique, en addition aux effets visuels, ce qui ajoute à l'impression de vie du paysage gelé. Le gel de la surface du lac est décrit de la façon suivante :

7 mars [...] Les coups de bûche crèvent le silence. Ils proviennent de l'écho d'une explosion distante de dizaines de kilomètres. [...] La glace se convulse. Elle vit et je l'aime. Les serpentins nacrés dessinent de nœuds pareils aux images des tissus neuronaux ou aux représentations des champs de poussière stellaire [...] Le monde laisse entrevoir une écriture inconnue. (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011: 91-92)

La glace du Baïkal « est striée de cassures qui feuillètent l'épaisseur d'un réseau de veinures. On croirait des routes », et Tesson de conclure : « La glace figure la carte onirique d'un pays élémentaire. » (*Géographie de l'instant*, 2012 : p. 332) Pour Tesson géographe, le froid se fait cartographe.

Si le froid et la glace sont les représentants d'une nature austère, ils ne sont pas rébarbatifs pour Tesson, bien au contraire, puisque, comme le montre ces citations, la glace vit, elle a sa propre écriture, onirique, et Tesson ressent pour elle plus que de la fascination : de l'amour. Pour Tesson, « la glace est l'une des œuvres alchimiques de ce monde » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 104). Capable de prendre l'apparence du microscopique (les tissus neuronaux) aussi bien que celle de l'infiniment grand (la poussière stellaire), elle relie dans une même écriture les mystère de la perception humaine des sensations (les neurones) et ceux de l'univers (les étoiles).

Le froid est en très grande partie une expérience positive chez Tesson : le gel vif ou le vent pur aiguise les sens et les rend plus aptes à saisir la beauté du monde et les nuances de l'instant. Le froid serait selon Tesson un facteur qui à la fois isole les êtres et les renvoie à leur propre intériorité. Il écrit par exemple: « Le vent se lève. La température descend. [...] On se réfugie dans sa capuche. Le froid replie l'être en lui-même. Il invite à la méditation » (*Iakoutsk, bienvenue...*, 2011). Se confronter au froid est un besoin dans certaines conditions pénibles de la vie en société : le froid permet se laver des « fatras d'inepties » qu'on [a] fait avaler au protagoniste de la nouvelle *Les Fées (S'abandonner à vivre*, 2014 : 220).

Tesson attribue son propre amour du froid à certains de ses personnages, comme Björn Thorgússon (*Tu finiras brûlé*, 2004) : « il était heureux du froid qui régnait car il se disait que le feu n'aime pas le froid » (p. 124). Dans cette nouvelle, le protagoniste fuit son nord natal non pas à cause du froid omniprésent en Islande – la route est « gelée » dans « la nuit islandaise » (p. 124); le bateau de pêche ratisse « le fond des mers froides » (p. 124); les abords du glacier sont un « univers d'humidité mouvante », un « univers de brouillard, de glace », où les pluies lavent « presque continuellement la côte » et où la mer est « englacée » (p. 125); le refuge de montagne est « dans un massif enneigé » où il n'y a que « blancheur » : « le désert, la solitude, le vent et le vide » (p. 126) – non !, c'est le feu que

craint Björn. Or le feu est considéré comme une antithèse de la glace (Griffin 1979 : 49-50). Le froid n'est jamais présenté sous un jour négatif dans cette nouvelle.

Comme dans tout écrit sur le nord, le froid constitue aussi un danger. L'homme, pour Tesson, « n'est qu'un fétu soumis aux vents mauvais » (*L'infusion géographique*, 2011 : 11) et dans l'hiver du nord, il est une victime potentielle du froid. Il suffit de ne pas retrouver la porte de l'isba dans le blizzard pour mourir gelé à quelques mètres de l'abri (*L'axe du loup*, 2006 : 27 ; *Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 48). En outre, « les eaux du lac [Baïkal] sont si froides que les chutes y sont mortelles », même en juin (*ibid.* : 224). Au printemps, « les failles du lac, comme les crevasses des glaciers, donnent des baisers mortels aux hommes trop confiants » (*ibid.*: 188). Des véhicules tombent dans les failles de la glace et doivent être secourus (*Quelque chose en lui de la Russie*, 2013).

Nous n'avons trouvé que deux types de références au froid où celui-ci est négatif dans les œuvres de Tesson. Il s'agit d'abord du froid extrême. À Iakoutsk – la ville la plus froide du monde –, en janvier, Tesson s'interroge sur le bien-fondé de l'existence d'une aussi grande ville (350 000 habitants) « en des parages aussi hostiles », où « la vie ordinaire devient une épopée » (*Iakoutsk, bienvenue...*, 2011). Bien que traitant les effets de ce froid inhumain avec humour, comme le montrent les citations ci-dessous, l'insupportable épreuve que constitue un tel hiver ressort nettement du texte :

[Un chauffeur de taxi déclare : ]« La Iakoutie mesure six fois la France et nous sommes un million » Comment se tenir au chaud lorsqu'on est si peu ?

Au-dessous de  $-45^{\circ}$  C, par sécurité, les écoliers sont dispensés de cours. Ils en profitent pour jouer dehors.

Les habitants font leurs courses par des températures que seuls les alpinistes de l'Everest et les conquérants du pôle éprouvent. Au « marché paysan », [...] des [vendeurs] Pékinois frigorifiés se demandent ce qu'ils font là. Rien n'a l'air malheureux comme un Chinois transi. [...] Quand une ménagère achète une bavette, on la lui coupe à la scie sauteuse.

La Iakoutie [...] cumule les records. Celui de l'espérance de vie, d'abord : elle est de moins de 50 ans pour les hommes. Qui a dit que le froid conservait ?

Il s'agit ensuite de la froideur au sens figuré qui caractérise l'attitude des social-démocraties occidentales vis-à-vis de la Russie de Poutine (*Quelque chose en lui de la Russie*, 2013) ou la réticence avec laquelle les dirigeants de l'Europe de l'ouest ont accueilli la libération de la Russie du joug communiste ; Tesson parle alors d'un « péché de froideur » (*L'infusion géographique*, 2011: 11).

Tesson utilise des mots russes pour la glace : *taross* pour désigner les craquelures hérissées de glaçons transparents sur le Baïkal gelé (*Lac Baïkal. Visions de coureurs de taïga*, 2008 : 79, 81, 89) ; *blintchati liod* pour les « crêpes de glace » se formant au début de l'embâcle du lac (*ibid.*, p. 89). Il parle de *raspoutitsa* pour la désigner la période de dégel (*L'axe du loup*, 2006 : 16). Nous notons qu'il n'utilise pas ces mots en langue russe dans ses ouvrages plus récents, sans doute par soucis de qualité de la langue, ou par crainte de tomber dans une forme de régionalisme.

Au niveau des toponymes, Tesson baptise du nom français de *Vallée Blanche* un vallon qu'il explore, non loin du Cap des Cèdres du Nord (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 201). Ce nom, fortement empreint de nordicité par son association intrinsèque avec la présence de neige, fait sans doute aussi référence à la vallée du même nom, dans la partie

française du massif du Mont-Blanc. Ce haut lieu de l'alpinisme et du ski de montagne est associé dans l'imaginaire du lecteur français à la neige, au froid, au gel.

Les métaphores et les images poétiques construites par Tesson autour du froid donne à celui-ci un rôle actif :

« Le froid a lâché ses cheveux dans le vent » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 23 ; *Sibérie ma chérie*, 2012).

« On ne grelotte pas par moins 40° C, on souffre. Le froid est une lame qui fouille la chair, s'attaque à un pied, un orteil, un lobe. Il se déplace et ferme ses mâchoires quand il trouve un morceau de choix. » (*Iakoutsk, bienvenue...*, 2011 ; et *Sibérie ma chérie*, 2012).

« Le froid est un chien subtil. Il peut saisir, couper, mordre, pénétrer, s'insinuer, tenailler. La chaleur se contente d'assommer. » (*Sur le Lac Baïkal*, dans *Géographie de l'instant*, 2012 : 64)

« [...] l'hiver mordait à coups fatals dans la chair de l'Aigle affaibli » (*Retraite de Russie...*, 2012)

« Nuit coupante. Le thermomètre était tombé sous -25° C » (*Le Lac*, 2009 : 91)

« L'hiver est un étou » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 155)

« [...] la température s'effondre dans les forêts prussiennes » (*Retraite de Russie...*, 2012)

Lame qui fouille la chair ou morsure canine : le froid de Tesson est bien loin de l'air « doux et mou » de Vladivostok de Kessel ! Le froid agit en maître sur le paysage hivernal tessonnien, il est plus subtil que la chaleur et les autres éléments naturels ne peuvent s'y opposer, pas même le soleil : « Le soleil perce dans un ciel blanc : un lumignon blafard dans un congélateur » (*Iakoutsk, bienvenue...*, 2011). Quand aux hommes, leur empreinte sur le paysage hivernal livré tout entier au froid semble bien inoffensive ; elle est comparée ici à l'action d'une pelle à tarte :

« Il avait neigé [...] Les sapins avaient l'air de faire la révérence, vêtus d'énormes vertugadins de tulle. Le chemin ressemblait à une tranchée ouverte dans un strudel avec une pelle à tarte. » (*Sibérie ma chérie*, 2012).

Tesson recourt parfois à des images sans originalité pour décrire l'hiver, comme dans « des futaies meringuées » (*Retraite de Russie...*, 2012) ou de glaçons qui « s'écroulent avec un bruit de verre, comme des tours de cristal » (*Sibérie ma chérie*, 2012). La comparaison de la glace et du verre est une des plus courante dans le discours sur le nord selon Davidson (2005 : 67).

Décrivant les milieux urbains en Russie, Tesson fait encore et toujours appel à des images du froid :

« [...] les filles blondes de la nouvelle Russie, sculptées par l'anorexie, crémées par l'Oréal, sachant planter parfaitement le talon aiguille sur les plaques de verglas et un regard de glace dans l'œil des garçons mous. (*Quelque chose en lui de la Russie* ; 2013)

Le froid observé lors des voyages au nord est comparé au froid connu, celui du pays d'origine de l'écrivain. Ainsi, Tesson raille les problèmes posés en France par des chutes de neige qui n'en poseraient aucun en Russie, et qui sont en outre dénommées « les épisodes neigeux de la vague de froid (jadis, en vieux français, on disait "l'hiver") », ironise Tesson

(*Iakoutsk, bienvenue...*, 2011). Tesson souligne l'attitude plus pragmatique des Russes face au froid: « Quand il neige, les Russes ne pointent pas "les manquements de l'exécutif" [...]. Ils prennent une pelle. » (*Iakoutsk, bienvenue...*, 2011) « Moi, venu d'Île-de-France où cinq centimètres de neige paralysent la circulation, je m'ébahis que les Russes s'accommodent si bien de l'hostilité. » (*Quelque chose en lui de la Russie* ; 2013)

Concernant la Berezina, Tesson écrit : « Nous l'imaginions comme un Amazone, un tumulte de glace. C'est une rivière aimable, une sorte de Loiret serpentant entre des îles piquées de saules. » (*La retraite de Russie...*, 2012) À la violence et au sublime de la nature équatoriale (l'Amazone) et de la nature boréale (le tumulte de glace) – curieusement assimilées l'une à l'autre par l'asyndète –, Tesson oppose ainsi l'*amabilité* de la nature dans la campagne française. Il a ailleurs qualifié la taïga sibérienne de « jungle froide » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 197) et l'a comparée à la forêt équatoriale : « Le jungle froide est un musée végétal, la jungle chaude un laboratoire chlorophyllien » (*ibid.* : 2). Notons que « la zone torride et la zone froide sont également exotiques dans l'imaginaire européen au début de la modernité » (Ruiu 2007 : 74) ; elles sont considérées comme également exceptionnelles par rapport à une « normalité » climatique européenne (Ruiu 2007 : 99). Ces comparaisons des zones boréales et des zones équatoriales relève donc d'une vision en quelque sorte ethnocentriste<sup>38</sup> du milieu naturel chez Tesson, avec une nature aimable dans les zones tempérées et une nature sauvage et primitive (le mot *jungle* relève du primitif) dans les zones plus chaudes ou plus froides. Bien entendu, la comparaison avec le Loiret est aussi utilisée pour rendre l'image intelligible, dans un texte destiné à des lecteurs français.

Ses pensées le porte vers la France quand le temps est doux, fin mai 2010, et qu'il se prélassait à fumer dans un hamac devant son isba : « À Paris, les miens me croient aux prises avec le froid sibérien, ahanant comme un sourd sur mon billot pour fendre le bois dans le blizzard. » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 211). Ce passage joue avec la conception la plus répandue sur le froid sibérien en France, à savoir que ce froid règne continuellement, et partout, de manière atroce. Pour un lecteur attentif, cette phrase résonne avec une certaine ironie, puisque l'auteur a précisément décrit longuement, dans des entrées précédentes du journal, le froid sibérien, y compris lorsque Tesson ahanait comme un sourd sur son billot pour fendre du bois par -35°C (*ibid.* : 87).

Tesson fait quelques jeux de mots sur le froid. Il écrit ainsi « Nous reprenons la glace » quand un camion le transporte sur le Baïkal gelé en guise de route (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 25). Un autre exemple : « Moins 35° C sous abri à Davcha. Le fond de l'air m'effraie. » (*Lac Baïkal. Visions de coureurs de taïga*, 2008 : 88).

D'une façon plus générale, Tesson fait souvent référence au froid de façon concise, soit avec humour<sup>39</sup>, soit avec détachement :

Sergueï et Natasha [...] sont beaux comme des dieux grecs, en plus habillés (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 24-25)

14 mars. Il fait bon aujourd'hui: -18° (*ibid.*: 104).

Ces formules sont destinées à un public français qui a dans sa très grande majorité une perception exclusivement négative des températures basses, et pour lequel il existe une

---

<sup>38</sup> Nous sommes bien conscients que l'ethnocentrisme s'applique à un jugement porté sur *les peuples* autres que celui auquel on appartient ; nous appliquons ici ce terme à un jugement porté sur les milieux naturels autres. Il faudrait parler de *climatocentrisme*, mais nous nous refusons à créer ce néologisme.

<sup>39</sup> cf. supra les exemples tirés de *Iakoutsk, bienvenue dans la ville la plus froide du monde* (2011)

contradiction sans équivoque entre le froid, qu'il soit de  $-18^{\circ}$  ou de  $-30^{\circ}$  C, et le fait que le temps soit caractérisé de « bon », ou la Sibérie, de paradisiaque (voir la citation qui suit). Cet usage rhétorique du froid ne fonctionnerait pas, ou du moins pas si bien, avec un lectorat russe, canadien ou norvégien, qui a acquis une expérience personnelle du froid dans ses aspects à la fois positifs et négatifs.

Notons que Tesson ne recourt jamais à l'hyperbole dans la verbalisation du froid, un procédé pourtant courant dans les récits de voyageurs au nord. C'est par le biais de l'humour qu'il fait comprendre au lecteur le froid et ses effets. La concision de formules comme « L'hiver, des températures de  $-30^{\circ}$  C, l'été des ours sur les berges. Bref, le paradis. » (*ibid.*: 9), la brusquerie du paradoxe, ne laissent pas de place à une contestation ; le lecteur ne peut qu'acquiescer au caractère radicalement positif que Tesson attribue au froid. Ce trait constitue sans doute l'originalité principale de la verbalisation du froid par Tesson.

En conclusion, le froid discursif de Tesson est complexe. Composante primordiale de l'imaginaire, le froid est une des pierres d'angle sur lesquelles l'auteur établit son discours autobiographique dans *Dans les forêts de Sibérie*. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre final.

## UNE IMMOBILITE GLACEE AU BORD DU BAÏKAL

Le séjour au bord du Lac Baïkal décrit dans *Dans les forêts de Sibérie* apparaît comme une parenthèse d'immobilité dans une vie toute entière vouée au déplacement. L'auteur justifie ce voyage comme une tentative de trouver une autre manière de ralentir le temps que la marche à pied, l'alchimie du voyage et les horizons nouveaux (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011: 40). Tesson effectue ainsi un « voyage immobile, un voyage sans la mobilité » qui portera ses fruits puisqu'il conclut : « L'immobilité m'a apporté ce que le voyage ne me procurait plus » (*ibid.*: 10).

Il est intéressant de constater que cette expérience de l'immobilité, Tesson choisit de la faire dans les conditions sans doute les plus froides qu'il ait jusqu'alors endurées. Antérieurement, ses séjours en Sibérie (traversée lakoutie - Bengale), dans des régions boréales (Islande) ou montagneuses (Himalaya ; cf. *La marche dans le ciel*, 1998) se sont déroulés principalement en saison estivale (voir tableau 1)<sup>40</sup>.

Le froid est associé dans l'imaginaire populaire à une rigidité accrue des corps et des objets, à un dangereux engourdissement contre lequel il faut lutter. Choisir de faire l'expérience de l'immobilité dans un milieu froid n'est donc pas dénué de risques. Cette association de l'immobilité et du froid est célébrée en littérature dans le neuvième cercle de l'*Inferno* de Alighieri Dante (Chant XXXIV, 28-60), où Satan se tient debout au fond d'un lac gelé qui lui monte jusqu'à la poitrine et l'immobilise. Dans cet abysse empli de brouillard, véritable empire des ténèbres et du froid, Satan remue ses ailes dans un vain effort pour se libérer, mais les vents générés par les mouvements d'aile gèlent encore d'avantage les eaux du lac, renforçant l'immobilité et le froid.

Notons que Tesson est familier de l'association du froid et de l'enfer, comme l'indique le sous-titre de son article *lakoutsk, bienvenue dans la ville la plus froide du monde* (2011) :

---

<sup>40</sup> Le séjour à lakoutsk en hiver a lieu l'année suivante (janvier 2011) ; le voyage au Groenland et en Terre de Baffin, deux ans plus tard (été 2012).

Dans le nord de la Sibérie orientale, Iakoutsk, capitale de la Iakoutie, connaît des températures hivernales inférieures à  $-50^{\circ}$  C. Trois cent cinquante mille personnes vivent dans ce que Bernanos désignait comme l'enfer.

Tesson fait référence au personnage de Monsieur Ouine, éponyme du roman de Bernanos (1946). Alors que l'imagerie classique associe le mal et l'enfer au feu, Monsieur Ouine, personnalisation du mal, incarne un renversement de cette image: Ouine est un froid, un haineux, un suceur de vie. Bernanos écrit dans ce roman (1946 : 88): « L'enfer, c'est le froid [...] Dans ce froid, l'âme repose [...] ne bouge pas. [...] Une eau claire et glacée, voilà ce que c'est la haine ».

Tesson utilise une fois l'adjectif *dantesque* pour qualifier les hivers sibériens (*Quelque chose en lui de la Russie*, 2013). Cette expression, « les hivers dantesques », est néanmoins sans doute utilisée sans référence directe à l'enfer de Dante dans l'imaginaire dans l'auteur, mais dans le sens dérivé de terrifiant et grandiose.

Concernant l'association de l'immobilité et du froid, V. Grebenschikov (1971 : 152) a mis en évidence la réutilisation de cette association par Alexandre Soljenitsyne (1969) dans sa description de Staline, amalgamant ainsi ce dernier au Satan dantesque.

Dans un autre registre, nous évoquerons que « pour le physicien, la température est une mesure de l'agitation microscopique des particules » (Suchet 2013 : 67) : à basse température, cette agitation est moindre. La physique associe donc une certaine forme d'immobilité (celle des particules) au froid, en définissant le froid comme une diminution de l'agitation des particules. Il n'est donc pas anodin que Tesson, dans sa quête d'une réduction de son agitation voyageuse, se soit placé dans des conditions froides. De plus, D. Suchet (2013) poursuit : « À basse température, la diminution de l'agitation permet l'émergence de cohésions entre les particules et marque la transition entre les états de la matière. Le froid modifie ainsi radicalement les propriétés physiques des matériaux » En ce qui concerne la particule qui fait l'objet de notre étude, Tesson, nous concluons sans hésitation qu'il se confronte au froid à la recherche d'une modification de son être, d'une cohésion interne accrue. L'écriture participe à ce processus intérieur, elle que Tesson définit comme « une sorte de voyage immobile » (Bedin *et al.* 2010 : 58). Tesson lie le froid (symbolisé par la neige), l'immobilité et la transformation de son être dans le passage suivant :

19 mars [...] La neige toujours. L'immobilité encore. Jusque là je voyageais comme une flèche décochée d'un arc. À présent je suis un pieu fiché dans le sol. D'ailleurs, je me végétalise. Mon être s'enracine. Mes gestes ralentissent, [...] je deviens hypersensible aux variations de la lumière [...] (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 113)

## CONFRONTATION DU FROID DISCURSIF ET DU FROID MESURE

Cette section de notre mémoire traite uniquement de *Dans les forêts de Sibérie* (2011). Dans ce journal, Tesson localise précisément la cabane où il a séjourné ( $54^{\circ} 26' 45.12''$  N -  $108^{\circ} 32' 40.32''$  E : p. 26) et la période pendant laquelle il y a séjourné (11 février – 28 juillet 2010). Il nous a donc été possible de consulter des données scientifiques sur le climat de ce site.

Mais présentons tout d'abord quelques traits généraux du climat de cette partie de la Sibérie. Il est caractérisé en hiver par la prédominance d'un anticyclone dit « Est Sibérien », qui induit un grand nombre de journées sans vent, peu de précipitations et une humidité

basse, une couverture neigeuse peu épaisse, une nébulosité faible et un grand nombre d'heures d'ensoleillement (Suslov 1961 : 300).

Sur les rives du lac Baïkal, les températures minimales de l'air sont atteintes en février (le périple rapporté débute en février). Néanmoins, il est important de noter que le climat est beaucoup moins continental sur les rives du lac que dans le reste de la Sibérie méridionale. Le lac exerce en effet une influence modératrice sur le climat de la région (une influence comparable à l'influence de la proximité de la mer dans d'autres régions du monde) : les températures y sont moins basses en hiver, et moins élevées en été, les amplitudes thermiques journalières et annuelles y sont plus faibles que dans les régions ne jouissant pas de cette influence modératrice (Suslov 1961: 300).

De plus, les cartes des isothermes de décembre et de juillet dans la région du Baïkal publiées par S.P. Suslov (1961 : 308) mettent clairement en évidence que le site choisi par Tesson (le Cap des Cèdre du Nord) est situé là où cette influence modératrice est à son maximum. Entre ce site et les régions longeant le lac où la continentalité est la plus forte, la différence des températures moyennes mensuelles est de l'ordre de 8° C en décembre, et de 3° C en juillet. Entre le Cap des Cèdre du Nord et la région située 100 kilomètres à l'ouest et ne jouissant pas de l'influence lacustre, la différence des températures moyennes mensuelles est de l'ordre de 14° C en décembre, et de 5° C en juillet.

Nous notons que, si Tesson évoque le climat et les conditions météorologiques longuement dans son journal, il ne cite ni le fait que les rives du Baïkal jouissent d'un climat relativement clément par rapport au reste de la Sibérie, ni celui que le site où il a séjourné est favorisé en ce qui concerne le froid hivernal. Concernant le premier de ces deux faits, Tesson mentionne le microclimat généré par le lac dans un autre livre (*Lac Baïkal, Visions de coureurs de taïga* 2008 : 105). Concernant le second, soit Tesson l'ignore, soit il a choisi de ne pas le rapporter.

Nous avons relevé les indications météorologiques données dans le journal d'ermitage en ce qui concerne la température, les précipitations, le vent, la nébulosité. Nous analyserons ici les 22 données de températures chiffrées présentes dans le texte (représentées par des losanges noirs sur la Figure 1). 21 de ces températures sont négatives; la seule température positive citée est celle de 22° C le 4 juillet, une température citée car elle est particulièrement élevée et en totale contradiction avec le froid hivernal subi au début du séjour; en cette journée estivale Tesson écrit : « Je demeure dans mon hamac sous le soleil brûlant » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 265), une activité qui peut surprendre sous un climat sibérien.

La plus grande partie des 21 données de température négatives s'égrènent entre le 8 février (première entrée du journal) et le 16 avril; seules deux températures négatives sont mentionnées ensuite (les 5 et 12 mai). Il faut noter que 9 des 22 températures chiffrées sont des valeurs inférieures ou égales à -30°C (soit 41% des données). Ces températures apparaissent dans des phrases telles que :

19 février [...] Je suis couché sur un fossile liquide vieux de vingt-cinq millions d'années. Dans le ciel, des étoiles en accusent cent fois plus. Moi, j'ai trente-sept ans et je rentre parce qu'il fait -34°. [...] 21 février. 32° sous zéro. Ciel de cristal. L'hiver sibérien est pareil au plafond du palais de glace de Vesaas: stérile et pur. (*ibid.*: 46-47)

Étant donné que l'ouvrage se présente comme un journal, il nous est possible de confronter les 22 températures chiffrées rapportées dans le texte à des dates précises aux

données météorologiques des rapports METAR (METeorological Aerodrome Report)<sup>41</sup> pour les trois stations météorologiques les plus proches du site du Cap des Cèdres du Nord. Les stations de Nizhenangarsk (55° 46' 59.8794" N - 109° 32' 59.9994" E), Ust-Barguzin (53° 25' 0.1194" N - 109° 1' 0.12" E) et Gorjacinsk (52° 59' 9.96" N - 108° 17' 27.96" E) sont situées respectivement à 161, 118 et 163 kilomètres de la cabane de Tesson. Comme déjà évoqué, le site du Cap des Cèdres du Nord jouit d'un climat plus clément que les régions environnantes; les courbes de températures minimales et maximales journalières pour ces trois stations METAR (Figure 1) nous donnent donc une bonne approximation des valeurs *minimales* de température peut-être atteintes, mais sans doute pas dépassées, la même journée au Cap des Cèdres du Nord. Chacune des températures relevées dans le texte de Tesson devrait donc se trouver, sur la Figure 1, entre celle des trois courbes de température minimale qui est la plus basse et celle des trois courbes de température maximale qui est la plus élevée.

Dès le prologue du livre, Tesson évoque « l'hiver, des températures de  $-30^{\circ}\text{C}$  » (*ibid.*: 9) comme une des caractéristiques majeures du milieu naturel où il a décidé de s'isoler. Or, les données METAR indiquent que Tesson a connu des températures inférieures ou égales à  $-30^{\circ}\text{C}$  pendant 12 des 171 jours de son séjour, et que les températures maximales lors de ces 12 journées étaient toujours supérieures à  $-30^{\circ}\text{C}$ .

Aucune des températures rapportées par Tesson n'est supérieure aux maxima mesurés aux stations METAR. Par contre, à première vue, 9 des ces températures (les 8, 14, 19, 21 février, 3, 4, 6 mars, 5 avril, 5 mai) sont plus basses que les minima mesurés aux stations METAR. Néanmoins, le fait que la période de froid le plus intense de tout le séjour (la période de 5 jours consécutifs à partir du 24 février, où les minima journaliers sont de l'ordre de  $-25 / -30^{\circ}\text{C}$  et les maxima journaliers de l'ordre de  $-20^{\circ}\text{C}$ ) ne fasse l'objet dans le texte d'aucune évocation chiffrée de la température, tandis que les jours qui suivent (3, 4, 6 mars) sont associés à des températures à première vue exagérément basses allant de  $-30$  à  $-35^{\circ}\text{C}$  nous amène à penser que l'auteur n'a accordé que peu d'attention à la chronologie des conditions météorologiques décrites. Nous lui avons posé la question, et Tesson a répondu<sup>42</sup> qu'il avait respecté la chronologie des relevés de température.

Sa réponse ne nous a pas convaincu : il existe bien des variations locales, mais le froid est beaucoup plus intense pour les trois stations METAR du 24 février au 2 mars que par la suite, et ce pour les trois stations (Figure 1), pourquoi dès lors en serait-il différemment au Cap des Cèdres du Nord ? De plus, la cabane est protégée dans une petite cédraie, le thermomètre est sous auvent, et placé plus près de la cabane qu'il n'est de règle dans les stations météorologiques (les relevés de température y sont réalisés à bonne distance des habitations, pour éviter d'enregistrer un réchauffement de l'air dû au chauffage des bâtiments) ; ces éléments devraient précisément induire que la température mesurée du 3 au 6 mars par Tesson ne soit pas plus basse que celles des stations METAR.

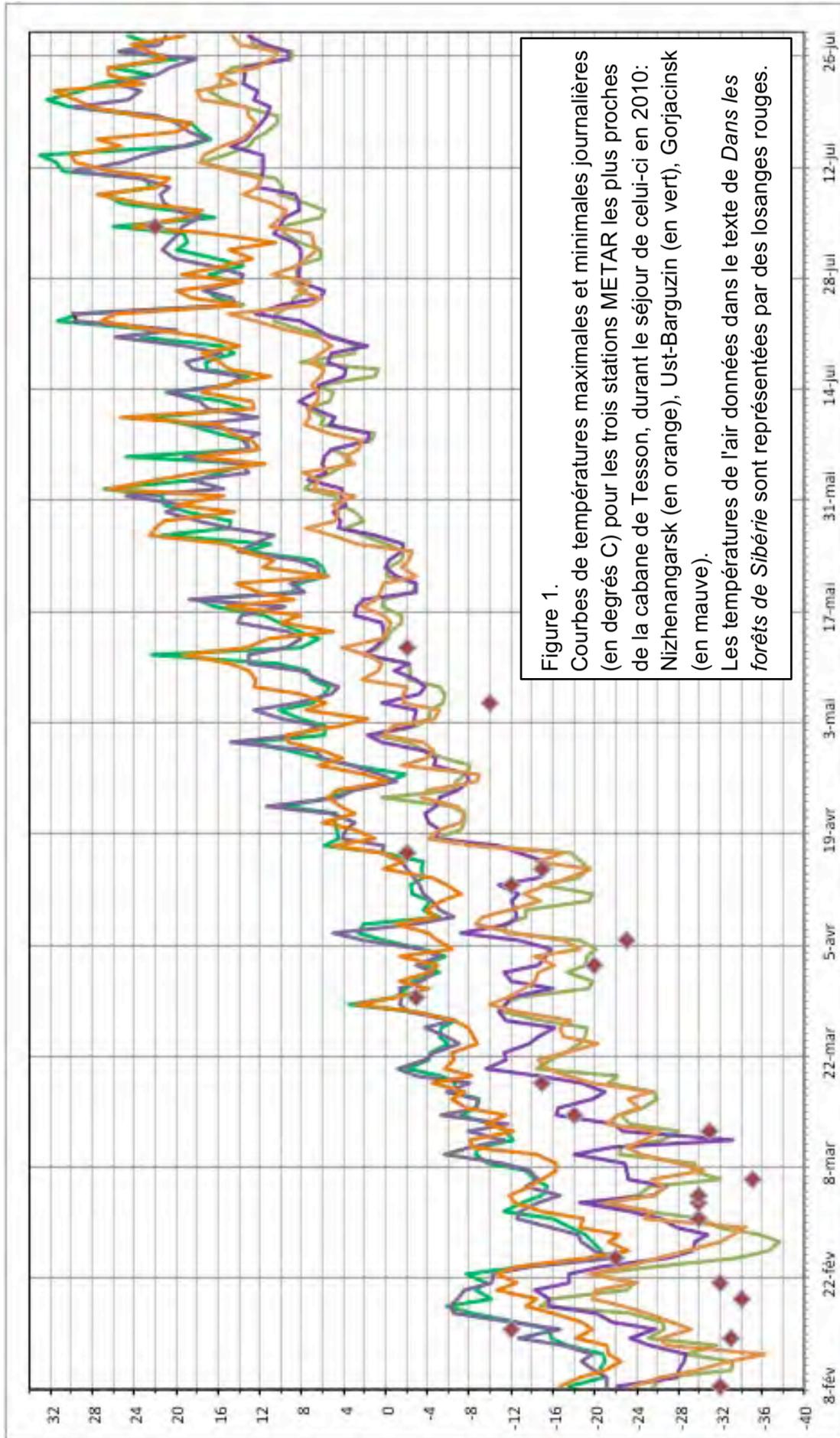
Reste bien sûr qu'il est possible que le thermomètre utilisé par Tesson soit mal calibré. Dans ce cas, nos hypothèses n'auraient aucun fondement valable.

---

<sup>41</sup> Ces rapports d'observations (et non de prévision) météorologiques pour l'aviation sont disponibles en ligne, par exemple sur <http://www.tutiempo.net/en/Climate/> (site consulté le 3 mars 2014).

<sup>42</sup> La réponse de Tesson par courriel au 27 mars 2014 :

IL M'EST ARRIVÉ DE DÉPLACER CERTAINES MENTIONS D'ACTIVITÉ. PAR EXEMPLE POUR NE PAS RÉPÉTER DE MANIÈRE FASTIDIEUSE QUE JE FAISAIS UN TROU À EAU DANS LA GLACE, J'AI CONCENTRÉ TOUTES LES PÉRIPÉTIES AUTOUR DE CETTE ACTIVITÉ EN UN SEUL JOUR. EN REVANCHE, JE SUIS RESTÉ PARFAITEMENT FIDÈLE AUX RELEVÉS DE TEMPÉRATURE. LES DIFFÉRENCES PEUVENT AVOIR UNE EXPLICATION SIMPLE : OUTRE LES VARIATIONS QUI SONT PARFOIS TRÈS SUBTILES (AU KILOMÈTRE PRÈS) JE FAISAIS MON RELEVÉ À L'ABRI D'UN AUVENT ET MA CABANE ÉTAIT PROTÉGÉ, DANS UNE PETITE CÉDRAIE.



Quoi qu'il en soit, notre conclusion est que Tesson a bien connu des froids de  $-35^{\circ}\text{C}$  lors de son séjour, mais pas à la date du 6 mars comme il l'écrit (« La température chute subitement. J'abats du bois par  $-35^{\circ}$  [...] Il est midi, il fait grand vent et je m'en vais. Je pars à pied pour l'île de Ouchkany, à 130 kilomètres de la cabane » ; *ibid.*: 87-88), mais sans doute à celle du 26 ou du 27 février, où il a bien fait  $-35^{\circ}\text{C}$ . De plus, si le froid a atteint les  $-35^{\circ}\text{C}$  ces jours-là, il s'agit des températures minimales; les maxima étant environ de  $-23^{\circ}\text{C}$ . Nous estimons donc que l'exercice de l'abattage du bois par  $-35^{\circ}$  est d'ordre purement littéraire. Les observations météorologiques rassemblées dans la figure 1 nous indiquent que l'auteur aurait dû faire preuve d'un masochisme particulier pour effectuer cet exercice par un froid qui n'a régné que pour de très courtes périodes et de façon marginale pendant son séjour.

La confrontation du froid discursif de Tesson et du froid observé pour les mêmes journées aux stations METAR ne nous amène donc pas à avancer que Tesson a exagéré le froid éprouvé de son séjour. Néanmoins, Tesson cite en très grande majorité les températures quand celles-ci sont parmi les plus basses – ou les plus élevées (comme les  $22^{\circ}\text{C}$  du 4 juillet) – qu'il ait connu au cours de son séjour. Nous émettons l'hypothèse que les froids extrêmes tendent à être surreprésentés dans un grand nombre de discours littéraires sur le froid comme ils le sont dans l'œuvre étudiée ici: la subjectivité du discours littéraire laisse à un auteur la possibilité de faire la place belle aux valeurs extrêmes de températures ressenties.

Notre conclusion est corroborée par un passage de *Lac Baïkal, Visions de coureurs de taïga* (2008 : 31), où Tesson décrit les stations météorologiques égrenées le long du lac: « certaines stations enregistrent tout de même des nuits [...] où les températures chutent à 50 degrés sous le zéro mercuriel... » Ici aussi, il s'agit ici aussi d'une façon de présenter les faits qui met en évidence des températures minimales très rarement atteintes, d'après les minimaux absolus que nous avons pu trouver dans les statistiques climatologiques pour deux stations<sup>43</sup> : à Gorjacinsk le minimum thermique absolu enregistré est de  $-42^{\circ}\text{C}$ , et à Nizhneangarsk, de  $-47,2^{\circ}\text{C}$ . Depuis l'an 2000, les minimaux ne sont pas descendus sous  $-40^{\circ}\text{C}$  dans ces deux stations. Même à Irkoutsk, le minimum absolu n'est « que » de  $-49,7^{\circ}\text{C}$ <sup>44</sup>. Les stations météo n'y enregistrent donc pas *stricto sensu* des 50 degrés sous le zéro mercuriel.

En conclusion, le fait que *Dans les forêts de Sibérie* contienne à la fois la latitude et la longitude du site décrit et des températures chiffrées à des dates précises nous ont permis de mettre en évidence cette déformation du discours sur le froid chez Tesson. En outre, Tesson ne relative pas la fréquence des températures les plus basses par rapport aux conditions moyennes et laisse volontiers planer un doute sur la durée des périodes aux températures très basses.

---

<sup>43</sup> Sur la période 1948-2011. Sources : <http://climatebase.ru/station/30731/?lang=en> et <http://climatebase.ru/station/30433/?lang=en> (consultées le 18 avril 2014)

<sup>44</sup> Sur la période 1933-2011. Source : <http://climatebase.ru/station/30710/?lang=en> (consulté le 18 avril 2014)



## CHAPITRE 5

### LE SUBLIME



Le camion n'est plus qu'un point. Je suis seul. Les montagnes m'apparaissent plus sévères. Le paysage se révèle, intense. Le pays me saute au visage. [...] La solitude est cette conquête qui vous rend la jouissance des choses. Il fait  $-33^{\circ}$ . Le camion s'est fondu à la brume. Le silence descend du ciel sous la forme de petits copeaux blancs. Être seul, c'est entendre le silence. Une rafale. Le grésil brouille ma vue. Je pousse un hurlement. J'écarte les bras, tends mon visage au vide glacé et rentre au chaud.

Cette scène de *Dans les forêts de Sibérie* (2011 : 36), qui se place au moment où Tesson vient d'être laissé seul au Cap des Cèdres du Nord, concentre en quelques lignes les éléments majeurs de l'esthétique du sublime dans la perception et l'expérience tessonienne du nord : l'immensité des lieux (le camion n'est qu'un point ; les montagnes), leur non-occupation par l'homme (la solitude, le vide glacé), leur inhospitalité (la brume, la rafale de neige, le grésil), leur rôle actif dans la narration (le paysage se révèle, le silence descend), l'inconfort voire le danger qu'ils représentent pour le protagoniste (le froid, la vue brouillée), et l'effet psychologique qu'ils ont sur celui-ci (exprimé par le hurlement et l'écartement des bras).

La vastitude, le froid, la blancheur, la solitude et le silence s'enchevêtrent en une expérience du sublime où le plaisir (« la jouissance des choses ») l'emporte, de loin, sur l'effroi, tout du moins tant que l'expérience peut être interrompue par la possibilité de trouver refuge dans la chaleur et la protection de la cabane.

Le nord tessonien est, selon cette citation, intense et empreint de sévérité. C'est à un nord exigeant et austère que le protagoniste veut se confronter, car seul un tel milieu peut lui permettre – estime-t-il –, à travers les privations qu'il exige, d'atteindre à la métamorphose et à la paix intérieures auxquelles il aspire (*Dans les forêts de Sibérie* 2011 : 36, 41, 287, 289).

Or, Edmund Burke ([1757] 1967 : 71) écrit :

Toutes les privations totales sont sublimes, car elles sont toutes terribles ; le Vide, l'Obscurité, la Solitude et le Silence.<sup>45</sup>

Nous estimons que c'est bien un nord placé sous le signe de ces privations que représente Tesson, en addition à la privation fondamentale qui caractérise invariablement tout discours sur le nord : la privation de chaleur, c'est à dire le froid, dont nous avons traité dans le chapitre précédent.

Nous structurerons donc ce chapitre sur le sublime selon les privations énumérées par Burke.

Le Vide est avant tout une absence de matière. Nous aborderons ce thème sous l'angle de l'immensité des espaces géographiques et des paysages. Le sublime lié à l'immensité résulte bien sûr aussi d'un autre type de privation : celle de limites. Un isolement

---

<sup>45</sup> Citation originale: « All general privations are great, because they are all terrible; *Vacuity, Darkness, Solitude and Silence.* » Traduction par nos soins.

découle de cette immensité, nous en traiterons. Les comparaisons de la vastitude du nord et de la vastitude d'autres espaces géographiques, comme la plaine et la mer, seront analysées.

L'Obscurité du nord a toujours été considérée comme menaçante et dangereuse (Wærp 2013). Nous considérerons tout d'abord la représentation de la lumière et des couleurs chez Tesson – une section tout naturellement dénommée « La lumière ». Ensuite, nous traiterons de l'Obscurité sous ses acceptions symboliques, comme le dangereux, le surnaturel, le souterrain, le démoniaque, le mélancolique et le suicidaire.

La Solitude sera abordée sous les formes de la solitude choisie et de la solitude subie. Les images anthropomorphiques appliquées aux éléments de la nature boréale seront traitées dans cette section.

Le Silence sera envisagé dans ses relations avec d'autres éléments centraux du discours, tels que le froid, la blancheur, la solitude.

Nous tirerons en fin de chapitre quelques conclusions sur la déformation de la temporalité dans l'expérience du voyage au nord, et sur la métamorphose, ou non, du protagoniste au contact de la nature sublime du nord.

Pour ce qui concerne les considérations générales sur le sublime et la définition de ce concept, nous renvoyons le lecteur à la fin du chapitre 2. Une distinction importante y est mise en évidence : celle du beau et du sublime. Avant de nous plonger plus en détails dans l'esthétique du sublime dans l'œuvre étudiée, soulignons que la place du beau comme catégorie esthétique est extrêmement réduite dans l'imaginaire tessonien du nord. Le mot beau est bien sûr utilisé de temps à autres, dans des expressions telles que « la beauté des cristaux de neige » (*Dans les forêts de Sibérie* 2011 : 38). Mais la nature boréale n'est pas décrite en terme de beauté, c'est-à-dire, selon Burke (1757), en terme de douceur ou de délicatesse. Le passage suivant est assez emblématique :

La forêt ce matin est une armée engloutie dont ne dépasseraient que les baïonnettes. La glace craque. Des plaques compressées par les mouvements du manteau explosent. Des lignes de faille zèbrent la plaine mercurielle, crachant des chaos de cristal. Un sang blanc coule d'une blessure de verre.  
« C'est beau », dit Micha. (*Dans les forêts de Sibérie* 2011 : 25)

Le chauffeur russe Micha attribue le qualificatif de beau à un paysage que Tesson décrit en termes purement sublimes, comme si la beauté était une façon de résumer en un mot – dans la bouche du taciturne Micha – les aspects esthétiques variés et complexes du sublime. Le même usage du beau se trouve dans *Le Lac* (2009 : 79) où Piotr a « assisté avec piété à des milliers de couchers de soleil » et envisage que le paradis soit réservé « à ceux qui ont contemplé la beauté du monde ».

Citons enfin que Tesson est sensible aux représentations picturales du sublime de l'époque romantique, notamment les toiles de Caspar David Friedrich, dont il a déclaré aimer la mélancolie<sup>46</sup>.

---

<sup>46</sup> Interview dans l'émission *Remède à la mélancolie*, sur France Inter, le 6/8/2013; <http://www.franceinter.fr/emission-remede-a-la-melancolie-les-remedes-de-sylvain-tesson> (consulté le 17 avril 2014)

## LE VIDE

Le paysage chez Tesson est toujours de grande dimension (« cette plaine sans bornes, plus terrible qu'une prison » ; *L'axe du loup*, 2006 : 17). Les montagnes sont énormes (« des versants hauts de 2000 mètres » ; *Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 26), les étendues, immenses (« une sorte de nausée de l'immense » ; *L'axe du loup*, 2006 : 47), les distances à parcourir, gigantesques (« Le chasseur apprête un canot. Il va descendre la Lena sur huit cent cinquante kilomètres » ; *La descente de la Lena*, 2002 : 178). Le tout peut donner des descriptions où l'immensité imprègne chaque composante du paysage, comme dans ce passage: « Vision de grandeur : au sud la Lena, fleuve océanique ; au nord, la forêt sans limites et, posé sur le tout comme un couvercle, le ciel, uniformément bleu jusqu'au rivage arctique » (*L'axe du loup*, 2006 : 34). Dans cette description, l'illimité et l'uniformité se combinent pour décrire ce que Tesson dénomme « le vide boréal » (*La descente de la Lena*, 2002 : 184); Tesson bâtit une impression d'immensité sur la base d'éléments visuellement plans, c'est-à-dire bidimensionnels : le fleuve, l'océan, la forêt, le couvercle, le ciel.

Mais dans ses écrits les plus récents, il ajoute deux dimensions – la profondeur, le temps – à certaines descriptions, comme dans cette présentation du Baïkal:

Débarrassons-nous des statistiques. Le Baïkal, sept cents kilomètres de long sur quatre-vingts de large et un kilomètre et demi de profondeur. Vingt-cinq millions d'années. L'hiver, une épaisseur de glace de cent dix centimètres. (*Dans les forêts de Sibérie* 2011 : 23)

Le lecteur se trouve ainsi plongé à la fois dans une immensité spatiale tridimensionnelle et un temps étendu à son échelle géologique. Les repères auxquels il est habitué disparaissent dans cette vastitude et il ne peut que se sentir aspiré par le Vide créé par ces quatre immensités.

Tesson déclare avoir « une passion pour l'immensité »<sup>13</sup>. Cela explique sans doute son goût pour la Russie – « En Russie, tout est immense, même le silence, même le ciel »<sup>13</sup> – et en particulier pour la Sibérie. La Sibérie est une hyperbole de la Russie, selon Alexandre Stroeï<sup>47</sup> : « une Russie hyperbolique où tout est dans des quantités absolument énormes [...] Ce sont des dimensions gigantesques, le froid extrême, les chaleurs extrêmes en été : tout est "outré" [...] ». Les voyageurs français en Sibérie au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles avaient déjà été frappés par la démesure sibérienne, l'immensité des distances et l'étendue illimitée de la plaine ou du lac Baïkal (Guyot 2014 : 142).

Tesson souligne que le lac Baïkal « cumule les statistiques de la démesure » par ses dimensions (*Géographie de l'instant*, 2012 : 330). Or, suite à une bagarre dans un train russe en 2008, Tesson porte au poignet « une cicatrice qui a la forme du lac » et ironise sur « la scarification, cette cartographie de la vie » (*Géographie de l'instant*, 2012 : p. 331). Par ces quelques mots, Tesson indique combien le Baïkal et son immensité l'ont marqué, littéralement.

Cette immensité donne lieu à l'isolement d'un certain nombre de personnes qui vivent dans une région décrite comme « oubliée du reste du monde » (*La ligne* 2014 : 93). Concernant l'Extrême-Orient russe, Tesson écrit par exemple:

---

<sup>47</sup> Interview de Alexandre Stroeï, professeur à l'Université Paris 3 et organisateur du colloque « L'invention de la Sibérie chez les écrivains et voyageurs français du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle » en 2010; <https://www.youtube.com/watch?v=drh1oVOxm0M> (consulté le 16 mars 2014). Transcription par nos soins.

Dix isbas de rondins blotties dans une large clairière constituent le hameau d'Oxotnichi. Il faut trois jours de barque à moteur pour y parvenir ou bien quatre jours à pied depuis l'océan. (*Géographie de l'instant*, 2012 : 126)

Les distances énormes de la Russie peuvent donner une sensation de monotonie, lors d'un voyage en Transsibérien, par exemple :

Le matin, nous risquions un œil par la fenêtre pour vérifier l'ordre des choses (un sapin, un bouleau, un sapin, un bouleau). Pas de changement dans le paysage : c'était la reproduction des espaces. (*Quelque chose en lui de la Russie*, 2013)

Cette sensation de monotonie peut être renforcée par des conditions hivernales : « L'hiver s'était abattu sur la région à la mi-septembre, gelant tout espoir d'imprévu » (*L'ennui* 2014 : 65).

La représentation de cette immensité des espaces et du vide humain de la taïga est conforme aux écrits de E. Burke (1967 [1757] : 142), qui souligne qu'un effet de parfaite grandeur n'est obtenu que par une parfaite simplicité et une parfaite uniformité de disposition, de forme et de couleur. Dans le nord, l'immensité des paysages, leur uniformité, leur apparente infinité, voire leur monotonie contribuent donc à l'effet de sublime.

Alain Corbin (1990) a montré que la vastitude était incompatible avec la beauté (qui implique la mesure et un espace borné), mais nécessaire au sublime. L'océan, le désert, la banquise et les autres espaces sauvages, immenses et dangereux sont souvent comparés entre eux. Paraissant illimités, ils sont l'antithèse du *hortus conclusus* latin, le jardin clos, enchanteur mais dépourvu de tout péril.

C'est un rapprochement de ce type que Tesson effectue, cette fois entre l'immensité du lac Baïkal, et la vastité de la steppe, quand il écrit : « Les eaux étales du lac [...] constituaient aux yeux du fugitif les prémices des grandes steppes à venir. » (*Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 41) « Après la plaine blanche, une autre plaine blanche » : ce célèbre vers du poème de Victor Hugo, *L'expiation* (1853) est cité par Tesson quand la route de la retraite de Russie lui « semble être sans fin » au guidon de son side-car (*Retraite de Russie...*, 2012). L'infinité de la plaine et la vastitude du nord – par le biais de la blancheur de la neige – se rejoignent dans le vers d'Hugo. Tesson choisit de citer ce vers, et non un autre, d'un poème qui en comporte tant de remarquables<sup>48</sup>, sans doute parce que ce vers relève tout particulièrement de l'esthétique du sublime.

Le nord est souvent comparé, en littérature, à la mer (Chartier 2007 : 45 ; Chartier 2008 : 24). Les personnages qui se trouvent en mer, ou dans le nord, sont confrontés à l'infini des distances, et par là aux profondeurs de leur moi ; ces régions sont par conséquent susceptibles de transformer la vie intérieure de qui les visite.

Tesson établit de nombreuses comparaisons entre la Sibérie et la mer. La Léna est un « fleuve océanique » (*L'axe du loup*, 2006 : 34). Sous l'orage, « la Léna est devenue un océan de vagues » (*La descente de la Léna*, 2002 : 182). La forêt est une « houle lente » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 38) ; l'isba est un îlot (*ibid.* : 45). Tesson, laissé seul au Cap des Cèdres du Nord, regarde ses compagnons s'éloigner : « Pour le naufragé jeté sur un rivage, rien n'est aussi poignant que le spectacle d'une voile de navire s'effaçant » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 35). De même, Piotr, le « vieux de la forêt » (*Le Lac*, 2009 : 88) est « un hunier sans capitaine, échoué sur les bords de son lac ». Et le lac Baïkal, bien sûr est « une véritable mer intérieure ».

---

<sup>48</sup> « Deux ennemis! le czar, le nord. Le nord est pire » aurait pu enrichir son reportage tout autant

## LA LUMIERE

Tesson est attentif à la lumière qui baigne les paysages, et à ses variations. Il déclare qu'il devient hypersensible à ces dernières lors du séjour au Cap des Cèdres du Nord (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 113).

Il est particulièrement aux lumières particulières qui baignent certains lieux. Vladivostok est le lieu des « ciels aveuglants » (*L'infusion géographique*, 2013 : 10). La lumière du Baïkal est décrite comme « irradiée par la plaine d'eau », transformant celle-ci en « l'œil bleu de la Sibérie ». Tesson semble fasciné par cette clarté du Baïkal, une « lumière de l'immensité », qui « remplit l'atmosphère d'une clarté décourageante » (*Géographie de l'instant*, 2012 : 330). La Russie toute entière aurait selon Tesson une lumière particulière. Il parle de « l'incomparable lumière russe qui, diffractée, diluée dans la vastité des ciels, semble irradier du sol même » (*Sibérie ma chérie*, 2012 : prologue).

L'hiver boréal n'est pas pour Tesson la saison du déclin de la lumière<sup>49</sup>, mais au contraire celle du plein éclat d'une clarté limpide, comme le montrent les exemples suivants.

Moins vingt au thermomètre, air cristallin. On distingue parfaitement la rive opposée, à cinquante kilomètres. (*Le Lac*, 2009 : 88)

Moins 35° C sous abri à Davcha. (...) La lumière est cristalline. Les rayons du matin irisent les baliveaux d'un halo violacé. (*Lac Baïkal. Visions de coureurs de taïga*, 2008 : 88).

17 mars [...] Le soir, le soleil perce, la neige prend une teinte d'acier. Les aplats blancs brillent avec l'éclat du mercure. (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 112)

La clarté du soleil hivernal dans un ciel « parfaitement bleu » est décrite avec une négativité absolue dans les premières phrases de *L'ennui (S'abandonner à vivre*, 2014 : 63) : c'est « une effraction de lumière », agressive et inutile qui blesse les yeux et invite au suicide.

Passons à la lumière estivale. Le soleil de minuit est cité dans *Islande, sur l'île des Titans (Géographie de l'instant*, 2012 : 295), dans le reportage sur le Groenland et à la Terre de Baffin (*Adieu aux glaces*, 2013 : 129, 132), et lors de la traversée de la lakoutie (*L'axe du loup*, 2006 ; *Sous l'étoile de la liberté*, 2011).

La demi-clarté des longues nuits estivales de lakoutie est une « lumière livide » (*Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 45), une « lumière d'hôpital » (*L'axe du loup*, 2006 : p. 36). Et comme un patient hospitalisé, la lumière agonise : « Le jour décline faiblement mais pas jusqu'à mourir, comme une lampe à huile qu'on baisserait sans la souffler jamais » (*ibid.*, p. 48). Les nuits estivales et leur demi-jour sont pour Tesson le temps de l'abattement:

15 mai [...] Pour moi, coincé vivant dans mon cercueil en bois, les heures redoutables surgissent avec le soir. Les fantômes, les remords profitent de la pénombre pour se glisser dans mon cœur. Ils lancent leurs opérations au moment où la lumière baisse, à 19 heures. Il faut de la vodka pour les repousser. (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 196)

7 juillet. Insomnie. Regrets et découragements dansent un sabbat de sorcier dans ma boîte en os. Quand le soleil revient, à 4 h 30 du matin, la lumière chasse les chauve-souris et je m'endors enfin » (*ibid.* : 267)

---

<sup>49</sup> Rappelons que Tesson ne s'est, à notre connaissance, jamais rendu au nord du cercle polaire en hiver ; il ne connaît donc pas la nuit polaire. Il s'est rendu à lakoutsk (latitude : 62° 06'' N) en janvier mais ne mentionne pas la longueur des nuits dans le reportage qu'il rédige sur ce voyage (*lakoutsk, bienvenue...*, 2011)

Tesson semble mal tolérer la pénombre des fins de journées estivales alors qu'il ne se plaint pas des autres conditions lumineuses : l'éclat métallique ou cristallin de la lumière hivernale, la pleine clarté des jours d'été, ou même l'obscurité nocturne. La lumière des soirées et des nuits boréales a souvent été considérée comme désagréable par les voyageurs des siècles passés, fait remarquer H.H. Wærp (2013), qui souligne que l'engouement pour le soleil de minuit est un phénomène récent.

L'aurore boréale n'est pas décrite par Tesson. Il l'utilise dans une comparaison à notre avis assez peu réussie, et qui nous amène à penser qu'il n'a jamais assisté au phénomène : il décrit dans *L'ennui* (2014 : 70) un bar moscovite « où les coups de bistro de la techno traversaient le ventre des filles, zébrées de laser comme une nuit arctique d'aurores boréales ».

Le paysage du nord est souvent lié à l'uniformité (Chartier 2007: 36), et ses couleurs les plus fréquentes sont une monochromie de blancs et de bleus (Chartier 2007: 45). Le nord procède d'une réduction chromatique, d'une concentration autour de quelques couleurs et surtout d'une forte symbolique du blanc (Chartier 2008 : 25). Pour A. Ruiu (2007 : 69), « de Virgile<sup>50</sup> aux voyageurs modernes, la glace est blanche, bleue ou noire ».

Le chromatisme du nord chez Tesson se conforme à cette prédominance des blancs et des bleus. Ces deux exemples illustrent la palette du Baïkal en mars:

Je traverse des chaos de banquise. La neige a déposé une crème blanche au-dessus des tranches bleues. Je marche dans le gâteau d'un dieu boréal. (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 88)

Parfois, je me couche sur un banc de neige et je regarde le ciel bleu clinique par l'ovale de ma capuche. (*ibid.*: 97)

La blancheur est associée à la neige à de nombreuses reprises, sans redouter la banalité de cette association. La Russie est définie par ses « étendues blanches » et la Sibérie est « un pays de neiges » (*L'infusion géographique*, 2013 : 12 & 13). La blancheur de la neige est même utilisée pour définir le drapeau français: « ciel, neige, sang » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 276). La blancheur peut être associée au gel : dans le froid de janvier, toute la ville de Iakoutsk est gainée de « gelée blanche », même le minaret de la mosquée (*Iakoutsk, bienvenue...*, 2011).

La blancheur de la neige est sans surprise associée au symbole de la virginité : « Marcher sur la neige, c'est ne pas supporter la virginité du monde » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 45)

Tesson cite rarement la couleur noire. Quand il le fait, l'effet obtenu est, sans surprise, d'accroître le caractère inhospitalier, et donc sublime, du paysage, comme dans les exemples suivants:

Son pourtour [au Baïkal] est bordé par des chaînes englacées qui se précipitent parfois dans les eaux en fautes falaises noires. (*Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 41)  
[...] des cascades de sapins noirs recouvrant des chaos de roches (*Sibérie ma chérie*, 2012)

---

<sup>50</sup> A. Ruiu fait référence à un vers des *Géorgiques* de Virgile (livre 1, v. 236) : « Caerulea glacie concreta atque imbribus atris ». Traduction du passage sur *Itinera Electronica*, Université Libre de Louvain: « Cinq zones embrasent le Ciel : l'une toujours rougeoyante de l'éclat du soleil et toujours brûlée par son feu; autour d'elle, à droite et à gauche, s'étendent les deux zones extrêmes, couvertes de glace bleuâtre et où tombent des pluies noires »; <http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Georg/lecture/3.htm>! (consulté le 5 mai 2014)

Il neige, puis le soir tombe et tout ce blanc devient d'un noir affreux. (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 26)

L'alternance du blanc et du noir (comme dans cette dernière citation) provoque selon Chartier (2008 : 27) une simplification du paysage hivernal à l'essentiel, marquant la façon dont les personnages se conçoivent et les réduisant eux aussi, à leur essence. Or, ce passage coïncide à l'arrivée de Tesson à l'isba du Cap des Cèdres du Nord, où il va se confronter à sa « vie intérieure » ou son « vide intérieur » (*ibid.* : 32, 36).

Les couleurs pastels, ou des couleurs surprenantes sont utilisées dans le discours sur le nord pour caractériser les ciel (Chartier 2008 : 25 & 27). Tesson fait fort peu usage des pastels. Lorsque Tesson décrit les couleurs particulières du ciel, les images obtenues sont souvent négatives : « Le lac rosit, le ciel se marbre, couvert de plaques mauves et traversé de cyanoses. Il faudrait être médecin légiste pour apprécier les crépuscules baïkaliens. » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 280).

Ce n'est qu'à l'automne que la taïga est décrite comme richement colorée, principalement dans les tons de jaune. Ce chromatisme de l'automne est sans surprise, mais néanmoins très bien décrit:

La forêt a revêtu son pelage fauve, Les arbres jettent l'or de leurs feuilles par les fenêtres de l'automne. [...] Il y a les érables rouge sang, les bouleaux livides comme des cierges avec un plumeau jaune en guise de mèche et des mélèzes qui mouchettent de miel le tapis de bronze des cèdres centenaires. (*Sibérie ma chérie*, 2012)

Le feu, la nuit, donne aussi à la nature des reflets dorés : « [...] le reflet des flammes doraient les bouleaux. Les arbres avaient la couleur des cierges » (*La ligne* 2014 : 95).

En conclusion, les lumières du nord tessonien sont froides : métalliques et cristallines en hiver, livides et malades en été. Les couleurs engendrées répondent au chromatisme habituel du nord (blanc et bleu). Nous concluons que la représentation de la lumière boréale est souvent négative dans l'œuvre étudiée.

## L'OBSCURITE SYMBOLIQUE

Le caractère le plus sombre du nord est sans doute l'omniprésence du danger de mort auquel est exposé le voyageur. Ce danger est multiforme: gelures et hypothermie, égarement et désorientation dans un environnement sans repères connus, famine et scorbut, naufrage et noyade, attaque d'ours ou de loups, dépression, folie, suicide (Atwood 1995 : 25, 26, 80 ; Davidson 2005 ; Wærp 2011).

Dans l'isba du Cap des Cèdres du Nord, Tesson considère le monde extérieur, avec son froid, sa sécheresse, la dureté de ses glaces et l'éclats de ses banquises, comme représentant un « danger omniprésent » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 113) contre lequel la cabane offre la sécurité d'un modeste abri : « Rapportée à la violence des tempêtes, la cabane est une boîte d'allumettes » (*ibid.*: 30-31). La plupart des dangers mentionnés par Tesson sont liés au froid<sup>51</sup>, ce qui est courant dans les discours sur le nord et les discours sur la Sibérie (« l'horrible froid, presque incroyable » était déjà rapporté par le Français Jean Chappe d'Auteroche voyageant en Sibérie en 1761 ; Guyot 2014 : 146). Le

---

<sup>51</sup> Nous les avons mentionnés dans la section consacrée à la rhétorique du froid, chapitre 4, page 28.

froid s'associe souvent à d'autres dangers ; Tesson évoque ainsi la sous-alimentation, les mois de privation et les tempêtes, en addition du froid pour expliquer que les hommes de l'expédition Scott aient été « réduits à l'état de demi-squelettes. » (*Les égards*, 2014 : 109).

Parmi les autres dangers naturels mentionnés par Tesson, citons la violence du vent, qui constitue un danger quand elle rend la progression du protagoniste presque impossible (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 152). L'ours est cité souvent dans tous les écrits de Tesson sur la taïga; même si les rencontres avec le plantigrade sont rares et décrites sans pathos (par exemple *Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 152 par exemple), Tesson décrit de façon répétée la présence de traces d'ours, la crainte de rencontrer la bête et les précautions prises pour éviter d'être blessé par lui (pistolet à fusées ; *ibid.*: 29 & 38). Par contre, une seule anecdote de rencontre avec des loups est mentionnée (*ibid.*: 94-95).

Les images du naufrage et du naufragé sont très présentes. Tesson a une pensée pour Charcot et de son naufrage dans les eaux islandaises (*ibid.*: 182). Tesson considère les prisonniers du goulag comme des « naufragés du communisme » (*L'axe du loup*, 2006 : 17). Nous avons déjà mentionné qu'il se comparait à un « naufragé jeté sur un rivage » à la date du 14 février dans son journal d'ermitage (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 35). Le 3 avril, il approfondit sa réflexion par un long texte sur la position du naufragé ; il fertilise sa réflexion par la lecture de récits de robinsonnades qu'il a emportés (*Robinson Crusoe* de Daniel Defoe, *Vendredi* de Michel Tournier, *Robinson des mers du Sud* de Tom Neale). Que Tesson ait emporté trois récits de ce type indique qu'il considérait le séjour dans l'isba comme un naufrage volontaire, et cela bien avant d'arriver sur place.

Encore une remarque concernant la dangerosité du nord. Notons que même en milieu urbain, les manifestations de la nordicité saisonnière, comme les stalactites de glace ou les congères de neige, sont représentées par Tesson comme constituant un danger mortel potentiel :

Elle rencontra Alain un soir de la fin mars, à cette époque où Moscou se réchauffe. Les stalactites se décrochent des toits et, parfois, pourfendent un passant. Les gens pataugent dans la boue. Les voitures aspergent les piétons de giclées noires et les services de la voirie retrouvent, sous les congères en fonte, les ivrognes de l'hiver ensevelis par une nuit de neige. (*L'ennui*, 2014 : 72)

Le nord est aussi le lieu où la violence des hommes peut s'additionner à celle de la nature. C'est le cas du goulag – mentionné plus ou moins longuement par Tesson dans tous ses écrits sur la Sibérie – où les prisonniers sont soumis à la violence de la terreur politique en même temps qu'aux dangers liés au froid. La retraite de Russie est évoquée dans l'horreur constituée par la combinaison de l'hiver et de la guerre ; Tesson évoque les morts, les gelures, la famine, la folie, les actes de cannibalisme (*Retraite de Russie...*, 2012).

Un autre aspect du nord est son association courante avec le diabolique, le souterrain, le surnaturel, une association qui découle de l'observation de la longue obscurité des nuits boréales<sup>52</sup>.

D'une façon générale, Tesson imagine volontiers les espaces naturels<sup>53</sup> habités de créatures surnaturelles d'inspiration païenne dont il sent la présence invisible (Bedin *et al.* 2010 : 45). Ces créatures ne sont à priori pas effrayantes :

---

<sup>52</sup> Comme nous l'avons exposé au chapitre 2, page 13.

Parfois, au milieu du jour, son épaisseur [à la forêt] angoisse. [...] La taïga devient monde perdu. On ne serait pas surpris de rencontrer la reine des elfes flanquée de sa suite. (*Sibérie ma chérie*, 2012)

Ce matin, brouillard. Le monde annulé. Un temps pour les ondines. (*ibid.*)

Nous pouvons rapprocher cette tendance de l'attrait de Tesson pour le panthéisme. Il déclare : « J'aime mieux [que la Bible] l'idée de la manifestation panthéiste [...], l'expression du Divin dans la manifestation du Vivant » (Bedin *et al.* 2010 : 31).

Tesson considère que la solitude dans la taïga donne aux êtres une étrange conception du monde, où les éléments sont chargés de signes et où « le monde matériel fondé sur un ordre mystérieux » (*Le Lac*, 2009 : 82). En Islande, Tesson imagine que les formes de relief de l'île ne sont rien d'autre que « la trace laissée sur le sol par le combat des dieux » (*Islande, sur l'île des Titans*, dans *Géographie de l'instant*, 2012 : 296).

Les créatures surnaturelles qui peuplent le nord tessonien ne semblent donc pas relever du diabolique ou du souterrain. Néanmoins, il y a une exception : les âmes des Russes qui se sont noyés dans le Baïkal ; elles roderaient et sont évoqués avec effroi. Les eaux du Baïkal sont porteuses dans l'imaginaire de Tesson d'une malveillance surnaturelle. Le lac est un « puits noir », un « caveau » ; ses eaux sont « un creuset cauchemardesque » où les organismes aquatiques s'entretuent (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 58). En hiver, le lac a un « visage cadavérique », « avec des cyanoses, ses marbrures, ses plaques et son lichen » (*ibid.* : 119). En été, « le lac pue le cadavre » (*ibid.* : 285). Les silures qui vivent dans le lac ont « des gueules de monstres chinois et des corps gluants vert-de-bronze et jaune... Ils ont quelque chose du *gollum* tolkienien » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 181). Ceux qui se nourrissent de poissons de vase ont une peau « livide comme celle des habitants du Mordor tolkienien » (*ibid.* : 25).

Une hallucination est causée par le lac : celle du vaisseau-fantôme (*Le Lac*, 2009 : 88). Une autre « hallucination fulgurante » a particulièrement retenu notre attention (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 77), celle qui survient alors que Tesson puise de l'eau dans un trou creusé dans la glace du lac :

Soudain une main blanche (ces eaux ont avalé tant de noyés) jaillit par le trou pour m'agripper la cheville. [...] Les eaux dormantes sont maléfiques. Les lacs exhalent une atmosphère mélancolique parce que les esprits y maraudent en vase clos, ruminant leur chagrin. Les lacs sont caveaux. [...] Que s'est-il passé dans cette baie ? Y a-t-il eu un naufrage, un règlement de comptes ? Je n'ai pas l'intention de cohabiter six mois avec une âme en peine[...] Je rentre dans la chaleur de la cabane [...] Par la fenêtre, le trou à glace fait une tache noire sur la nappe livide : un chas dangereux qui fait communiquer les mondes. »

Nous estimons que chez Tesson, c'est le lacustre qui est porteur de menace surnaturelle, indépendamment de la nordicité du site. Ce n'est pas le nord qui constitue le chas dangereux avec le monde des morts, mais la surface des eaux. Les seuls éléments relevant de la nordicité dans ce passage sont le fait que la surface du lac est gelée (la glace protège le protagoniste du contact avec le surnaturel ; ce sont les eaux sous la glace qui sont dangereuses), et celui que la chaleur de la cabane est opposée au danger de l'extérieur et donc au froid (Tesson aurait pu écrire « je rendre dans la cabane » ; il a jugé nécessaire de faire intervenir la chaleur comme antithèse du danger extérieur).

En marche sur la glace du Baïkal en février (*Dans les forêts de Sibérie* 2011 : 58), Tesson écrit : « Impossible de ne pas penser aux morts. Des milliers de Russes ont sombré

---

<sup>53</sup> Où que ce soit, et pas seulement au nord. Voir par exemple la nouvelle *Les fées* (*S'abandonner à vivre*, 2014, 215 : 221) dont l'action se déroule en Bretagne.

dans le lac. L'âme des noyés réussit-elle à regagner la surface ? La glace l'arrête-t-elle ? Retrouve-t-elle le trou qui mène au ciel ?» Dans ce passage, la glace est un obstacle pour les âmes des défunts, et seule son absence permet à celles-ci d'échapper à l'emprise maléfique des eaux lacustres.

Le discours sur le nord présente de nombreux exemples où le voyageur au nord – surtout l'explorateur polaire – développe une atonie, un abattement moral qui tiennent de la dépression et peuvent mener au suicide (Stufford 1996 ; Davidson 2005).

Tesson mentionne à plusieurs reprises que la solitude et l'isolement peuvent affecter la santé mentale (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 277), par exemple dans le cas des météorologues isolés dans des stations de lakutie où on ne peut accéder que par hélicoptère (*Iakoutsk, bienvenue...*, 2011). Dans l'Arctique, la présence du pôle magnétique serait un facteur qui a influé sur l'équilibre psychique des Occidentaux, et aurait causé le fait que « plusieurs de ces héros de l'exploration polaire s'entre-tuèrent » (*Adieu aux glaces*, 2013 : 130).

Comme déjà mentionné<sup>54</sup>, le demi-jour des fins de journées estivales est néfaste à l'équilibre mentale selon Tesson (*L'axe du loup*, 2006 : 23) : elle empêche le sommeil et plonge l'esprit « dans une humeur d'insomnie nocturne peuplée d'angoisses, de serremments de cœur et de sombres questionnements : une houle d'idée noires montée du fond de l'âme ». Tesson qualifie ces idées noires de « démons » (*Dans les forêts de Sibérie* 2011 : 196).

La possibilité du suicide est citée à plusieurs reprises dans *Dans les forêts de Sibérie*, tout d'abord comme caractéristique intrinsèque du site de l'ermitage, et ceci dès le moment de l'arrivée :

En descendant du camion, nous avons regardé cette splendeur en silence puis il [Sergueï, le chef des gardes de la réserve] m'a dit en touchant sa tempe : Ici, c'est un magnifique endroit pour se suicider (*ibid.* : 27)

D'autre part, le suicide est envisagé par noyade ou arme à feu lorsque Tesson est quitté par sa compagne (*ibid.* : 243, 244, 246) ; ces pensées suicidaires-là ne sont pas liées à la nordicité du site où il se trouve, mais elles sont renforcées par la solitude forcée du protagoniste (voir notre analyse dans la section suivante).

Tesson se montre de façon générale assez attiré par l'idée du suicide, d'après les déclarations faites à ses biographes; il considère tout du moins le suicide comme une décision et un acte honorable (Bedin *et al.*, 2010 : 69, 71, 117). Tesson a par ailleurs publié un livre de dessins sur le thème de la pendaison (*Les pendus*, 2004).

Nous avançons par conséquent l'hypothèse que dans le cas de Tesson, le nord n'est pas à l'origine de la « houle d'idée noires montée du fond de l'âme » (cf. supra), ni d'idées suicidaires. Cette disposition d'esprit est antérieure au voyage au nord.

Tesson se définit par ailleurs comme « un pessimiste farouche, mélancolique et fataliste » qui « corrige ce penchant noir par la fête de la vie », un « désespéré joyeux »<sup>55</sup>. Il déclare que la Sibérie lui « offre les clefs pour frayer son chemin dans le joyeux désespoir de l'existence » (*Sibérie ma chérie*, 2012 : prologue).

Il déclare trouver des forces dans des moments difficiles dans un chant bien particulier:

---

<sup>54</sup> Dans la section « La lumière », page 43.

<sup>55</sup> Interview par Hervé Prouteau pour le magazine *Infrarouge* d'avril 2014 ; <http://www.infrarouge.fr/sylvain-tesson-se-fait-belle/2122> (consulté le 17 avril 2014). Une déclaration analogue se trouve dans Bedin *et al.* (2010 : 22)

[...] Je dois d'avoir tenu bon, dans les glaçures d'un bivouac ou le harcèlement d'une marche de vingt-cinq heures, à la chanson des gardes suisses qui sert d'exergue au Voyage célinien et que je chantai jusqu'à la transe : « Notre vie est un voyage / Dans l'hiver ou dans la nuit / Nous cherchons notre passage / Sous le ciel où rien ne luit. » (*Une école de plein vent*, 2013 : 39)

Le froid de l'hiver, l'obscurité de la nuit, le passage qu'il faut chercher, un ciel sans espoir et sans secours : ces quelques vers concentrent l'obscurité symbolique du nord imaginaire. Cette obscurité symbolique habite Tesson et il en cherche un écho extérieur à lui-même dans la nature boréale. Autrement dit, Tesson se sent habité par le nord plus qu'il ne l'habite. Nous reviendrons sur ce thème dans nos conclusions.

Terminons par une touche d'optimisme : il existe selon Tesson une solution pour « garantir sa santé mentale » dans la solitude des taïgas : « habiter l'instant » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 27). Nous développerons ci-dessous le thème de la perception du temps, voire la déformation de cette perception.

## LA SOLITUDE

Tesson déclare vivre des jours heureux et solitaires au bord du Baïkal, à la fois lors de sa traversée sur les pas des évadés du goulag (*Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 42) et lors de son séjour dans l'isba du Cap des Cèdres du Nord : « J'avance heureux et seul. Heureux car seul. J'ai le lac, il me suffit. » (*Sibérie ma chérie*, 2012). Si le lac lui suffit, c'est que « on ne sent jamais seul » dans la forêt. Tesson attribue à la nature boréale une solitude propre : « La solitude de la nature rencontre la mienne. Et nos deux solitudes confirment leur existence. » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 115).

La nature aussi, selon Tesson, est heureuse de sa solitude loin des hommes, comme dans ce passage : « des chevaux sauvages qui profitent de l'absence de l'homme pour vivre heureux » sur les « terres épargnées » de Sibérie (*Sibérie ma chérie*, 2012).

Tesson peuple cette solitude d'une véritable connivence avec la nature. Il attribue ainsi des caractéristiques ou des comportements humains à un grand nombre d'éléments naturels, en particulier des éléments inanimés, comme le soleil :

On venait de passer le solstice. Depuis quatre jours, le soleil lançait l'assaut annuel vers le nord. (*Sibérie ma chérie*, 2012)

Le soleil, comme un sale petit gosse, refuse de se coucher. (*L'axe du loup*, 2006 : 42)

Le soleil me fête comme le font les chiens. (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 209)

Le soleil, comme d'habitude, choisit les crêtes des sources de la Lena pour se coucher. (*ibid.* : 229)

la lune :

Une lune timide cherche une âme sœur. [...] (*ibid.* : 44)

La lune, par-dessus les crêtes, roulant sa tristesse (*ibid.*: 48)

le vent :

Toute la nuit, le souffle a malmené la cabane innocente. (*ibid.* : 223)

le feu :

[...] le feu me tient compagnie. C'est un cher petit ami [...], un petit dieu bien vivant (*Sibérie ma chérie*, 2012)

l'eau

La masse d'eau [sous la glace du Baïkal] se rebelle contre son incarcération et cogne au couvercle. (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 113)

Les lacs sibériens remontent pendant l'hiver la couverture des glaces jusque sur le contour des rives. (*Aphorismes sous la lune et autres pensées sauvages*, 2008 : 39)

Quant à la glace, elle saigne: « La glace craque. [...] Des lignes de faille [...] crachant des chaos de cristal. Un sang bleu coule d'une blessure de verre » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 25). Rappelons que les métaphores et les images poétiques construites par Tesson autour du froid ont été exposées au chapitre 4 (page 34).

Les végétaux et les animaux donne beaucoup de ces images anthropomorphes. Citons néanmoins à titre d'exemple : « Les canards sont sapés comme pour le bal » (*Sibérie ma chérie*, 2012).

Enfin, la nature elle-même se retrouve transformée en « la Nature » – avec une majuscule – et dotée de langage: « 'Je ne veux point mourir encore', dit la Nature à peine éveillée » (*Sibérie ma chérie*, 2012). Ceci constitue le seul cas de prosopopée trouvé dans l'œuvre étudiée.

La solitude est un des éléments essentiels que recherche Tesson et qui motivent ses voyages vers le nord. La solitude, l'isolement, la distance au reste de la société est une caractéristique fondamentale du voyage vers le nord, même du voyage imaginaire vers le nord, selon Glenn Gould (1992 : 2 & 6). Pour Tesson, l'existence même de la possibilité de trouver la solitude dans la forêt boréale est une consolation : « Tant qu'il y aura des taïgas vides d'hommes, je me sentirai bien. Le sauvage console ». (*Dans les forêts de Sibérie* 2011 : 119).

La solitude est donc fondamentalement positive chez Tesson : « La présence des autres affadit le monde. La solitude est cette conquête qui vous rend la jouissance des choses. » (*Dans les forêts de Sibérie* 2011 : 36). La solitude à deux est considérée comme supérieure à la solitude de l'homme isolé, comme exprimé à deux occasions : « Rien ne vaut la solitude. Pour être parfaitement heureux, il me manque quelqu'un à qui l'expliquer » ; « Ce soir ne me manque que la femme de mes rêves » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 286).

Tesson apprécie la solitude tant que cette solitude est choisie. Lors du séjour dans l'isba des Cèdres du Nord, après que sa compagne l'ait informé qu'elle le quittait, cette même solitude – toutes conditions extérieures du séjour restant identiques – lui devient odieuse, et avec elle son isolement dans la nature boréale: « Je suis condamné à demeurer dans ce huis clos plein de canards stupides, face à ma peine » (*ibid.*: 243) ; « Je suis cadennassé dans l'éden que je me suis bâti » (*ibid.*: 244).

Alors que Tesson se plaint souvent que des visites viennent perturber sa solitude, décrites comme une « désagréable intrusion du monde sur mon carré virginal » (*ibid.*: 248), l'arrivée de Miollis et Desvaux est, dans les circonstances du chagrin d'amour, décrite comme une « délivrance », une « bénédiction », car « ils vont distraire [sa] danse macabre. » Tesson se sert « de leur présence pour rester en vie » (*ibid.*: 246).

Parmi les quelques citations tirées de ses lectures que Tesson inclut dans *Dans les forêts de Sibérie*, il y a la suivante (p. 249) : « Le silence, ornement des solitudes sacrées » (Chateaubriand, *Vie de Rancé*), qui non seulement souligne le caractère sacré de certains espaces où règne la solitude, mais lie aussi la solitude à une autre composante du sublime : le silence. Et c'est sur le thème du silence que nous allons à présent nous pencher.

## LE SILENCE

Tout comme la solitude, le silence est un bonheur, un élément recherché par l'auteur. Ainsi, de retour à l'isba du Cap des Cèdres du Nord après neuf jours d'absence, il écrit : « Oh, ce bonheur qui monte lorsque le vrombissement de leur moteur [aux amis qui l'ont ramené chez lui] s'estompe » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 183). Or, Tesson est avare d'interjections. Et à la fin de son séjour dans l'isba (*ibid.*: 287) : « J'ai découvert qu'habiter le silence était une jouvence »

Tesson est très attentif au silence et le mentionne dans ses descriptions des lieux visités. Il arrive même que le silence joue un rôle majeur dans certaines descriptions. Prenons l'exemple de ce passage de *L'axe du loup* (2006 : 34-35) où Tesson débouche d'une trouée dans la vallée de la Lena :

Il y a quelques isbas de bouleau qui me paraissent en ruine [...] Une chasse de chevaux sauvages patrouille dans les herbes hautes. Il règne dans ces parages un silence de tableau. Un filet de fumée sort droit comme un piquet des bardeaux d'un vieux toit. C'est donc qu'il y a des hommes dans ce hameau fantôme. En fait, il y en a un [...]

Le silence, avec les herbes hautes et les chevaux, suffit à tracer le portrait du site du hameau. Le silence, pour Tesson, est une caractéristique majeure de la taïga : « La forêt est nef de silence » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 183).

En hiver, le silence est chez Tesson une émanation du froid et de la neige :

La première manifestation du froid est le silence. (*Le Lac*, 2009 : 75)

La neige a fait silence sur la Biélorussie. (*Retraite de Russie...*, 2012)

J'ai connu des semaines de neige silencieuse. (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 287)

Par la médiation de la neige, le silence est lié à la blancheur : « Le temps reste à la neige. Le blanc absorbe tout bruit. Il règne un silence rare et l'air est doux. » (*ibid.*: 113). Mais pas seulement : un lien bien plus profond existe entre la couleur blanche et le silence, comme l'a montré par le peintre et théoricien de l'art Vassily Kandinsky (1954 : 62) dans la généalogie comparée qu'il a établie entre les couleurs et les valeurs spatiales :

Le blanc [...] est comme le symbole d'un monde où toutes les couleurs, en tant que propriétés de substances matérielles, se sont évanouies. Ce monde est si élevé au-dessus de nous qu'aucun son ne nous arrive. Il en tombe un silence qui court à l'infini comme une froide muraille [...] Le blanc, sur notre âme, agit comme le silence absolu [...] Ce silence n'est pas mort, il regorge de possibilités vivantes. Le blanc sonne comme un silence qui subitement pourrait être compris. C'est un « rien » [...] avant toute naissance, tout commencement. Ainsi, peut-être, a résonné la terre, blanche et froide, aux jours de l'époque glaciaire.

La blancheur est, de surcroît, liée dans cette réflexion au froid et à l'intemporalité des âges glaciaires. La blancheur dématérialise le monde selon Chartier (2008 : 28) : la blancheur éclatante de la neige plonge l'homme dans un état proche de la cécité. Les choses matérielles s'effacent en premier lieu, puis c'est le tour des cris et des voix, et enfin du temps lui-même, qui semble se dissoudre. L'homme reste seul face à lui-même, dans ce vide d'images, ce vide de sons, ce vide de temps. Tesson mentionne d'ailleurs un *silence aveugle* : « La journée s'étire. [...] Ici, dans le silence aveugle, j'ai le temps de percevoir les nuances de ma tectonique propre » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 54).

Abordons à présent cette déformation de la conscience de l'écoulement du temps.

## LA DEFORMATION DE LA TEMPORALITE<sup>56</sup>

Tesson trouve que le temps passe trop vite. « J'ai une angoisse terrible du temps qui passe », déclare-t-il à ses biographes (Bedin *et al.*, 2010 : 28). Il voyage « pour vaincre le temps » (*Géographie de l'instant* 2012 : 130) : « Le voyage ralentit, épaissit, densifie le cours des heures. Il piège le temps, il est le frein de nos vies. » L'escalade est pour lui aussi un arrêt, un anéantissement du temps, et l'écriture, un « exercice d'épaississement et de densification fantastique du temps » ; ces activités lui permettent de se réconcilier avec le temps (Bedin *et al.*, 2010 : 29 & 50).

Il déclare être parti séjourner dans l'ermitage du Cap des Cèdres du Nord pour régler « ce vieux contentieux avec le temps » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 287)<sup>57</sup>. Mais dans quelle mesure le nord a-t-il un rôle dans ces considérations sur la temporalité ?

Tesson décrit la taïga comme un espace gisant en dehors du temps : « Les bois n'ont pas de souvenirs. Ils sont sans transformation, sans Histoire (...) Les taïgas gisent pour elles-mêmes » (*Sibérie ma chérie*, 2012). Ceci est en accord avec la connexion qu'établit Kandinsky (1954 : 62) entre la blancheur, le silence, le froid et l'atemporalité.

De plus, le temps ne compte pas pour les hommes vivant dans les taïgas, comme Tesson le conclut dans les circonstances suivantes :

Je me souviens de ce bûcheron des taïgas qui m'avait accueilli dans sa cabane et que je retrouvai jour pour jour, un an plus tard, attablé dans la même position devant un bortsch fumant dont il leva la tête pour me lancer avec le plus grand naturel : « Ah, tu es revenu ? ». Il m'apprit que le temps ne compte pas à qui vit de soupe et de grand air. (*Une école de plein vent*, 2013 : 37)

Une des conclusions du séjour au Cap des Cèdres du Nord est que « l'homme libre possède le temps » (*Dans les forêts de Sibérie* 2011 : 77).

Des travaux analytiques soulignent la relation entre le froid et le ralentissement du temps. Comme déjà mentionné, la neige et le froid engourdissent les sens et ralentissent le temps (Chartier 2008 : 29). Jonathan Lamy, dans son analyse de la poésie de Jacques Brault (2004 : 33-34), met en évidence une « antériorité du froid » : « Le froid vient avant, avant l'Histoire et avant l'Homme. » Il montre que le froid et l'immobilité absolue peuvent être utilisés en poésie pour exprimer un non-temps, un non-lieu. L'universalité de l'espace immuable ainsi créé (libéré de toute fuite spatiale et de la fuite du temps) ouvre naturellement la possibilité d'une réflexion métaphysique ou existentielle, capable de saisir et d'explorer le réel tout en se soustrayant aux agitations du quotidien.

Jean Echenoz a, dans son roman *Je m'en vais* (1999 : 36), la formule suivante: « La blancheur contracte l'espace et le froid ralentit le temps. » L'aspiration maintes fois ressassée de Tesson à atteindre une immobilité physique et une relation apaisée au temps se combinent donc harmonieusement avec le choix d'un séjour dans une région froide. Néanmoins, nous n'avons pas pu trouver dans l'œuvre de Tesson un lien direct qu'il établirait entre une transformation de la temporalité et le froid, ou la blancheur. La relation apaisée au temps qu'il déclare avoir acquise lors du séjour dans l'isba – « j'ai scellé mon armistice avec le temps : je suis réconcilié » écrit-il (p. 194) – découlerait d'avantage de la répétition des gestes quotidiens.

---

<sup>56</sup> Nous utilisons le mot « temporalité » dans son acception de conscience de temps, conscience de l'écoulement du temps, utilisé en phénoménologie et en philosophie existentialiste (Dictionnaire lexicographique en ligne du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales; <http://www.cnrtl.fr/temporalité>; consulté le 9 mai 2014).

<sup>57</sup> Un des chapitres du « journal d'ermitage », celui du mois de mars, porte d'ailleurs le sous-titre « Le temps ».

Il établit pourtant un lien clair entre la temporalité et le lieu choisi pour l'ermitage quand il écrit : « Ici, j'ai demandé au génie d'un lieu de m'aider à faire la paix avec le temps » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 289). Cette question du lien être la déformation de la temporalité et le nord reste donc selon nous irrésolue.

## LA METAMORPHOSE DU PROTAGONISTE AU CONTACT DU NORD

Tesson croit profondément au « génie d'un lieu » (*Sibérie ma chérie*, 2012 : prologue) et à la transformation des êtres par le biais de ce génie. Il écrit ainsi dans *L'infusion géographique* (2013 : 10):

[...] le génie d'un lieu influence une âme et diffuse ses sucs dans l'être. La géographie est l'espace où vivent les hommes. Le plan euclidien où s'invente leur histoire. C'est aussi l'infusion dans laquelle ils trempent, le creuset de leur métamorphose.

Quand Tesson visite les lieux habités par de tels « génies », cela résulte en une ivresse ou un effroi. « Au cours de ces journées au bord du lac [Baïkal], je marche ivre de splendeur sauvage », écrit-il dans *Sous l'étoile de la liberté* (2011 : 43). Il mentionne d'ailleurs lors d'un orage diluvien « l'effroi de l'âme devant la nature » (*L'axe du loup*, 2006 : 33). Ces sensations sont aptes à métamorphoser l'individu.

Le spectacle du sublime pousse à regarder autant à l'intérieur de soi-même qu'à l'extérieur, écrit Français Spufford (1996 : 19) en prenant l'exemple de la vue d'une rivière en crue : la taille et la force des flots vont entraîner un enchaînement de pensées dans l'esprit du spectateur, et rappeler à l'âme de celui-ci sa propre grandeur, le caractère turbulent de sa propre existence. La contemplation d'une nature sublime serait donc susceptible de modifier le cours des pensées, et donc, de transformer un être.

Même un voyage d'exploration purement physique au nord se transforme généralement en une quête spirituelle (Chartier 2007 : 45). Le nord comme lieu de changement intérieur, de renouvellement du moi, est un thème littéraire largement exploité (Gould 1992 : 2,6). Le voyage vers le nord peut être aussi directement motivé par une quête spirituelle ou de nature existentielle, ce qui est le cas de Tesson. Il a déclaré quelques semaines avant son départ pour la cabane du Cap des Cèdres du Nord que ce séjour était une remise en question (Bedin *et al.* 2010 : 41). La cabane est pour lui « une pailleasse où précipiter ses désirs de liberté, de silence et de solitude » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 49).

Rappelons qu'enfant, Tesson l'avait été transformé par la lecture de Jack London<sup>58</sup>, une expérience purement littéraire de la nordicité. En ce qui concerne le séjour dans l'isba, Tesson annonce dès le prologue une métamorphose :

Au fond de la taïga, je me suis métamorphosé. L'immobilité m'a apporté ce que le voyage ne me procurait plus. Le génie du lieu m'a aidé à apprivoiser le temps. Mon ermitage est devenu le laboratoire de ces transformations. (*ibid.*: 10)

Néanmoins, une lecture attentive indique qu'il avoue à mi-mot, à la fin du séjour, avoir réalisé seulement la toute première étape de cette métamorphose. En annonçant son départ prochain (*ibid.*: 287), il cite ici deux vers de *La jeune captive* d'André Chénier « Je pars et

---

<sup>58</sup> Voir chapitre 1, page 8.

des ormeaux qui bordent le chemin, j'ai passé les premiers à peine », un poème dans lequel le thème de l'inachèvement est central.

En outre, il est malaisé, à la lueur du texte, de croire à une transformation spirituelle profonde dans la cabane du Cap des Cèdres du Nord. Tout d'abord, le discours tenu par Tesson à la fin du journal est empreint des mêmes idéaux et valeurs qu'au début de celui-ci. Nous ne percevons aucun signe d'une transformation intérieure. Ensuite, l'accomplissement d'une félicité intérieure – « quelque chose [...] situé pas trop loin du bonheur de vivre » (*ibid.*: 288) – ne va pas de pair avec une consommation répétée, excessive et presque malade de vodka, une consommation qu'il sait délétère. « J'ai vidé des litres de poison à 40° » fait partie de l'énumération qu'il fait de ses activités à la fin du séjour (*ibid.*: 288).

La consommation d'alcool est un des éléments qui seront abordés dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE 6

### LE PRIMITIF



Ce chapitre est consacré à l'analyse des descriptions de la vie pratique et des aspects sociaux dans les écrits de Tesson sur la Sibérie: son mode de vie, les types de personnes rencontrées dans le nord, et ses relations avec ces personnes. Nous ferons porter cette analyse uniquement sur les écrits traitant de la Sibérie car c'est – comme nous avons déjà eu le loisir de le constater – la région boréale à laquelle Tesson a dédié le plus grand nombre d'écrits, et surtout la seule où il a longuement séjourné et dont il connaît la langue, ce qui lui a permis d'établir des contacts avec les personnes rencontrées.

C'est à dessein que nous avons choisi pour ce chapitre un titre provocateur. Nous avons exposé au chapitre 2 que le discours sur le nord y présentait la vie comme rude et primitive, et que l'homme du nord était immanquablement représenté comme un primitif, soit un bon sauvage vertueux, soit un monstre effrayant. Nous nous interrogeons à présent sur les formes que prend ce *primitif boréal* dans le quotidien et chez les personnes rencontrées au nord dans l'œuvre de Tesson.

En outre, le voyage au nord s'accompagne pour le voyageur d'un abandon des comforts de la vie citadine, et par là d'une simplification des modes de vie ; souvent, le discours sur le nord applique également cette simplification aux relations entre les individus, elles aussi dépouillées des conventions et obligations sociales qui les régissent dans la région d'origine du voyageur. Il est donc intéressant d'examiner dans quelle mesure le mode de vie de Tesson tel qu'il le décrit au nord se simplifie. Nous débuterons notre analyse par cet aspect. Nous accorderons, à la fin du chapitre, quelques lignes à la consommation d'alcool, un élément incontournable du discours littéraire sur la vie au nord et du discours littéraire sur la Russie.

#### UNE SIMPLIFICATION DE LA VIE

Tesson fait l'éloge de la vie simple<sup>59</sup>, au plus près de la nature quand il décrit « le bonheur d'avoir dans son assiette le poisson qu'on a pêché, dans sa tasse l'eau qu'on a tirée et dans son poêle le bois qu'on a fendu » (*Sibérie ma chérie*, 2012). Le séjour au nord serait pour lui une simplification de la vie, ou plus exactement, la révélation que le bonheur peut se trouver dans une vie concentrée autour de quelques éléments essentiels : « [...] un chien pour n'être pas seul, un fusil pour n'avoir pas faim, une hache pour n'avoir pas froid (...) La vie n'est pas compliquée quand on tire le rideau de la forêt sur toute ambition » (*Le Lac*, 2009 : 84 ; *Sibérie ma chérie*, 2012).

La vie de Tesson dans l'isba du Cap des Cèdres du Nord nécessite la réalisation d'un certain nombre de tâches pratiques indispensables à la survie (découpe du bois, entretien du feu, entretien du trou d'eau dans la glace du lac). Le citadin Tesson se plie à cette nécessité

---

<sup>59</sup> Notons que le titre de *Dans les forêts de Sibérie* est devenu dans la version espagnole par *La vida simple*.

et observe que le débitage du bois lui prend de moins en moins de temps au fur et à mesure qu'il acquiert de la pratique.

De surcroît, l'homme vivant seul dans la taïga doit « garantir sa santé mentale » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 27) et pour cela ne sombrer ni dans le laisser-aller ni dans l'indolence. Il faut s'astreindre à une organisation stricte du quotidien : pour survivre, « la discipline personnelle est aussi nécessaire qu'un couteau » (*Le Lac*, 2009 : 76 ; *Sibérie ma chérie*, 2012). Néanmoins, la vie solitaire dans la taïga n'est pas faite de renoncements ou d'ascétisme, comme a pu l'être celle des anachorètes chrétiens du désert (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 148 ; Bedin *et al.* 2010 : 54) : elle recherche au contraire « le surgissement de brèves joies » liées aux actes du quotidien.

La simplification du quotidien correspond non seulement à un dépouillement matériel – par rapport à l'accumulation excessive d'objets inutiles en ville –, mais aussi à un dépouillement spirituel, à un retour à l'élémentaire qui s'accompagne entre autres d'un développement de la patience et de la lenteur. À une vie simplifiée correspond une vision simplifiée du monde.

Le voyage vers le nord peut être motivé par une recherche de cette vie simple. Dans l'imaginaire du nord, c'est son pendant, la *fuite de la civilisation* (une formule qui désigne en fait la fuite de la complexité de la vie qui règne dans les régions plus densément peuplées) qui prévaut, du moins en ce qui concerne les voyages en solitaire (Spufford, 1996 ; Davidson, 2005).

Concernant le voyage en général (et pas spécifiquement le voyage au nord), Tesson a confié dans une interview voyager pour fuir sa vie : « Je souscris au mot *fuite*, car je fuis la morosité, la pluie, la conformité. Le voyage est un terrain formidable pour vivre dix vies et fuir la sienne. »<sup>60</sup> Le voyage vers la taïga, que Tesson nomme « le recours aux forêts »<sup>61</sup>, est clairement motivé par une combinaison de la recherche d'une simplification de la vie et par une fuite de la civilisation. La première page du journal d'ermilage (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 21) mentionne, lors d'achats au supermarché d'Irkoutsk : « Quinze sortes de ketchup. À cause de choses pareilles, j'ai eu envie de quitter ce monde ». Le « retranchement dans l'immensité des forêts silencieuses et dépeuplées » est pour Tesson une fuite vers un endroit où il continuera à « rencontrer des gens, mais moins » (Bedin *et al.* 2010: 77). Il présente une liste des « raisons pour lesquelles [il s'est] isolé dans une cabane » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 118) parmi lesquelles nous relevons « la détestation du téléphone et du bruit des moteurs » (deux constantes de la vie urbaine contemporaine) et le désir de silence<sup>62</sup>.

Le recours aux forêts est considéré par Tesson comme une solution pour ceux qui, comme lui, ne supportent pas certains aspects de la vie moderne en société. Tesson évoque volontiers dans des interviews l'idée que la pression démographique va accélérer ce recours, comme ci-dessous à LAB'TV en mars 2014 :

[...] le silence, l'espace, les froidures climatiques et la solitude seront des produits de luxe du monde de demain. Dans notre monde qui va devenir de plus en plus peuplé,

<sup>60</sup> Réponse apportée par Tesson à la question : « Dans votre quête d'aventure, n'y a-t-il pas depuis votre enfance le besoin inconscient de fuir le *Quotidien de Paris* de votre père ? » Interview par Hervé Prouteau pour le magazine *Infrarouge* d'avril 2014 ; <http://www.infrarouge.fr/sylvain-tesson-se-fait-belle/2122> (consulté le 16 avril 2014)

<sup>61</sup> Sans doute par allusion au livre de Ernst Jünger *Le traité du rebelle ou le recours aux forêts*, livre qu'il emporte d'ailleurs lors du séjour au Cap des Cèdres du Nord (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 34).

<sup>62</sup> Le thème du silence est traité dans le chapitre 5.

et qui est déjà de plus en plus bruyant et de plus en plus réchauffé, il me semble que le recours, c'est les cabanes [...] <sup>63</sup>

À plus long terme, Tesson envisage un avenir où la forêt sibérienne sera livrée à l'exploitation, « la fructification et la germination », car « le regard de l'homme sur la taïga précède le bruit de la cognée » (*Sibérie ma chérie*, 2012). Les ressources fabuleuses en eau douce de la région du Baïkal éveilleront aussi sans aucun doute des convoitises. Ceux qui désirent fuir la civilisation devront alors trouver refuge encore plus loin au nord : « Il sera temps alors de monter un peu plus en latitude et de gagner la toundra. Le bonheur se situera au-delà du 60<sup>o</sup> parallèle Nord. » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 41).

« Dans la forêt, seules choses fiables, la hache, le poêle et le poignard », est la philosophie de vie dans la taïga de Dersou Ousala<sup>64</sup>, dont Tesson loue le bien-fondé (*ibid.* : 47). Néanmoins, il estime aussi que la vie dans la cabane doit combiner à la fois ces objets utilitaires, et le confort d'une certaine technologie moderne. La vie en cabane serait « une réconciliation du civilisé avec l'archaïque », une idée qui lui a été inspirée par le géographe Elisée Reclus (1830-1905) (Bedin *et al.* 2010 : 54-55 ). Loin d'être une régression, un retour au primitif et à l'archaïque, le recours aux forêts serait une solution d'avenir : une vie conforme aux principes de la décroissance, sans tomber dans le radicalisme écologique mais en respectant un mot d'ordre que Tesson a fait sien: ne pas nuire (à la nature), ne pas subir (la vie moderne)<sup>65</sup> :

Ainsi, on réconcilie les deux extrémités du spectre radical de l'évolution technique humaine : d'un côté la cabane, qui n'a pas d'âge, qui vient de la nuit des temps, et de l'autre l'Internet, qui est ce qu'on est en train de faire de plus innovant en ce moment, tout ça alimenté par l'énergie solaire. (Bedin *et al.* 2010 : 54-56)

En plus de la hache et du poignard et d'autres objets « venant de la nuit des temps » comme une lampe à huile, des bougies et un merlin, Tesson emporte dans l'isba du Cap des Cèdres du Nord un ordinateur portable, un téléphone, des panneaux solaires, des batteries rechargeables (*Dans les forêts de Sibérie* 2011 : 28, 47).

Il emporte aussi bien sûr le matériel nécessaire à la réalisation des images du film sur son séjour, mais ne mentionne celui-ci nulle part. Il ne mentionne pas non plus de connexion à Internet dans le journal d'hermitage et ne semble pas avoir utilisé ce moyen de communication pendant cette période (même si Internet est mentionné dans la citation de Bedin *et al* ci-dessus, datant peu de temps avant son départ).

Dans le discours du quotidien dans la cabane, c'est l'archaïque qui l'emporte sur le technologique. Tesson cite très peu l'utilisation du matériel électronique. La liste du « matériel nécessaire à six mois de vie dans les bois » (*Dans les forêts de Sibérie* 2011 : 28) annonce la présence de panneaux solaires, de câbles et de batteries rechargeables, sans que le lecteur puisse à ce stade en deviner l'usage (Tesson ne cite pas à quoi cette électricité servira). L'installation des panneaux solaires est mentionnée le 20 février, neuf jours après son arrivée à l'isba (*ibid.* : 46). Le même jour, l'ordinateur impose sous l'effet des

---

<sup>63</sup> Interview en "tête-à-tête" sur LAB'TV, la WebTV du Lycée La Bruyère, de Versailles : <http://www.versaillesplus.fr/component/k2/item/139-tête-à-tête-avec-l'explorateur-sylvain-tesson> (à 11 min. 55) (consulté le 14 avril 2014), Transcription par nos soins.

<sup>64</sup> Dersou Ousala (ca.1850-1908) est un trappeur et chasseur autochtone de l'Extrême-Orient russe. Guidant des Russes qui exploraient le bassin de l'Ussuri, il a sauvé la vie de ceux-ci alors qu'ils souffraient de la faim et du froid. Source : pages Wikipedia en français et en anglais sur Dersou Ousala (consultées le 11 mai 2014).

<sup>65</sup> Source : interview du JDD du 18 décembre 2011 intitulée « Sylvain Tesson : Au bout de soi » ; <http://www.lejdd.fr/Culture/Livres/Actualite/Sylvain-Tesson-raconte-son-odysee-dans-les-forets-de-siberie-391375> (consulté le 11 mai 2014).

amplitudes de thermiques et que le téléphone satellite ne capte rien (*ibid.* : 47). Nous n'apprenons donc la présence de ces objets dans l'isba que au moment où ils ne fonctionnent plus. Leur panne rejette le protagoniste dans l'archaïque d'une ère *pré-électronique* : « Privé d'ordinateur, je n'ai que la pensée. Le souvenir est une impulsion électrique comme une autre ».

Le téléphone n'est mentionné que quand Tesson reçoit le message de naissance de son neveu (*ibid.* : 65). Il est « miraculeusement réactivé ». Quand il reçoit le message de rupture de sa compagne (*ibid.* : 242), il décrit l'objet de la façon suivante: « le téléphone satellite que je réserve aux urgences et n'ai pas utilisé encore ». Il est donc clair que Tesson tente de minorer dans le discours l'usage du téléphone.

Plus frappant encore : l'absence totale dans le journal d'ermitage de mention des prises de vue pour la réalisation du film<sup>21</sup>, ou du matériel cinématographique. Ce travail de filmage, qui couvre toutes les saisons du séjour, a dû nécessiter un temps et une énergie (y compris une énergie créatrice) considérables : le résultat est en effet un film assez long (52 minutes), et Tesson y tient le rôle d'acteur<sup>66</sup>.

Pas un mot donc sur une activité cinématographique qui, quantitativement, a dû occuper plus de temps par exemple que le débitage de bois (cité à de nombreuses reprises) Au contraire : Tesson réproouve la prise de photographies dans ce passage :

15 mai. Penser qu'il faudrait le prendre en photo est le meilleur moyen de tuer l'intensité d'un moment. Je reste au carreau pendant une heure, alors que l'aube en fait des tonnes. (*ibid.* : 194)

Or, il a bien fallu qu'il quitte parfois ce carreau et sorte filmer cette nature qui en fait des tonnes. À la date du 30 avril, alors que « des images d'une intense beauté surgissent et disparaissent » devant lui, Tesson se dit « incapable de prendre la moindre photo. Ce serait double injure : je pêcherais par inattention ; j'insulterais l'instant » (*ibid.* : 171)<sup>67</sup>.

Nous concluons que Tesson met volontairement en évidence les activités traditionnellement associées dans l'imaginaire du nord à la vie dans la forêt boréale – débitage du bois, pêche, entretien du foyer – et passe autant que possible sous silence ce qui ne se coule pas dans ce moule, et en particulier tout ce qui est associé à l'électronique et aux technologies modernes. L'archaïque, le primitif sont donc partiellement mis en scène et, dans tous les cas, remarquablement mis en avant.

---

<sup>66</sup> S'il est seul, cela signifie qu'il doit installer la caméra, puis prendre place dans le champ de celle-ci, y « jouer » son rôle, et enfin récupérer la caméra. Cela requiert sans doute beaucoup de temps et d'énergie pour certaines scènes filmées de loin. Nous pensons en particulier à la scène où Tesson patine sur le Baïkal, filmé en plongée depuis le versant (à 15 min 27 du début du film), et à la scène finale où il s'éloigne en canoë vers l'horizon. Nous notons que Tesson remercie dans le générique de fin Thomas Goisque ; il est possible que le photographe ait assisté Tesson pour les prises de vue lors de sa (ses) visite(s) au Cap des Cèdres du Nord. Nous reviendrons sur la visite de Goisque au chapitre 8.

<sup>67</sup> Vu la splendeur de nombreuses images du film, « l'instant » aurait sans doute été en droit de réclamer à Tesson des dommages et intérêts pour l'outrage subi. Nous ne nous exprimerons pas plus longuement sur le sujet, afin de conserver le ton académique qui sied à notre texte. Mais enfin, tout de même, faut pas prendre les enfants du bon Dieu pour des canards sauvages (du Baïkal).

## PORTRAIT DES SIBERIENS

Selon D. Chartier (2007: 45 ; 2008 : 24), certains types de personnes sont plus présentes que d'autres dans les discours sur le nord et constituent de véritables figures littéraires qui « nordifient » une narration. Il cite en particulier l'Inuit, le colon, le Scandinave, le Viking, l'Amérindien, le chercheur d'or, le marchand, le missionnaire et l'explorateur.

Des figures de ce type sont présentes dans le nord tessonnier: les chercheurs d'or – pour commencer par une catégorie mentionnée par D. Chartier –, mais aussi des chasseurs, bûcherons, hommes des bois, et peintres ambulants.

La majeure partie des Russes rencontrés par Tesson le long du Baïkal<sup>68</sup> sont en fait des gardes-chasse, des gardes forestiers, des bûcherons, des pêcheurs et des météorologues. Il cite aussi la présence de scientifiques (*Lac Baïkal, Visions de coureurs de taïga*, 2008 : 110-111).

Tesson témoigne de son admiration pour les trappeurs et les chasseurs de la taïga dans une chronique d'avril 2010 (*Sur la chasse*, dans *Géographie de l'instant*, 2012 : 167) qui réunit un grand nombre de clichés sur le courage et la résistance au froid de ces hommes:

Il y avait le trappeur du Grand Nord, pistant le cervidé dans le silence des bois par des températures mortelles alors que les aurores boréales irradiant le ciel de leurs tourments. Celui-là, je l'admire. [...] Il y avait le Sibérien traquant l'ours et le tirant au fusil à un coup et sachant que, de lui ou de la bête, l'un des deux serait mort après la détonation. Celui-là, je le salue.

La vie des chasseurs et des gardes-chasses est bien différente en Sibérie de ce qu'elle est en France, et Tesson souligne la violence inhérente à ces occupations dans la taïga : « Ici, ce n'est pas Chantilly. Quand les braconniers rencontrent les gardes-chasses (sic), les explications se tiennent flingue au poing » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 39).

Tesson décrit les mines d'or de la région de Bodaïbo en Sibérie, qui attirent des travailleurs de nationalités diverses (*Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 47-48). Bien qu'il y soit accueilli généreusement, il y règne « une indicible atmosphère de désespoir » à cause de l'isolement et de la rudesse des conditions de travail, comparées par les ouvriers au bagne (*L'axe du loup*, 2006 : 50).

Tesson compare ses amis le photographe Goisque et le peintre Miollis – qui lui ont rendu visite au Baïkal et ont réalisé les illustrations de *Sibérie ma chérie* (2012) – aux peintres itinérants de la Russie impériale qui « pérégrinaient de village en village et peignaient des portraits contre une assiette de bortsch » (*Sibérie ma chérie*, 2012 : prologue).

Un grand nombre des Sibériens rencontrés ont un passé particulier qui explique leur présence en ce lieu – anciens prisonniers du goulag, ou descendants d'un prisonnier, repris de justice en probation. Il s'agit aussi parfois de personnes qui ne sont pas adaptées à la vie en ville et qui ont donc dû *fuir la civilisation*. Ceux qui ont choisi une vie au nord sont le plus souvent décrits comme des marginaux : des « oubliés du siècle rouge » qui « survivent dans les taïgas : anciens forçats, bûcherons, laissés-pour-compte, errants et vagabonds » (*Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 49). Tesson décrit dans la taïga des cabanes en ruine qui avaient été occupées par des fuyards, dissidents ou déserteurs (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 183).

---

<sup>68</sup> Dans les livres : *L'axe du loup*, 2006 ; *Lac Baïkal, visions de coureurs de taïga*, 2008 ; *Dans les forêts de Sibérie*, 2011 ; *Sibérie ma chérie*, 2012.

Tesson semble fasciné par ces destins hors du commun, ainsi que par la vie solitaire que choisissent certains, par vocation religieuse ou non. Certains se retrouvent aussi seuls dans des villages désertés par leurs habitants depuis la perestroïka (comme Stepan Soltnikov dans *L'axe du loup*, 2006 : 35 & *Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 32). Le personnage de Saint Seraphin de Sarov – cet ermite orthodoxe conversant avec les animaux – retient particulièrement l'attention de Tesson (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 53 & 110 ; *L'ermite*, dans *S'abandonner à vivre*, 2014 : 148).

Tesson replace ces destins particuliers dans l'histoire tumultueuse de la Sibérie, depuis sa colonisation par les pionniers du tsar, via son usage comme terre d'exil et de déportation et jusqu'aux transformations qui ont suivi la chute de l'URSS. Ainsi, quand il rencontre des pêcheurs-bucheron sur les bords de la Lena (*Sibérie ma chérie*, 2012), il les décrit comme « les descendants [...] des pionniers du Tsar qui remontaient les fleuves, défrichaient la taïga et fixaient au sommet du premier sapin débité le drapeau frappé de l'aigle bicéphale ». Tesson confie avoir souvent pensé aux explorateurs qui l'ont précédé, comme ceux qui ont découvert le Baïkal : « Les hommes d'Ivanov avaient peiné de longs mois à travers les taïgas, reconnaissant pour le tsar les territoires de la Sibérie » (*Géographie de l'instant*, 2012 : 330).

Tesson évoque parfois (*Sibérie ma chérie*, 2012) les décembristes, des insurgés qui tentèrent de réaliser un coup d'état militaire contre le Tsar en 1825 et furent exilés en Sibérie. Il évoque plus souvent les vieux-croyants russes (*Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 17, 37, 50 ; *Géographie de l'instant*, 2012 : 126), des orthodoxes qui se sont opposés aux réformes rituelles introduites par le patriarche Nikon en 1652 ; persécutés, ils se sont souvent réfugiés dans des contrées reculées. Tesson en a rencontré dans des villages le long des grands fleuves ou du Baïkal.

La taïga sibérienne est donc présentée comme une terre d'asile, un creuset qui rassemble les naufragés de la vie et de l'Histoire :

« En Russie, la forêt tend ses branches aux naufragés. Les croquants, les bandits, les cœurs purs, les résistants, ceux qui ne supportent d'obéir qu'aux lois non écrites, gagnent les taïgas. Un bois n'a jamais refusé l'asile » (*Sibérie ma chérie*, 2012 : prologue)

« Le contact des hommes des bois russes me procure toujours un apaisement, né du sentiment d'avoir trouvé l'environnement humain où j'aurais voulu naître » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 74). Tesson donne de ces hommes des bois de Sibérie des descriptions affectueuses, mais souvent proches du stéréotype : la plupart sont des originaux solitaires et taciturnes, souvent alcooliques, amicaux mais imprévisibles, forts physiquement et parfois violents, grossiers, haïssant la ville, manquant de raffinement mais débordant de préjugés (*Dans les forêts de Sibérie*: 59, 74, 138-141).

Dans les récits de voyage au nord, les relations sociales sont souvent décrites comme empreintes de solidarité (Laget 2012 : 29). C'est le cas dans l'œuvre de Tesson. Il déclare qu'il a trouvé en Russie « une générosité qui semble nous avoir désertés »<sup>13</sup>. Piotr, le « vieux de la forêt » (*Le Lac*, 2009 : 78), est prodigue « de la viande qu'il chassait, de ses poissons salés, des aïelles qu'il avait passé l'été à bourrer des bœufs, de la chaleur de son poêle », et « lorsqu'il partait chasser dans la forêt, il ne fermait pas sa porte » .

Il y a peu de criminalité au nord : « Dans la taïga, pas de place pour les parasites » (*Le Lac*, 2009 : 78). Tesson souligne néanmoins qu'il ne s'agit d'une société parfaite : s'il n'y

a pas de sans-domicile-fixe dans les rues de Irkoutsk en hiver, cela ne signifie pas pour autant que le froid règle les problèmes sociaux (*Irkoutsk, bienvenue...*, 2011).

Tesson apprécie que « les Russes [n'aient] pas coupé leurs racines avec une nature puissante qui n'est pas encore (moins que partout ailleurs) totalement maîtrisée. » (*Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 45). Nous ne nous avancerons pas plus avant dans les descriptions que Tesson fait des Russes en général. Il nous est en effet malaisé de discerner dans ces descriptions ce qui relève de l'homme confronté à la nature du nord (le thème qui nous intéresse) de ce qui concerne les Russes en général, sauf bien sûr quand Tesson stipule qu'il décrit « les hommes des bois russes ». Tesson a peu décrit les Russes ailleurs qu'en Sibérie (*La quadrature du cercle*, 2012 ; *Retraite de Russie*, 2012). Nous estimons dès lors ne pas disposer de suffisamment de matière pour disserte sur ce qui, pour Tesson, différencie les Russes habitant le nord des autres.

## L'ALCOOL

Un usage excessif de l'alcool est caractéristique des représentations du nord, l'alcool étant censé « réchauffer ».

Quel que soit le récit de voyage au nord de Tesson, l'alcool y est présent, généralement sous la forme de vodka, et plus rarement de bière – « imbibé de Baltika nr 3 » écrit Tesson à son propre sujet dans *Quelque chose en lui de la Russie* (2013) – ou de vin – les 2000 km en side-car sur le Lac Baïkal en 2005 (*Lac Baïkal. Visions de coureurs de taïga*, 2008) sont sponsorisés par Mouton Cadet<sup>69</sup>.

Les écrits de fiction mentionnent aussi la consommation d'alcool, assez systématiquement lorsque l'action de la nouvelle se déroule en Sibérie, mais également quelque fois aussi quand elle se déroule dans des régions non boréales (par exemple dans au moins quatre des nouvelles non sibériennes de *S'abandonner à vivre* 2014 : 14, 36, 187, 220).

Avaler des vodkas est « de règle » selon Tesson quant les Russes se rencontrent (*Sibérie ma chérie*, 2012) ; mais il n'indique pas que cette consommation est plus importante dans le nord russe que dans d'autres régions. Tesson se plie de (très) bon gré à cet usage, même si l'expérience n'est pas décrite comme physiquement agréable : « la limaille des 45 degrés vous brûle la gorge » (*Sibérie ma chérie*, 2012).

La consommation d'alcool est omniprésente dans *Dans les forêts de Sibérie*. Elle a lieu à l'occasion de visites de Russes ou d'amis français (p. 246). Quand Tesson boit seul, il légitime la boisson par la nécessité de se « lustrer les nerfs » (p. 45), ou de repousser les démons qui l'assaillent dans la pénombre des fins de journées (p. 196). Dans la plupart des cas, il ne légitime pas : il boit. Tesson parle de lui-même comme d'ayant l'apparence d'un alcoolique (p. 66). Étant donné qu'il ne donne aucune indication sur sa consommation habituelle d'alcool lorsqu'il est à Paris, il nous est impossible de conclure que le séjour au

---

<sup>69</sup> Le sponsor relate sur son site Internet ce voyage de Tesson : « L'aventurier Sylvain Tesson, au travers d'un article de la revue VSD de janvier 2007, relate son expédition sur le lac Baïkal et note avec humour : « ... À la lueur du feu, nous avalons un trésor resté bien à l'abri dans nos nacelles : l'une des soixante bouteilles de Mouton Cadet que la Baronne Philippine de Rothschild a fait mettre à notre disposition à Irkoutsk, avec pour mission d'en éprouver la tenue sous des latitudes hostiles. Il faut boire vite – le vin gèle dès -6°C. » (02 janvier 2007) »  
Source: [http://moutoncadet.fr/modules\\_contextuels/popups/la\\_presse.Asp?Idpage=52&lang=&CategoryId=2](http://moutoncadet.fr/modules_contextuels/popups/la_presse.Asp?Idpage=52&lang=&CategoryId=2)  
(consulté le 11 mai 2014)

nord donne lieu à une consommation supérieure à la normale. Nous l'espérons néanmoins pour lui.

Une consommation importante d'alcool fort, et surtout la capacité de boire beaucoup d'alcool fort sans être ivre sont, selon N.M. Knutsen (2007 : 64) des caractéristiques des hommes représentés dans la littérature polaire ; ils constituent un marqueur de la masculinité des hommes du nord, ou des hommes qui se rendent au nord.

Le chapitre suivant sera consacré aux thèmes de la masculinité du protagoniste et de la féminité de la nature boréale. Nous y reviendrons sur ce thème de l'alcool. En attendant : na zdorove!

## CHAPITRE 7

### UN PROTAGONISTE MASCULIN DANS UN NORD FEMININ?



#### UN NORD FEMININ QUI ATTEND SON CONQUEREUR

La majorité des discours sur le nord présentent un héros à forte masculinité qui va conquérir un nord féminin, magnifique et attirant, mais aussi dangereux (Atwood 1995 ; Grace, 2002). Ce chapitre va tenter de montrer dans quelle mesure le nord tessonnien se conforme à ce discours.

La « White Lady of the Pole », une illustration parue dans le journal londonien *Punch* du 5 juin 1875 (Stufford 1996, planche 9), montre une jeune femme couronnée, un harpon à la main, trône sur un iceberg, son voile se fondant à la glace ; deux ours polaires sont à ses pieds. Sous la gravure, ces quelques mots : « En attendant d'être conquise »<sup>70</sup> ; le texte au verso de l'illustration traite cette beauté glacée comme une vulgaire pin-up, selon Stufford<sup>71</sup>. Ce type de représentation est typique d'un discours sur le nord généralement empreint d'une forte masculinité : un héros masculin conquiert le nord, l'explore, le pénètre, le contrôle. Le nord est le plus souvent décrit comme pur, vierge, inviolé, magnifique, attirant et dangereux – des adjectifs souvent liés à la femme. S. Grace (2002 : chap 2, p.4) caractérise le discours sur le nord, même encore de nos jours, de phallocrate.

Les femmes sont absentes de la plus grande partie de la littérature d'exploration polaire (à l'exception des mentions des épouses ou des fiancées qui attendent, au sud, le retour du héros) (Drivenes 2007 : 55). Quand des femmes interviennent dans la narration, il s'agit de femmes autochtones (indiennes ou inuit par exemple) (Grace 2002).

Tesson donne dans la nouvelle *La descente de la Lena* (2002 : 183) un exemple de cette représentation traditionnelle de la femme attendant dans le confort de la civilisation le retour de son homme parti dans la nature sauvage du nord:

Niourgoun explique que, comme tous les ans à la même époque, au moment de son retour, sa jolie femme vient se poser sur la rive, guettant les embarcations. Elle veillera sur le ponton. Elle fera des gestes quand elle verra poindre le canot.

Le nord est un espace dépourvu de femmes, un monde d'hommes: « no place for women », écrit Davidson (2005: 69). Le « vide boréal » est aussi un espace vide de femmes, comme très bien illustré par cet autre extrait de *La descente de la Lena* (*ibid.*, p. 184), la description de cette femme qui accueille les trappeurs sur le ponton du port :

Spectacle charmant que ces cheveux au vent et ces bras lisses et blancs. Dans le vide boréal, on finit par oublier que de telles merveilles puissent exister.

<sup>70</sup> Texte original: « Waiting to be won ». Traduction par nos soins.

<sup>71</sup> Mais en vers néanmoins, ne manquons-nous pas de remarquer, les pin-up échappant à cette époque lointaine aux éloges prosaïques.

D'une façon générale, les espaces géographiques sont en Occident le plus souvent représentés de façon féminine (Hansson 2006 : 19), depuis la terre-mère Gaïa jusqu'à la mère-patrie, en passant par les fleuves et les villes. De plus, la nature et le féminin sont fortement connectés dans les représentations littéraires et philosophiques depuis l'antiquité<sup>72</sup> ; les éléments naturels sont le plus souvent assimilés à une mère nourricière ou à une femme dangereuse (furie ou femme, c'est selon). Vu la faible fertilité des terres au nord, l'image de la mère nourricière ne lui est pas appliquée. Le nord est plutôt, dans les récits d'expéditions polaires ou les représentations traditionnelles, une « femme fatale » démoniaque qui attire les hommes pour mieux les détruire (Atwood 1995 : 4 & 18 ; Grace 2001, chap. 3, p. 13).

Notons à titre anecdotique une image très originale de la féminité de la Sibérie : celle de Jean-Baptiste Barthélémy de Lesseps, un membre de l'expédition La Pérouse débarqué au Kamtchatka et prié de porter les premiers résultats scientifiques de l'expédition à Versailles. Il traversa la Sibérie en 1787-1788 et qualifia la nature sibérienne de « marâtre » (Guyot 2014 : 148). Or, la marâtre représente l'antithèse de la douceur maternelle.

## LE NORD TESSONIEN EST-IL FÉMININ ?

Nous avons trouvé peu d'indications claires dans ce sens dans l'œuvre de Tesson. Les voici.

Le deuxième chapitre de *L'axe du loup* (2006), se nomme : « Dans le lit de Lena ». Tesson y remonte le fleuve vers le lac Baïkal. Le nom du fleuve est systématiquement utilisé sans article, à la façon d'un prénom : « les affluent de Lena [...] » ; « [...] j'avance au bord de Lena » (p. 31). Tesson assimile dès la première phrase du chapitre le fleuve à une femme avec laquelle il entretient une relation : « Je passe onze journées dans le lit de Lena » (p. 31) ; « Je coupe à travers la taïga pour rejoindre les bords d'Hélène. J'ai hâte de retrouver les flancs de mon fleuve-déesse » (p. 36).

La peau de Sviéta, quand elle fait l'amour à la lueur des bougies (*La ligne* 2014 : 97) – et donc quand sa féminité est exacerbée dans la narration –, est comparée à deux éléments de la nature boréale : « la surface gelée d'un lac saupoudré de soleil à travers les nuages » et « de la neige sous un soleil rasant ». Cela attribuerait à la glace et à la neige un caractère féminin.

Tesson déclare par ailleurs souvent sa fascination, voire son amour pour les manifestations du froid (glace, neige), or le froid est considéré comme féminin (et la chaleur comme masculine) à la fois dans les cultures occidentales et orientales (Davidson 2005: 69). À propos de la glace, Tesson écrit : « Elle vit et je l'aime » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011: 91) ; Tesson étant un homme, cette déclaration attribuée à la glace une féminité. Nous avons précédemment aussi souligné la froideur de la lumière chez Tesson.

La neige vierge est bien sûr toujours considérée comme un symbole de virginité ; Tesson s'offusque que la neige vierge et la pureté du silence soient souillées par des oligarques enivrés, des « beaufs » dont Tesson déteste la « grégarité testostéronique » : « Marcher sur la neige, c'est ne pas supporter la virginité du monde » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011: 45-47). La neige vierge est systématiquement considérée comme féminine en littérature, note Hansson (2006 : 20).

---

<sup>72</sup> *Natura* en latin et *phusis* en grec sont des mots féminins.

Et nous n'oublions pas bien sûr de citer le choix du titre « Sibérie ma chérie », qui attribue une forte féminité à toute cette région.

Tesson n'attribue généralement pas de douceur au paysage. Il y a bien sûr des exceptions, comme la description des couleurs automnales de la taïga déjà citée<sup>73</sup>. Étant donné la forte empreinte de l'esthétique du sublime dans le texte, l'absence de douceur ne nous étonne pas. La douceur et la délicatesse relèvent de la beauté. Le sublime, lui, ne relève pas de l'harmonie (Vienet 2011 : § 16). Comme évoqué au chapitre 2, Burke (1757) associe au sublime le masculin, et au beau, le féminin.

Notre impression est que la caractéristique principale de l'attitude la nature par rapport à l'homme chez Tesson est l'indifférence:

La taïga n'a que deux choses à offrir : ses ressources, que nous ne nous privons pas d'arraisonner, et son indifférence. (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 72)

Les taïgas gisent pour elles-mêmes. Elles couvrent les versants, montent à l'assaut des pentes sans rien devoir. L'homme supporte mal l'indifférence de la nature à son égard. (*ibid.*: 119)

Le nord décrit par Tesson est peuplé de femmes, comme les Russes habitant le long du Baïkal (*Dans les forêts de Sibérie*: 92-96, 103-6), ou exploré par elles (Priscilla Telmon est photographe à bord de *La Louise; Cap sur le nord extrême*, 2013). Néanmoins, lors du séjour dans l'isba du Cap des Cèdres du Nord, les femmes évoquées sont celles qui se trouvent « au sud » : les femmes connues restées en France que sont sa sœur (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 65) et la femme aimée (*ibid.*: 117,193), et les femmes fantasmées dont il aimerait recevoir la visite :

Pourquoi cette foutue porte ne s'ouvre-t-elle jamais sur une championne de ski danoise venue fêter ses vingt-trois ans sur les bords du Baïkal ? (*ibid.*: 149)

5 juillet [...] Copulation des capricornes, Les antennes se frôlent et les insectes s'aiment dans une immobilité statuaire. Je n'aurais rien contre la visite d'une jeune entomologiste slovène venue étudier le phénomène (*ibid.*: 265)

Le nord tessonien est par ailleurs plutôt paternel que maternel. « En novembre, dans la forêt, on n'est pas pressé de se lever. Entre un lit bien chaud et le sous-bois glacé, le corps n'hésite pas » Cette réflexion est utilisée aussi bien par le protagoniste de la nouvelle *Le Lac* (2009 : 75) que dans comme légende à une photo représentant Tesson dans son isba du Cap des Cèdres du Nord (*Sibérie ma chérie*, 2012).

La cabane incarne la sécurité et la chaleur du sein maternel par rapport à un extérieur hostile et glacé : « [...] je reste près du feu. [...] je me sens aussi bien qu'un fœtus » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 103). Dans le journal d'hermitage, Tesson oppose dans un tableau à deux colonnes les caractéristiques du « monde intérieur » et du « monde extérieur » (*ibid.*: 113) ; la première de ces caractéristiques est une opposition entre une « cabane maternelle » et « le lac paternel ». En psychanalyse, la mère est la première figure d'attachement, tandis que le rôle du père est de séparer l'enfant de la mère et de le faire entrer dans le monde ; le père est un interdicteur, qui s'oppose aux désirs de l'enfant. Dans l'hiver froid du Baïkal, tout désir de quitter la cabane-mère pour se fondre à l'extérieur-père (la nature) est une lutte : lutte contre l'envie de rester au chaud dans le « fœtus » et lutte

---

<sup>73</sup> Voir page 45

contre la rigueur du nord. Selon Hansson (2006 : 21), comme le nord est souvent associé à la force physique (cf. p.ex. Davidson 2005: 39), il arrive qu'il soit considéré comme masculin dans certains discours, ou du moins qu'il porte des caractéristiques des deux sexes.

## LA MASCULINITE AU NORD

E.A. Drivenes (2007 : 54) estime que le courage est la qualité primordiale du héros polaire dans la littérature. N.M. Knutsen (2007 : 63-64), dans son article sur la masculinité au nord telle qu'elle est décrite dans la littérature norvégienne, établit une liste des qualités requises de l'homme qui va au nord. Celles-ci s'ajoutent aux caractéristiques générales de la masculinité que sont la force, la ténacité, le sens pratique et le courage. Dans l'énumération de Knutsen figurent en bonne place l'adaptabilité, la capacité d'improvisation, la force mentale et une bonne santé psychique, la capacité de consommer beaucoup d'alcool sans être ivre, la résistance au froid et à la douleur. Nous allons décrire dans quelle mesure ces deux derniers éléments sont présents dans l'œuvre de Tesson.

Si la consommation d'alcool est importante dans l'isba du Cap des Cèdres du Nord, Tesson ne répugne pas à décrire son ivresse, parfois de façon imagée :

Nous nous saoulons à en tomber. L'alcool fait des ravages dans nos veines (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 246)

Je suis saoul comme un conducteur de tramway moldave. (ibid. : 62)

On boit jusqu'à l'oubli. (ibid. : 165)

Le cognac passe mal. Il est 9 heures du matin et j'ai une traverse de chemin de fer en travers de la tête (ibid. : 166)

Le critère de masculinité identifié par N.M. Knutsen ne semble pas s'appliquer aux récits de Tesson, ou à la sphère culturelle russe.

Les habitants du nord sont décrits dans de nombreux récits de voyage comme d'avantage résistants au froid que les voyageurs venus du sud (Chartier 2007: 46). Tesson écrit à propos de Piotr débitant un sapin en novembre dans *Le Lac* (2009 : 76) : « Deux chemises suffisent lorsqu'on travaille par  $-27^{\circ}$  C. Le froid n'affecte que les paresseux. Au-delà de  $-30^{\circ}$  C, il fallait passer la veste ». Il décrit le protagoniste de *La descente de la Lena*, 2010 : 178) par ce mots: « Il est petit et fort. Il peut résister aux hivers qui viennent à bout des étés ».

Tesson se décrit à de nombreuses reprises comme très résistant au froid, ou du moins stoïque face à ses morsures, comme dans ce passage où il sort du banya (le début du chapitre a précisé «  $32^{\circ}$  sous zéro. Ciel de cristal ») : « À 6 heures du soir, la tempête se lève. À poil dans mes bottes de feutre, je rentre à la cabane. » (*Dans les forêts de Sibérie*: 48).

Tesson présente les hommes rencontrés comme résistants à la douleur. Ainsi « ce Sibérien blessé à l'oreille qui refusait d'éponger le sang lui coulant dans le cou au prétexte que de 'pauvres gens avaient été fusillés' sur l'île où nous abordions » (*Une école de plein vent*, 2013 : 37). Il sied mal, selon Tesson, de se plaindre de son sort, quand on a choisi de s'exposer à des souffrances modérées pour visiter des régions où d'autres personnes ont souffert bien d'avantage, comme les évadés du goulag (« Les rares récits d'évasion que l'on

possède dévoilent le degré de souffrance extrême atteint par le fugitif [...] Mon voyage n'est en rien comparable à l'épopée des évadés du goulag ; *Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 98) ou les soldats de la grande armée (*Retraite de Russie...*, 2012). Concernant le séjour à l'isba du Cap des Cèdres du Nord, il écrit ainsi : « Des innocents étaient jetés vingt-cinq ans dans ce cauchemar. Moi, je vais y séjourner de mon gré. De quoi me plaindrais-je ? » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 24)

Tesson présente ses propres réalisations physiques sans jamais se plaindre des douleurs subies. Il considère son corps comme une machine en laquelle il a confiance (*L'axe du loup*: 51) et qui doit répondre à ses attentes (« ...fidèle à ce principe qu'il faut mépriser les alarmes de son corps » ; *L'axe du loup*: 151). Il se décrit comme pour ainsi dire indifférent à la douleur, comme dans ce passage de *L'axe du loup* (2006 :152-4), après qu'il ait poursuivi son périple malgré une blessure au genou :

Je suis tombé sur le bord de la route au moment d'atteindre les premiers champs. Un éclair m'a déchiré la jambe. J'ai la sensation qu'un coin de métal me fouillait le genou. Je gémissais non pas tant à cause de la douleur qu'à cause de ce qu'elle signifie : la fin du voyage. [...] je ne crois pas avoir capitulé trop tôt devant la douleur. Je l'ai même ignorée pendant des jours entiers jusqu'à ce que mon corps lui-même déclare forfait. Je ne me suis pas arrêté : j'ai attendu de m'écrouler.

Tesson décrit ses douleurs sur un ton détaché : « Je m'étonne moi-même au peu de considération que je porte à la douleur de mon genou [...] La souffrance de mon genou a le mérite de mettre à l'épreuve ma volonté. » (*Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 98)

Tesson rapporte de la même façon laconique les difficultés rencontrées dans la nature boréale, et qui dépassent de loin le simple inconfort:

[...] la raspoutitsa a déjà gonflé les taillis en cette fin de mois de mai. Les marais me retardent. J'avance parfois pendant 10 kilomètres dans l'eau jusqu'aux genoux, et, le soir, quand vient la halte, je lutte contre l'humidité ambiante pour construire un feu (*Sous l'étoile de la liberté*, 2011 : 31)

Quand il y a danger, Tesson le décrit sans pathos. La narration du danger et de la façon dont il se tire d'un mauvais pas relève de la constatation, celle de faits liés à la région et à la situation dans lesquelles il se trouve. Il ne mentionne pas sa peur (une caractéristique de la masculinité des « vrais hommes » au nord, selon Drivenes 2007 : 55). Tesson « n'en rajoute pas ». L'exemple suivant est emblématique des moyens rhétoriques utilisés dans les narrations autobiographiques de ses confrontations avec les dangers du nord. Le 9 avril 2010, Tesson est sur la glace du Baïkal, par tempête ; il a beaucoup de peine à rejoindre la rive à contre-vent :

Il faut que je me mette à genoux pour offrir moins de prise au souffle. Je progresse en coinçant le pied sur la lèvre des failles. Ramper sur la glace d'un lac, couché par la tempête, est une leçon d'humilité. Avec quelques kilomètres-heure de plus, le vent m'emportait comme un galet de hockey jusqu'au milieu du lac. J'eus alors été forcé d'aller demander de l'aide, sur l'autre rive, à quatre-vingts kilomètres, dans un village de Bouriatie : « Hello, pardonnez-moi, je suis arrivé avec le vent. » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 151-152)

Notons tout d'abord le ton détaché, l'absence d'adjectifs et le choix des verbes décrivant simplement des actions ou des positions du corps (se mettre à genoux, progresser, coincer, ramper, coucher) ; le résultat est une absence de pathos. Le danger que représente cette situation bien particulière est pour ainsi dire tourné en dérision par une phrase généralisatrice, presque un adage (« Ramper... humilité »). La catastrophe est évitée de justesse (il aurait suffi de quelques kilomètres-heure de plus) mais l'horreur de ses

conséquences possibles (l'hypothermie ? l'égarement ? la mort ?) est aussitôt minorée par une comparaison insolite et un peu amusante, celle du galet de hockey. Enfin, le passage se termine par un trait d'humour, renforcé par la curieuse utilisation d'un passé antérieur (eus été forcé). L'homme des bois en danger de mort s'exprime comme un dandy flegmatique.

Ce style est celui de la litote (Morier 1975: 608), il est caractérisé par une manière d'écrire serrée où l'adjectif et l'adverbe sont rares. Synonyme de laconisme et de sobriété, ce style dit beaucoup en peu de mots. La narration reste toujours en deça de la substance à exprimer ; le lecteur en est conscient et, imaginant ce qui manque, en rajoute peut-être.

La particularité de Tesson est à notre avis de combiner la litote à l'humour, ce qu'il fait très souvent dans des situations narratives semblables à celle de la citation ci-dessus. Morier caractérise de la façon suivante les écrivains qui ont un tel style : « C'est l'instrument des tempéraments forts, ou, comme diraient les psychologues, des émotifs-actifs secrets et bourrus<sup>74</sup> ».

Cette concision dans le style, cet usage de la litote pour exprimer les dangers encourus permettent à Tesson de souligner la gravité de ces dangers, tout en restant lui-même en retrait face à ces dangers. Son égo ne transparait pas dans le texte. Tesson ne souligne pas le caractère héroïque ou courageux de ses actes, mais ce caractère est flagrant pour le lecteur. Tesson apparaît donc au final non seulement comme courageux et presque héroïque, mais aussi comme modeste et plein d'humour. Le courage et la force de caractère que s'attribue Tesson, et qui sont suggérées au lecteur par ce style particulier, sont des marqueurs de masculinité incontestables. Tesson les utilise dans la représentation qu'il fait de lui-même et dont nous évoquerons d'autres aspects dans le chapitre suivant.

D'autres éléments narratifs du journal d'ermitage vont également dans le sens du renforcement de la masculinité du protagoniste dans son auto-représentation : le poignard fabriqué en Tchétchénie qu'il plante le soir dans le bois au-dessus de son lit (dans quel but, nous interrogeons-nous), le caractère spartiate de son alimentation : pâtes au tabasco ou poisson qu'il pêche lui-même. Knutsen (2007: 63) considère par ailleurs que la capacité de se nourrir de peu est une caractéristique du héros polaire masculin.

La nouvelle *La ligne (S'abandonner à vivre, 2014 : 91-99)* met en lumière une articulation particulière entre le nord et la masculinité dans l'œuvre étudiée. Le périple nocturne dans l'obscurité, le froid et la sauvagerie de la taïga a pour but la reconquête d'une volupté féminine exacerbée. La modernité, personnalisée par l'électricité, est un frein à l'érotisme et une cause de frustration sexuelle pour le protagoniste masculin (« Nos aïeux devaient prendre leur pied autrement mieux que nous en fornicant sous leurs tentes, éclairés par leurs mèches à huile » ; *ibid.* :97). L'homme du nord se sent en quelque sorte castré par une modernité qui s'impose à lui et dont il ne peut faire abstraction. Il se rend dans la taïga pour retrouver sa pleine et entière virilité : la femme reste « dans la civilisation » mais sa satisfaction sexuelle est tributaire du voyage de l'homme « dans le nord ». Le message sous-jacent serait que l'homme n'est vraiment viril *que* en contact avec la nature du nord. Néanmoins, étant donné qu'aucun autre texte de l'écrivain n'est porteur d'un message similaire, nous rechapignons à considérer ce trait comme caractéristique de l'imaginaire du nord chez Tesson.

---

<sup>74</sup> Montherlant serait l'écrivain typique de ce style, selon Morier (1975). Stendhal en serait assez proche mais utilise des superlatifs.

Un élément du journal d'hermitage est en contradiction totale avec le schéma narratif habituel qui veut que la femme attende « au sud » le retour de l'homme parti « au nord ». Dans *Dans les forêts de Sibérie*, la femme aimée restée en France n'attend pas le retour de Tesson, mais le quitte, ce qui le met au désespoir (*Dans les forêts de Sibérie*: 242). L'épreuve est associée à la chaleur extrême, puisque décrite comme plus douloureuse « qu'un coup de fer rouge ». Alors que le froid extérieur constituait un danger potentiel durant tout l'hiver, un froid intérieur s'empare du protagoniste après cet « apocalypse » (*ibid.* : 246) qui survient en juin, comme si Tesson avait intériorisé le froid sibérien. Ce froid émotionnel représente un danger bien plus important que la nature boréale pour « l'homme au cœur défoncé » (*ibid.* : 248), qui se décrit en train de pleurer et s'avoue tenté de se faire sauter la cervelle (*ibid.*: 243) ou de se noyer (*ibid.*: 249).

Soulignons enfin que le discours de Tesson est dénué de machisme. Il déteste la « grégarité testostéronique ». Il se montre d'une façon générale très sensible à la condition de la femme dans le monde, telle qu'il a pu l'observer lors de ses voyages :

[...] où que tu poses les yeux, quel que soit le pays, quelle que soit la culture du pays que tu es en train de traverser, tu t'aperçois que l'humanité est fondée sur un système d'oppression de la femme par l'homme [...] une moitié du genre humain a asservi, a mis à son service l'autre moitié. (Bedin et al. 2010 : 76-77).

Alors, *Sibérie ma chérie* ou *Sibérie mon chéri* ? Tirons quelques conclusions de notre analyse.

Le nord tessonnien n'est ni clairement féminin, ni clairement masculin ; il n'est pas non plus habité uniquement d'hommes. Les représentations du fleuve Lena et des manifestations du froid (glace, neige) vont dans le sens d'une féminité de la nature boréale ; les représentations de l'isba-mère vont dans celui de sa masculinité. Cette ambivalence sexuelle de la nature boréale a été observée dans d'autres études, comme celui de Hansson (2006) sur le discours sur l'Arctique de l'écrivain-voyageur Bayard Taylor au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'homme qui se trouve dans ce nord est caractérisé par une forte masculinité. Elle se manifeste par une résistance au froid et à la douleur, la force physique et la détermination, un grand courage et aucune manifestation de peur face au danger. Dans la nouvelle *La ligne*, la virilité est tributaire du contact de l'homme avec la nature sauvage du nord.

Knutsen (2007: 71-72) considère que trois schémas narratifs concentrent les archétypes de la masculinité au nord : (1) la robinsonade polaire, où un homme est laissé seul dans le nord et organise sa vie quotidienne solitaire ; (2) la victoire d'un homme sur ses propres peurs : peur de la nature et des animaux sauvages, peur de la solitude, et peur de la mort ; (3) la vie simple au nord, loin de la civilisation, comme seule vie authentique qui vaille la peine d'être vécue pour un « vrai » homme. Nous estimons que les écrits de Tesson reprennent ces trois archétypes à des degrés variés.

Le discours de Tesson sur la masculinité n'est pas machiste et n'exclut pas chez l'homme l'expression d'une sensibilité et même une fragilité émotionnelle, lors d'un chagrin d'amour par exemple. Nous avons vu par ailleurs que Tesson mentionnait sans honte ses coups de blues ou ses périodes d'angoisse (or l'homme du nord « traditionnel » est inébranlable psychiquement ; Knutsen, 2007 : 63). L'image que Tesson donne de sa masculinité n'est donc pas monolithique mais plus nuancée, sans doute en accord avec

l'époque: en ne recourant pas à l'aura virile qui subjuguait et soumettrait à sa volonté à la fois la nature et la femme aimée, il ouvre la porte à une présentation de soi imprégné de sensibilité, d'autodérision et ... de masculinité.

## CHAPITRE 8

### LA REPRESENTATION DE SOI AU NORD



Une question qu'il nous reste à approfondir quelque peu est celle de la représentation de soi au nord. Le chapitre précédent a traité de la représentation de soi face aux dangers du nord, et l'influence de cette représentation sur la masculinité du protagoniste. Nous allons à présent nous pencher brièvement sur les relations entre la fiction et le réel dans les récits de voyage étudiés.

Nous avons mentionné lors que la définition du genre restait posée pour ce que nous avons groupé au chapitre 3 sous la dénomination de récits de voyage. Ceux-ci peuvent être considérés comme de la non-fiction romancée (*creative nonfiction* en anglais<sup>75</sup>), y compris quand ils prennent la forme d'un journal, comme *Dans les forêts de Sibérie*. En effet, Tesson rapporte à priori des faits réels, à priori sans les déformer, mais en ayant des exigences littéraires élevées et en utilisant des figures de style ou des moyens rhétoriques qu'on ne trouverait pas dans des écrits techniques, documentaires, didactiques ou journalistiques. On peut parler pour ces écrit d'autofiction, au sens strict du terme, telle que défini par Jacques Lecarme (1992): les faits sur lesquels porte le récit sont réels mais la technique narrative et le récit s'inspirent de la fiction.

Même un livre à vocation principalement documentaire, comme *Lac Baïkal. Visions de coureurs de taïga* (2008) recourt à l'expérience personnelle de l'écrivain, que ce soient des chapitres où il décrit ses séjours dans la région (son passage en 2003 sur les pas de Rawicz : p. 109 ; le voyage en side-car sur la glace du lac en 2005; p. 80-8), des événements vécus dans ces lieux, ou des anecdotes curieuses ou palpitantes qui lui ont été rapportées.

Ainsi, l'endommagement de la barque à moteur à l'été 2007 sur les hauts-fonds au large de Baïkalskoïe permet d'ouvrir le texte sur une description de ce village et de ses environs (p. 26). Les quatre pages consacrées dans le livre à l'ours brun commencent par une énonciation de faits de nature purement zoologique (nom latin, alimentation) puis passent au souvenir personnel : « Un jour de juillet, nous rejoignons Maxime, un repris de justice que les autorités de la réserve Baïkal-Lena emploient comme garde forestier dans une cabane de la rive occidentale » (p. 101). Or, il se trouve que ce Maxime est littéralement assiégé dans son isba par un ours particulièrement tenace. Les dialogues entre le narrateur et l'ancien détenu ne sont rapportés que via les déclarations étonnantes de Maxime : « Je suis même obligé de pisser dans ma théière » et « Là-bas, en prison, les barreaux étaient solides, je me sentais plus en sécurité qu'ici ».

Ce recours par Tesson à l'anecdote de sa propre rencontre avec Maxime agit dans le cas précis comme un complément intéressant aux informations factuelles sur l'ours (le

---

<sup>75</sup> Aussi dénommé *literary* ou *narrative nonfiction*, ce genre a, en anglais, un magazine, *Creative nonfiction : True Stories, well told* ; <http://www.creativenonfiction.org> (consulté le 17 avril 2014). Ce serait, en anglais, le genre littéraire à la progression la plus importante.

lecteur comprend le danger que représente l'animal et les difficultés que peuvent poser sa proximité pour les habitants de la région) tout en tenant éveillée l'attention du lecteur, par des faits palpitant présentés comme vécus, et une parfaite maîtrise des techniques narratives de la fiction.

La limite entre le fictionnel et le factuel s'efface également quand Tesson rapporte les mêmes faits d'abord dans un récit de voyage (des faits vécus ou des faits racontés par une personne rencontrée en route, et dont la véracité n'est pas mise en doute) puis dans une nouvelle. Nous avons déjà mentionné les faits réels à l'origine de *Le Lac* (2009). Un autre exemple : Tesson rapporte qu'il est blessé dans une bagarre dans un train russe en 2008, et qu'il en gardera une cicatrice au poignet (*Géographie de l'instant*, 2012 : p. 331 ; *Sibérie ma chérie*, 2012 : prologue); Cédric Gras (2013 : 174) rapporte qu'il est témoin de l'incident. Cet épisode constitue cinq des six pages du texte *Le train*, écrit à la première personne, et reprise dans un recueil de nouvelles *S'abandonner à vivre* (2014 : 201-205).

Le texte *Limite estivale de la banquise* (*Anagrammes à la folie* 2013 : 113) est un texte de fiction à la première personne où un explorateur de l'Arctique raconte un souvenir. Le choix d'écrire ce texte à la première personne en fait une confiance dont la véracité semble renforcée du fait de l'identité du narrateur avec le protagoniste. Pour qui ne connaît pas la biographie de Tesson, il est possible de croire à une identité de l'auteur et du narrateur. Tesson ne tente pas de se faire passer pour un explorateur de l'Arctique, mais l'utilisation de la première personne rend floue la limite entre la fiction et le réel.

Tesson enjambe donc souvent les limites entre fiction et non-fiction. Cette observation semble bien éloignée du thème de la place du nord dans son imaginaire. Il n'en est rien. En effet, nous sommes en droit de nous poser la question de savoir si le discours du nord se trouve transformé par cette porosité entre le réel et la fiction. Le cas du « journal d'ermitage » est particulièrement riche en enseignements dans ce domaine.

*Dans les forêts de Sibérie* est singulier, parmi les œuvres étudiées, par de sa forme – un journal avec une entrée quotidienne – et de par le fait que Tesson y prend explicitement un *pacte autobiographique* avec le lecteur. Le concept de pacte autobiographique a été développé par Philippe Lejeune dans les années 1970-1975. Il le définit comme « l'engagement qu'une personne réelle prenait de parler sur soi dans un esprit de vérité <sup>76</sup> » Cet engagement a un effet majeur sur le lecteur. On ne lit en effet pas un texte de la même manière selon qu'on croit que c'est une autobiographie ou une fiction (Lejeune, 1975 : 26). Bien que *Dans les forêts de Sibérie* ne soit pas une autobiographie (le texte ne couvre qu'une période de six mois de sa vie, qui ne sont pas narrés de façon rétrospective – un élément essentiel selon Lejeune, 1975 : 14) mais sur le moment, sous la forme d'un journal, nous estimons que Tesson prend un pacte autobiographique avec le lecteur quand il termine la préface en s'adressant à ce dernier : « Tous les jours, j'ai consigné mes pensées dans un cahier. Ce journal d'ermitage, vous le tenez dans les mains. » (p. 10)

Les écrits autobiographiques constituent, selon Lejeune (1975 : 36), des textes référentiels :

Exactement comme le discours scientifique ou historique, ils prétendent apporter une information sur une « réalité » extérieure au texte [...] Leur but n'est pas la simple

---

<sup>76</sup> Philippe Lejeune, *De l'autobiographie au journal, de l'Université à l'association : itinéraires d'une recherche*. Conférence à l'Université Ain Chams (Le Caire), 28 mars 2005, Colloque "Identité et altérité" ; [http://www.autopacte.org/Itin%20raires\\_d%27une\\_recherche.html](http://www.autopacte.org/Itin%20raires_d%27une_recherche.html) (consulté le 14 mars 2014)

vraisemblance, mais la ressemblance au vrai. Non « l'effet de réel » mais l'image du réel.

Mais, simultanément, les écrits autobiographiques constituent une forme de fiction et le lecteur n'est généralement pas attaché à la parfaite exactitude des faits (Lejeune, 1975 : 37). Cet aspect fictionnel des textes autobiographiques est lié au fait que l'auteur crée et fixe pour la postérité sa propre histoire, en en faisant la narration. L'écrivain a un pied dans deux mondes différents : le monde-hors-texte et le monde du texte.

Tesson est à la fois le protagoniste du texte et le narrateur des faits, gestes et états d'âme du protagoniste Tesson. Il existe une tension interne entre ces rôles. Le Tesson-narrateur, quand il relate les faits et gestes assez remarquables du Tesson-protagoniste, en situation de danger par exemple, a recours à la litote et à l'humour, comme nous l'avons montré au chapitre 7.

Tesson répète à plusieurs reprises dans le journal l'importance d'un certain nombre d'éléments cardinaux dans la « métamorphose » qui se serait accomplie lors des six mois dans l'isba : la solitude, le silence, l'immobilité, le froid, la simplification de la vie.

Concernant le froid, nous avons déjà souligné que la narration met en évidence les températures minimales endurées et se tait sur la brièveté des périodes à températures très basses (chapitre 4).

Concernant la vie simple dans l'isba, nous avons montré comment la narration insiste sur les tâches traditionnellement associée à la vie d'un homme des bois (débitage du bois, pêche...), mais accorde une place minimale aux technologies modernes, et tait les activités liées à la réalisation du film (chapitre 6).

Concernant l'immobilité, on la cherche en vain dans *Dans les forêts de Sibérie*. Dès que le temps le permet (et parfois même quand il ne le permet pas), Tesson part en ballade, que ce soit pour quelques heures (« Chaque après-midi, je chausse mes raquettes » ; *ibid.*: 78) ou pour plusieurs jours (dix jours d'affilée en mars ; *ibid.*: 86-108). Il gravit les combes et les sommets les plus proches de la cabane, il bivouaque, rame ou patine.

Concernant la représentation de la solitude, abordons la avec un peu plus en détail.

La première phrase de *Dans les forêts de Sibérie* indique que le séjour raconté correspond à une promesse de « vivre en ermite au fond des bois » (*ibid.*: 9). La solitude est décrite continuellement comme une composante essentielle du séjour au Cap des Cèdres du Nord. D'ailleurs, le titre *Dans les forêts de Sibérie* est traduit en anglais par *Consolations of the Forest: Alone in a Cabin in the Middle Taïga*, et le titre du film *Six mois de cabane au Baïkal* est traduit par *Alone, 180 days on Lake Baïkal*. Les titres anglais insistent donc sur la solitude.

Or, Tesson est rarement seul. Il a de nombreuses visites, et si celles-ci se font rares, il marche volontiers plusieurs heures pour rendre visite à ses voisins. La solitude de la vie dans la taïga est en grande partie une construction littéraire, comme nous pouvons l'affirmer en nous basant sur trois éléments, que nous explicitons ci-dessous.

Le premier de ces éléments est la mention que Tesson fait dans le texte de ses contacts avec autrui lors de « l'ermitage »: les visites qu'il rend à ses voisins, et celles que lui rendent ses voisins, des amis français ou des touristes de passage en été. De plus, il s'absente du 20 au 27 avril, pour se procurer une extension de visa (*ibid.*: 168). Ainsi, comme le montre le tableau ci-dessous, sur les 171 jours du journal (8 février – 28 juillet 2010), Tesson a été seul pendant 104 jours. La plus longue période de solitude a été, selon le texte, de 22 jours.

Mois	Nombre de jours dans le mois	Nombre de jours seul	Durée de la plus longue période de solitude ininterrompue (en jours)
Février	21	9	4
Mars	31	20	16
Avril	30	14	4
Mai	31	28	22
Juin	30	16	7
Juillet	28	17	7

Le deuxième élément est la façon dont Tesson bâtit la narration, dans certaines scènes où il est en présence d'autres personnes. Ce n'est souvent qu'à la fin de ces scènes que le lecteur apprend qu'étaient présentes un plus grand nombre de personnes que celles nommées depuis le début de la scène.

Le voyage d'Irkoutsk à la cabane en offre un exemple parlant : Tesson annonce (le 8 février, p. 21) qu'il quittera Irkoutsk en compagnie du chauffeur Micha le lendemain ; ils font étape à Khoujir (le 9 au soir, p. 23) et à Pokoïнки (le 10, p. 24) puis arrivent au Cap des Cèdres du Nord (le 11, p. 26). Ce n'est que le jour suivant (le 12, p. 27) que Tesson annonce que « Sergeï, le chef des gardes, est venu avec nous de Pokoïнки. [...] Dans le camion, il y a aussi mon ami Arnaud qui m'accompagne depuis Irkoutsk »

Or, l'atmosphère du trajet est décrite comme « lugubre » (p. 23) – « Je regarde la rive, essaie de ne pas penser que je vais vivre six mois dans ces forêts de requiem. [...] La glace a des airs de linceul » ; (p. 24) – et « Micha ne dit pas un mot » (p. 23).

Cet effet de désolation, de silence et d'appréhension morbide face à une nature austère (en d'autres mots, cet effet de sublime) aurait été atténué si Tesson avait annoncé dans la narration la présence amicale d'un compatriote dès le départ d'Irkoutsk, le 9 février, or, il ne la mentionne qu'à l'arrivée, le 12. L'ouvrage est par ailleurs dédié à Arnaud Humann ; il nous est donc permis de supposer que son rôle n'a pas été mineur dans la réalisation de voyage.

De la même façon, à la date du 9 mai (*ibid.* : 23), alors que Tesson quitte Lélochine où il est arrivé la veille pour rendre visite à Volodia, le lecteur s'aperçoit que Tesson n'était pas en présence uniquement de Volodia, mais aussi de sa femme Irina. Cela n'est mentionné que quand Tesson donne à celle-ci le baiser du départ.

Le troisième élément est que Tesson omet de citer au moins deux visites. Son ami Cédric Gras lui rend visite en mai, comme Gras le raconte dans son livre *Le Nord, c'est l'Est* (Gras, 2013 : 73-76<sup>77</sup>). Gras est présent lors de la visite à Volodia à Lélochine les 8 et 9 mai (la visite mentionnée au paragraphe précédent), mais n'est pas cité dans la narration de Tesson.

Ses amis Thomas Goisque et Bertrand de Miollis rendent visite à Tesson deux fois pendant quelques jours, en mai et en juillet, selon une déclaration de Tesson dans une émission de radio<sup>78</sup> où il fait la promotion du livre *Sibérie ma chérie*. Or, Tesson ne cite dans le journal d'ermitage aucune visite de ce type en mai ; il cite seulement que de Miollis et

<sup>77</sup> Même si Gras ne donne pas le nom de « cet ami ayant fuit les affres de la modernité » (2013 : 73), la description des lieux et des situations indique qu'il s'agit de Tesson. Ils se séparent le 9 mai à Lélochine (Gras 2013 : 76 : *Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 186-7).

Nous avons demandé à Sylvain Tesson par courriel de confirmer cette visite ; il a répondu par courriel, le 4 mai 2014 : « Oui, il est venu me voir et est resté quelques jours, une semaine ».

<sup>78</sup> L'émission *Voyage en Moi Majeur* du 21 avril 2013, sur France Musique, à la 34<sup>ème</sup> minute.

Desvaux lui rendent visite du 18 au 22 juin, Goisque et Hermann, du 8 au 15 juillet. Les photos présentées par Goisque sur sa page internet se rapportent bel et bien à deux périodes distinctes<sup>79</sup>. Nous émettons donc l'hypothèse que la période de solitude continue de 22 jours du mois de mai a été écourtée par une seconde visite que Tesson tient sous silence.

Nous n'avancons nullement que Tesson « ment » concernant ces éléments cardinaux du séjour dans l'isba. Si nous avons trouvé des éléments concernant le froid, l'archaïsme de la vie dans la cabane, l'immobilité et la solitude qui sont en contraction avec la représentation que Tesson veut donner de lui-même, c'est avant tout parce que *Dans les forêts de Sibérie* est écrit avec un souci de qualité narrative. Or cette qualité narrative fonctionne, au moins en partie, parce que Tesson en appelle à l'imaginaire collectif sur le nord.

« Toutes les biographies comme toutes les autobiographies comme tous les récits racontent une histoire à la place d'une autre histoire » écrit Hélène Cixous (1994). Tesson choisit de divulguer certaines informations, et d'en tenir d'autres sous silence. Les informations divulguées par Tesson sont, comme nous l'avons vu dans notre analyse du froid, du sublime et du primitif, en partie conforme au discours habituel sur le nord (nous résumerons ces éléments dans le chapitre suivant). Les éléments tenus sous silence sont *toujours*, selon nos observations, des éléments en contraction avec ce discours habituel sur le nord : c'est à dire des éléments qui atténuent le froid, la solitude, l'isolement, la simplicité de la vie.

Il est tout à fait probable que ce « tri » entre ce que Tesson a choisi de divulguer ou non de son séjour dans l'isba soit inconscient. Tesson est parti au nord pour y trouver ces éléments qui sont partie prenante de l'imaginaire du nord (le froid, la solitude, le silence, l'immobilité). Il n'est dès lors pas étonnant que ce soit ceux-ci que Tesson décrit dans ses notes quand il en fait enfin l'expérience tant attendue.

Lejeune (2010 : 188) cite un passage du *Stendhal* de Paul Valéry<sup>80</sup> pour montrer en quoi consiste, ou peu consister, la falsification de textes autobiographiques :

Il y a donc deux manières de falsifier : l'une par le travail d'*embellir* ; l'autre, par l'application à *faire vrai*. [...] Ce n'est jamais soi-même que l'on veut exhiber tel quel [...] On écrit [...] les aveux de quelque autre plus remarquable, plus pur, plus noir, plus vif, plus sensible, et même plus *soi* qu'il n'est permis, car le soi a des degrés. Qui se confesse ment, et fuit le véritable vrai, lequel est nul, ou informe, et, en général, indistinct.

L'imaginaire de Tesson est imprégné d'un discours sur le nord avant même son départ pour ces régions, ne serait-ce que par ses lectures (voir notre conclusion du chap. 1). Nous ne nous étonnons dès lors pas que son journal sur le séjour au Baïkal, ses aveux – pour reprendre le mot de Valéry –, soient encore plus empreints de nordicité que la réalité vécue.

---

<sup>79</sup> Le printemps (le lac est encore couvert de glace) et l'été (lac libre de glace et végétation luxuriante). Source : Reportage « La consolation des forêts » sur <http://www.thomasgoisque-photo.com/site.php?page=reportages&spec=avent&id=84#> (consulté le 4 mai 2014)

<sup>80</sup> Paul Valéry, "Stendhal", in *Œuvres*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 1957, p. 570-571.



## CHAPITRE 9

### DISCUSSION ET CONCLUSIONS



Tesson égrène de la façon suivante la liste des « ingrédients thématiques » autour desquels il déclare tourner :

[...] la solitude, la beauté, la nature, le retranchement, le silence, le froid, une certaine vibration de l'être, la réconciliation avec le temps qui passe, le ralentissement du temps qui passe (Bedin *et al.* 2010 : 60).

Notre thèse a mis en évidence l'importance de ces thèmes dans le nord imaginaire de l'écrivain. Nous remplacerions seulement dans cette citation la beauté par le sublime, car c'est bien le sublime du nord que décrit Tesson, et non sa beauté. Nous approfondirons le thème du sublime dans nos réflexions ultérieures. Mais résumons tout d'abord les résultats principaux de notre recherche.

Le discours sur le nord dans l'œuvre de Tesson est en de nombreux points conforme au discours habituel sur le nord. Certains éléments sont particulièrement fréquents dans le discours tessonien, comme, le contraste extrêmement marqué entre l'exubérance du court été et l'austérité de l'hiver ou la figure de l'ours et le danger que l'animal constitue. Tesson enrichit son discours sur le Nord des antinomies courantes : obscurité / lumière ; mort / vie ; danger / émerveillement ; austérité / abondance. Les raisons du voyage au nord sont assez classiques : la fuite de la civilisation moderne, l'aspiration à une vie simple, la recherche d'un développement spirituel.

Si nous devons définir les spécificités du nord tessonien, nous citerions en premier lieu sa faible latitude : il s'agit de la forêt boréale, le nord des trappeurs, des bûcherons et des ours bruns.

En ce qui concerne les thèmes abordés, le discours est caractérisé par une omniprésence du froid ; même quand la narration décrit des situations estivales, ou des scènes urbaines, le froid est là, qui empreint le récit. Tout voyage vers le nord signifie une confrontation avec le froid, même pour un immigré clandestin nigérien traversant l'Italie. La lumière du nord est froide et généralement négative. Le nord chez Tesson est en outre dénué de tout aspect démoniaque ou maléfique ; ce serait plutôt le lacustre qui serait porteur de cette obscurité symbolique. Le nord n'est pas non plus à l'origine de pensées mélancoliques ou suicidaires ; de telles pensées sont évoquées, mais leur origine est antérieure au voyage vers le nord, ou extérieure à ce voyage. Le nord tessonien n'est pas non plus particulièrement féminin mais le protagoniste qui s'y rend a une forte masculinité.

En ce qui concerne la rhétorique et la verbalisation du nord, Tesson fait usage d'un langage concis, il a le sens de la formule, manie l'humour et le jeu de mot. Son style celui de la litote quand il décrit les souffrances et les dangers endurés au nord. Les images des éléments naturels sont souvent anthropomorphes, comme si Tesson peuplait sa solitude d'une nature ressentie et décrite comme partageant certains aspects de sa propre humanité, bien que manifestant une indifférence totale vis-à-vis de l'homme en général.

Les représentations du froid, du primitif, de la solitude et de l'immobilité au nord sont souvent conformes aux représentations attendues d'un discours sur le nord, et ceci par le biais d'une minoration des aspects les moins conformes au discours attendu. Ainsi, la représentation littéraire du froid insiste sur les températures minimales et évite de définir la durée réelle des périodes de froid intense. Dans la vie quotidienne dans l'isba, les activités relevant de « l'archaïque » telles que le débitage du bois sont mises en avant, et l'utilisation de la technologie moderne, abrégée dans le discours. Nous avons pu mettre en évidence que les six mois dans l'isba ont été beaucoup moins marqués par la solitude et l'immobilité que ne le laisserait penser une lecture superficielle de *Dans les forêts de Sibérie*.

Tesson nous donne donc à lire un *nord bienheureux*. Les représentations du froid, du silence, de la solitude et des grands espaces sont majoritairement positives. De plus, le nord regorge de richesses, matérielles et spirituelles, dont Tesson ne doute pas qu'elles seront exploitées dans un proche avenir. Le nord est un lieu d'avenir, et le « recours aux forêts », une solution pour l'avenir, en réconciliant un mode de vie archaïque et le confort des technologies modernes.

La Sibérie est sans aucun doute un territoire « prédestiné » à l'exercice d'une esthétique du sublime, selon A. Guyot (2014 : 138), qui note que « pour qui s'intéresse à la représentation des pays froids et de leurs paysages, [...] la Sibérie est un territoire aussi fascinant qu'effrayant », eu égard entre autres à ses dimensions et à ses paroxysmes climatiques. Or, cette combinaison de la fascination et de l'effroi, constitue le sublime. J.F. Lyotard (1988 : 110) appelle le sublime un « plaisir mêlé de peine, un plaisir qui vient de la peine ».

L'empreinte du sublime sur le discours que Tesson tient sur le nord est extrêmement forte. Le nord tessonien est ainsi avant tout privation et absence. Rappelons que nous avons structuré notre analyse du sublime (Chapitre 5) sur la base d'une citation d'Edmund Burke ([1757] 1967 : 71) concernant les quatre privations totales<sup>45</sup> que sont le Vide, l'Obscurité, la Solitude et le Silence. À cette liste, J.-F. Lyotard (1988 : 110) a ajouté la Mort, qui est une privation totale de vie.

Nous estimons en outre qu'au nord, le sublime s'alimente de certaines privations partielles. Nos réflexions les ont été abordées : absence de chaleur, de limites spatiales, de variété paysagère, de discernement visuel, de mouvement.

Nous rassemblons dans la liste qui suit les éléments privatifs contribuant au sublime dans le nord tessonien :

<b>Privation totale</b>	de matière	→	Vide (Burke), Immensité, Espace
	de lumière	→	Obscurité (Burke) & Obscurité symbolique
	d'hommes	→	Solitude (Burke)
	de bruit	→	Silence (Burke)
	de vie	→	Mort (Lyotard)
<b>Privation partielle</b>	de chaleur	→	Froid
	de limites	→	Infinitude, Immensité, Espace
	de variété	→	Monotonie
	de discernement visuel	→	Aveuglement, Blancheur
	de mouvement	→	Immobilité

Parmi ces éléments, l'obscurité occupe une place marginale dans le nord de Tesson – principalement sans doute parce que l'auteur n'a jamais été confronté à la nuit polaire – ; nous avons d'ailleurs eu le loisir de discourir dans le chapitre 5 beaucoup plus sur la lumière que sur sa privation. L'Obscurité symbolique tient par contre une place importante, et nous avons analysé le dangereux, le violent, le surnaturel, le mélancolique et le suicidaire.

Concernant ces deux derniers éléments, nous désirons souligner ici combien ils sont intimement liés à l'esthétique du sublime dans l'œuvre. En effet, le sublime procure un plaisir lié à une « passion plus forte que la satisfaction, qui est la douleur et l'approche de la mort » (Lyotard 1988 : 110). Burke, lui, dit que la terreur est « le principe qui gouverne le sublime » (1967 [1757] : 39). Il s'agirait avant tout d'une terreur suscitée « par la menace que plus rien n'arrive », commente Lyotard (*ibid.*). En effet, le sublime étant généré par des privations totales, il ouvre sur la terreur de la cessation, de la fin, du non-retour (Vienet 2011 : §18) : le néant est imminent. Dans un nord privé de matière, de chaleur, de bruit, de compagnie, de limites spatiales, de variété, le protagoniste voit l'espace se dissoudre, le temps se détendre, ses repères disparaître ; il se trouve face à l'imminence d'un néant. Or, « ce qui est sublime c'est que du sein de cette imminence du néant, quelque chose arrive quand même » ; quelque chose a lieu, survient, qui démontre que tout n'est pas perdu (Lyotard 1988 : 95). Vienet (2011 : § 21) insiste sur ce *quand même* : le protagoniste est terrorisé par la proximité d'une fin toute proche (dissolution des espaces, du temps, et, finalement, de l'être) mais concomitamment soulagé que cette fin ne survienne pas. C'est la fascination mêlée d'effroi des voyageurs en Sibérie décrits par Guyot (2014 : 138), le plaisir mêlé de peine de Lyotard (1988 : 110).

Mais quel est le lien avec la nostalgie et les « démons » qui assiègent Tesson ? Vienet (2011 : § 22) écrit : « Ce *quand même* doit survenir comme ce qui a le pouvoir de récuser la mélancolie, de réfuter le nihilisme, en se dressant [...] comme thérapeutique, en résistant [...] au mal-être (*sic*) d'exister [...] ». Nous avons conclu précédemment que les pensées mélancoliques voire suicidaires de Tesson ne trouvaient pas leur origine dans le nord. Nous poussons à présent la réflexion plus loin : selon cette citation de Vienet, faire l'expérience du sublime peut donc permettre de résister à un mal-être, de trouver un soulagement en éprouvant ce *quand même* : le protagoniste se convainc que le néant bien qu'imminent, ne nous engloutira pas. Ces immensités glacées, désolées et désertes seraient donc porteuses d'espérance et de soulagement pour qui connaît un mal-être existentiel. C'est à notre avis ce qu'éprouve Tesson quand il écrit :

L'ombre gagne la clairière et la cabane s'assombrit. Je trouve à l'angoisse un antidote à effet immédiat : quelques pas sur la glace. Un simple coup d'œil à l'horizon me convainc de la force de mon choix : cette cabane, cette vie-là. Je ne sais pas si la beauté<sup>81</sup> sauvera le monde. Elle sauve ma soirée. (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 51)

Dans la liste des privations que nous avons dressée ci-dessus, le froid, la solitude et le silence sont celles qui reviennent le plus souvent dans les écrits de Tesson. Ces privations sont généralement regroupées dans une même formule qui, comme nous l'avons montré à la page 8, affiche des variations dans la formulation<sup>82</sup>, comme par exemple ici, dans un seul et même ouvrage :

---

<sup>81</sup> Comme c'est souvent le cas, Tesson utilise ici le mot beauté pour désigner ce qui, du point de vue des catégories esthétiques, relève du sublime.

<sup>82</sup> Ne nous étonnons pas des variations dans la formulation de cette formule tripartite. Tesson déclare réécrire, corriger, annoter ses textes entre les différentes versions de leur publication. Source :

Le froid, le silence et la solitude seront des états qui se négocieront demain plus cher que l'or. (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 41)

J'y ai emporté [dans l'isba] des livres, des cigares et de la vodka. Le reste – l'espace, le silence et la solitude – étaient déjà là. (*ibid.* : prologue, p. 9)

Et si la richesse revenait à disposer de solitude, d'espace et de silence – toutes choses dont manqueront les générations futures ? (*ibid.* : Quatrième de couverture)

Nous avons trouvé cette formule aussi bien dans le journal d'ermitage que dans une nouvelle, dans des articles que dans tous les récits sur la Sibérie. Cette formule contient les éléments cardinaux du nord tessonien. Son omniprésence en fait presque un mantra. Une formule tripartite analogue définit également le nord pour un autre écrivain, Jean Echenoz. Dans le roman *Je m'en vais* (1999 : 68), son protagoniste parisien se fait rapidement une idée du Grand Nord canadien : « très loin, très blanc, très froid ». Néanmoins, Echenoz, à la différence de Tesson, ne répète pas la formule.

Cette figure rhétorique de type hendiatriys<sup>83</sup> nous apparaît comme un triptyque du nord froid–silence–solitude, sur lequel viennent se greffer l'espace, l'immensité, la blancheur, l'immobilité, comme nous l'avons représenté dans la figure qui suit. Nous avons dans les chapitres sur le froid et le sublime (chapitres 4 et 5) démontré et commenté les liens existant entre les différents éléments représentés<sup>84</sup>.

---

<http://www.franceculture.fr/emission-revue-de-presse-culturelle-d-antoine-guillot-ecrits-posthumes-et-revisionnisme-de-poche-201> (consulté le 10 mai 2014).

<sup>83</sup> L'hendiatriys (*gr.* : « un à travers trois ») est une figure de rhétorique rare et bâtie sur le modèle de l'hendiadys (« un à travers deux »). L'hendiadys exprime une idée unique au moyen de deux substantifs réunis par la conjonction *et* (Baldick 2008 :151), l'hendiatriys au moyen de trois. Les substantifs utilisés ne sont pas des synonymes ; ils expriment différents aspects de l'idée unique qu'ils remplacent. Dans la forme la plus classique de l'hendiadys, les deux substantifs remplacent une idée qui serait autrement exprimée par un substantif et un adjectif.

Dans le cas des formules de Tesson tirées du prologue et du quatrième de couverture citées ci-dessus, l'hendiatriys « l'espace, le silence et la solitude » exprime à notre sens l'idée : « les immensités silencieuses et solitaires ».

<sup>84</sup> Nous copions ci-dessous quelques-unes des citations analysées, à titre d'exemple :

Être seul, c'est entendre le silence.

Le silence descend du ciel sous la forme de petits copeaux blancs.

La première manifestation du froid est le silence.

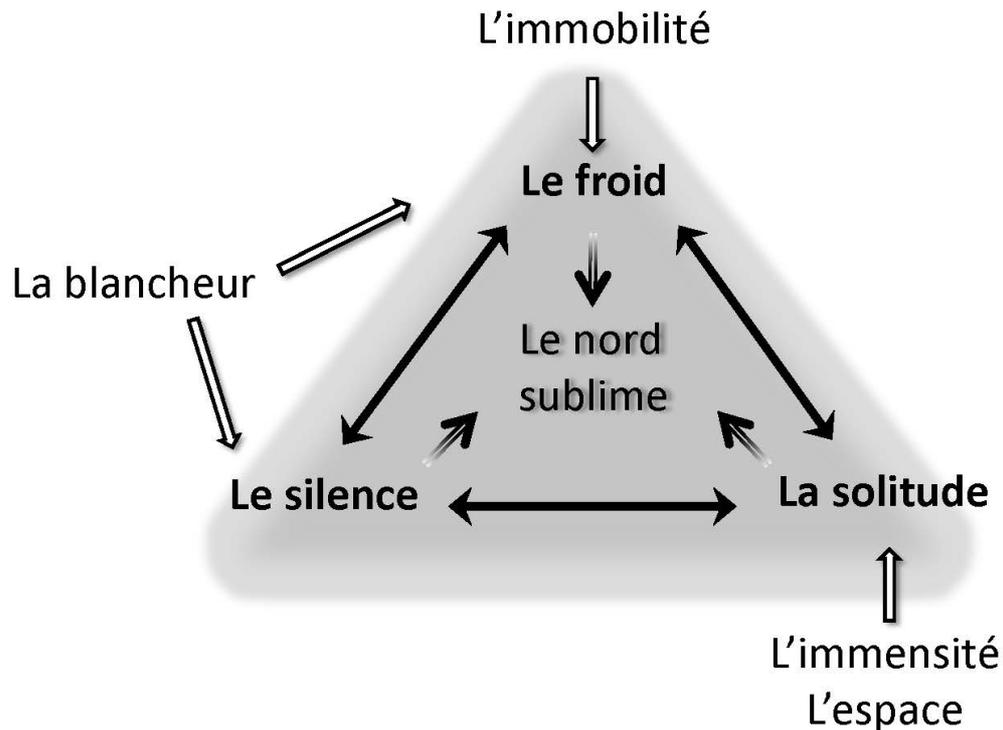
La neige a fait silence sur la Biélorussie.

J'ai connu des semaines de neige silencieuse.

[...] dans le silence aveugle.

La solitude de la nature rencontre la mienne.

Le silence, ornement des solitudes sacrées. (cité de : Chateaubriand, *Vie de Rancé*)



Il nous a semblé percevoir une évolution dans les œuvres étudiées, qui ont été publiées sur une période de treize ans (2002-2014).

Le sublime empreint de plus en plus nettement à la fois les descriptions du paysage du nord (l'immensité, le silence, la blancheur) et les réflexions du protagoniste plongé dans ce paysage (réflexions sur la solitude, le silence, le danger). Cette tendance s'observe nettement quand on compare *Dans les forêts de Sibérie* aux récits de voyages précédents sur la Sibérie. La majorité des citations que nous avons présentées dans le chapitre 5 sur le sublime sont d'ailleurs tirées de cet ouvrage.

Autre évolution : l'extension du domaine du nord dans le discours de Tesson. Nous ne faisons pas ici allusion à la quantité de publications dédiées par Tesson ces dernières années au nord ; elles sont la conséquence naturelle du nombre accru de séjours de l'écrivain dans ces régions (voir tableau 1). Nous pensons à l'apparition de figures et d'éléments narratifs qui portent sur le nord (Chartier 2008 : 24) dans des textes qui ne portent pas sur des régions boréales, et dont ils « nordifient » la narration. Cela est flagrant dans le recueil *S'abandonner à vivre* (2014), dont nous avons détaillé le contenu au chapitre 3. S'il est aisé d'accepter que l'élément du froid soit utilisé dans *L'exil* comme caractéristique majeur du nord représente l'Italie pour un Nigérien, il est beaucoup plus malaisé de comprendre pourquoi *La lettre* mentionne un bistro nordique *Hamsun* et sa vendeuse Marieke « fraîchement débarquée de Tromsø » (p. 155) ; cela n'apporte rien à la narration, si ce n'est un contraste avec l'origine réunionnaise de l'antagoniste (mais un pub irlandais ou un bar à sushis auraient créé le même contraste). De même, *Les Fées* se passe en Bretagne par un froid rare pour la région, sans que le froid ne soit indispensable à la narration.

Nous avons l'impression d'un nord prenant de plus en plus de place dans les écrits de Tesson au fil du temps, avec une accélération ces dernières années. Comme si un filet de vent glacé s'infiltrait dans l'imaginaire de l'écrivain, marquant ses écrits d'une nordicité et / ou d'une hivernité dont il n'est lui-même peut-être même pas conscient.

Nous désirer aborder brièvement le sujet du nord factuel ou documentaire dans les ouvrages étudiés. Tesson est en effet amené, dans ses récits de voyage, mais aussi dans ses articles, à informer le lecteur sur les traits généraux des régions décrites.

Notre impression générale est que Tesson ne s'encombre pas de connaissances factuelles approfondies sur les régions visitées. Quand il part sur les traces des évadés du goulag, les faits historiques liés à la déportation de masse ne prennent que peu de place dans le récit (*L'axe du loup*, 2006 : 17-19). Tesson est d'avantage intéressé à rapporter ses conversations avec d'anciens prisonniers rencontrés par hasard (*ibid.*: 36, 44).

Il connaît bien la région du Baïkal et y a beaucoup séjourné. Nous n'avons pas trouvé d'information erronée concernant cette partie de la Sibérie dans aucun des écrits analysés. Concernant les écrits sur d'autres régions, sa connaissance du nord, de sa géographie et de ses cultures, semble très lacunaire : nous avons trouvé des fautes, ou des formulations qui indiquent que Tesson ne se soucie pas de l'exactitude des détails fournis. Voici quelques exemples.

Concernant la culture scandinave, Tesson semble ignorer qu'il y a très peu de championnes de ski au Danemark (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011 : 149) et qu'un troll n'est pas un lutin (*ibid.*: 43). Il parle d'une « prononciation à la nordique » (*ibid.*: 23), dont nous nous demandons bien ce que ça peut signifier. Il pense que les « peuplades lapones » avait pour usage de déchiqueter des « tendons d'ours » (sic), et que cela a donné des gencives irréprochables à « la race scandinave » (re-sic) (*La Lettre*, dans *S'abandonner à vivre*, 2014 : 157) La serveuse du bistro Hamsun originaire de Tromsø ne prénomme Marieke (*ibid.*: 155) ; ce prénom n'est pas norvégien, il n'y a que 27 personnes qui portent ce prénom en Norvège<sup>85</sup>.

De la même façon, dans *Tu finiras brûlé* (2004), Tesson nomme son protagoniste Thorgüsson, alors que le U ne porte jamais de tréma en islandais. Dans *Islande, sur l'île des Titans* (*Géographie de l'instant*, 2012 : 295), il parle de la route Kjolür, qui se nomme en réalité Kjölur.

« Ici, on continue à extraire le charbon » écrit Tesson lors de son passage à Liège en 2005 (*De la Sibérie à la Belgique*, dans *Géographie de l'instant*, 2012 : 278), mais les derniers charbonnages ont cessé leur exploitation dans cette région en 1980.

Tesson décrit l'arrivée des protagonistes à un port de l'embouchure de la Lena (*La descente de la Lena*: 184) sans nommer celui-ci : « Des colonnes de fumées industrielles soutiennent les nuages. C'est l'embouchure, la mer, la ville au loin. Et bientôt ce sont les premiers faubourgs qu'on aperçoit. » Or, il n'existe aucune ville pouvant correspondre à cette description : l'embouchure de la Lena est un delta et les localités les plus aval sur la Lena sont situées à l'amont du delta. On n'aperçoit donc pas « la mer » en arrivant dans ces localités. Le centre administratif de Tiksi est situé au-delà du delta, sur la côte de la mer de Laptev, mais ne correspond pas non plus à la description de Tesson : cette ville de six à onze mille habitants au moment de la publication de la nouvelle n'a pas d'industrie<sup>86</sup>. Nous sommes bien conscients qu'il s'agit d'une nouvelle, et qu'il est courant que des écrivains présentent dans des œuvres de fiction des paysages créés de toutes pièces, mais Tesson associe sa narration à un fleuve, la Lena, qui, lui, est bien réel.

Concernant le retour du Pôle sud de l'expédition Scott, Tesson écrit : « Ils quittèrent le plateau continental mais la banquise opposa à l'escouade sa herse défoncée. » (*Les égards* 2014 : 109). L'expédition Scott n'a jamais marché sur la banquise (qui est de l'eau de

---

<sup>85</sup> A la date du 1er mai 2014. Source : Bureau central norvégien des statistiques ; <http://www.ssb.no/navn>

<sup>86</sup> <http://en.wikipedia.org/wiki/Tiksi> (consulté le 30 mars 2014)

mer gelée), elle a traversé la plate-forme de glace (aussi nommée *ice shelf* en anglais) de Ross (qui est constituée de glace d'inlandsis, d'eau douce, donc).

Lorsque le texte est produit dans une perspective documentaire, comme c'est le cas pour *Adieu aux Glaces* (2013), les lacunes sont flagrantes. Tesson se lamente sur le réchauffement climatique sans expliquer en quoi ni comment la nature groenlandaise (les glaciers par exemple) sont ou seront affectés. Un énoncé tel que « À l'été 2012 [...] la banquise d'été a réduit 40% de sa voilure » (p. 136) est dénué de sens quand il ne précise pas à quelle année de début des mesures il se réfère. Toujours au Groenland : il n'envisage pas que des Africains (p. 132) puissent habiter en Scandinavie à des latitudes plus élevées que celle du cercle polaire. Tesson insiste sur les hauts faits de Jean Malaurie et de Paul-Emile Victor (p. 132) mais semble ignorer que Helge Ingstad (1935), par exemple, a exploré et cartographié une partie du Groenland sans attendre P.E. Victor.

Nous arrêtons là. En un mot comme en cent : Tesson se montre fort peu soucieux de la précision des détails ; ce ne sont pas les aspects géographiques et historiques des régions visitées ou évoquées qui l'intéressent au premier chef, et quand il s'informe sur ces aspects, il le fait superficiellement.

Nous pensons que le nord intéresse Tesson d'avantage en raison de ce que E. Schnackenburg (2012 : 15) dénomme son potentiel onirique, un potentiel « qui ne se dément pas depuis l'Antiquité ». Le nord recherché par Tesson ne s'encombre pas de données précises, de connaissances théoriques ou d'intellectualisation. Si Tesson a bien recours dans son discours à des réalités géographiques tels que les distances ou le climat, ce qu'il pense du nord et écrit du nord découle davantage de son imagination que de son intellect. Nous estimons que le voyage vers le nord est avant tout un voyage vers un nord rêvé, un renouement avec un paysage intérieur. Comme l'écrit Bernanos (1946 : 28) : « Il n'y a pas de bout du monde [...] Mais chacun d'entre nous peut aller jusqu'au bout de soi-même »

Le nord pose donc chez Tesson la question des liens entre la réalité géographique des référents territoriaux et le monde de l'imaginaire, une question abordée du point de vue théorique par Chartier (2004 : 25).

Il n'y a pas que le nord dans l'œuvre de Sylvain Tesson.

Nous avons choisi de sélectionner et d'analyser ses écrits avec cet éclairage. Mais d'autres thèmes ont une importance certaine dans son œuvre littéraire – les considérations écologiques et la décroissance, la condition de la femme, le voyage, l'aventure, le panthéisme, la poésie de l'aridité –, ils constitueraient autant d'angles d'analyse intéressants. Nous estimons toutefois que le thème du nord imaginaire a constitué un angle d'attaque particulièrement précieux. En effet, si le nord n'est pas présent dans tous les textes de Tesson, des thèmes comme l'attrait pour le froid, la solitude, le silence, la vastitude géographique, ou la soif d'une maîtrise du temps le sont dans tous les textes où le milieu naturel est évoqué. Il arrive que Tesson mentionne certains de ces éléments dans des environnements qui n'ont rien de boréaux. Dans *Mini Transat : Carnet de bord d'un écrivain* (2013), il associe par exemple cette course à la voile à « une descente au plus profond de soi », « une expérience de la solitude extrême, de la dilatation du temps ; un plongeon dans l'immensité [...] ». Cette Mini Transat reliait la Baie de Galice à la Guadeloupe.

Étudier le nord dans l'œuvre de Tesson, c'est donc inmanquablement se frotter aux pierres d'angle de son imaginaire.

Cela signifie aussi bien sûr, conjointement, que le nord décrit par Tesson n'est *que* imaginaire. Ce n'est pas vers un nord géographique que Tesson voyage : il voyage vers un nord rêvé qu'il porte déjà en lui. Un Vide, dirions-nous même plutôt qu'un nord : car dans la rhétorique tessonienne, le Nord est Vide. Il s'agit d'un espace sublime qui combine les privations totales citées par Burke – privations de matière, de lumière, de son, de compagnie humaine –, et met le protagoniste face à lui-même. Tesson cherche à ce confronter à ce Vide – ou ce nord, pour rester fidèle au titre de notre thèse – pour voir s'il a une vie intérieure, déclare-t-il.

Tesson protesterait à nos affirmations : le Baïkal correspond à une géographie précise, dont chaque élément lui est cher, sa « géographie amoureuse », sur laquelle nous avons disserté dans le chapitre introductif. C'est le plus bel endroit qu'il connaisse, celui où il aurait voulu naître, celui où « quelque chose est possible, situé pas trop loin du bonheur de vivre ».

Mais chaque écrivain a un territoire mythique qui fertilise son imagination, et Tesson n'est pas une exception. C'est ce que Jean Dubuffet proposait d'appeler un *idiotopie*, au sens de « lieu personnel, espace marqué par certaines particularités uniques de fantasmes et d'émotions » (Richard 1995 : 48). Dans cette définition, nous soulignerons le dernier mot : émotions. Quand ce lieu personnel est incorporé à l'œuvre par l'alchimie de la littérature, l'émotion prend sur le pas sur la géographie, et l'imaginaire, le pas sur le réel. « La puissance évocatrice des représentations du nord s'appuie sur la prégnance d'une géographie construite et reconstruite » écrit Schnakenbourg (2012: 228).

La Sibérie, espace géographique bien réel, devient dans les écrits de Tesson une expression et une extension d'un espace intérieur. Il cherche dans les paysages du nord l'écho de sa géographie intérieure. Mary Wollstonecraft – un écrivain qui a aussi rapporté ses voyages au nord – écrit : « L'art de voyager n'est qu'une partie de l'art de penser, ou plus précisément de nous exprimer, la conduite de son être en agissant selon ses principes. »<sup>87</sup>

La Sibérie représente aussi une autre réalité. Luttant contre la hantise du vide intérieur (les démons qui l'assaillent quand la lumière de la fin du jour déserte les immensités paysagères, c'est-à-dire le Vide extérieur), Tesson colle à la contrée chère à son cœur – cette *Sibérie, sa chérie* – pour mieux en décoller et s'abstraire de sa réalité géographique. Et c'est tant mieux : la Sibérie n'est qu'un vecteur à partir duquel l'écrivain plonge au plus profond de l'être et atteint une portée universelle.

« Il n'y a pas de Provence. Qui l'aime, aime le monde. Ou n'aime rien », écrivait Jean Giono dans *L'Eau vive* (1995 [1943] : 120). Giono, tout comme Faulkner, liait son œuvre au *Sud imaginaire*<sup>88</sup>, une dénomination qui exprime la transposition d'un territoire géographique réel à une entité symbolique de portée universelle, par la magie de la littérature.

Si nous avons pu dans notre analyse mêler des citations de textes écrits sur l'Islande, la Berezina, Iakoutsk, le Groenland, l'Extrême-Orient russe et le Baïkal, c'est que ces nord se fondent sans entraves : ils sont chez Tesson les matérialisations discursives d'un nord imaginaire unique dont la Sibérie de Tesson n'est qu'un des éléments.

---

<sup>87</sup> Citation originale en anglais des *Works* (7: 277): « The art of travelling is only a branch of the art of thinking, or still more precisely to express ourselves, the conduct of a being who acts from principle » Traduction par nos soins.

<sup>88</sup> Selon Henri Godard (1995) dans son avant-propos à *Provence* de Giono (1995 : 11).

Il y a de bonne raison d'affirmer que Tesson aurait pu écrire des œuvres assez similaires à celles que nous avons analysées sur ou dans des régions qui n'auraient rien de boréal. Dans le Sahara par exemple, ou le désert australien, où la chaleur torride et l'aridité aurait joué en partie le rôle du froid sibérien. Ce n'est pas un hasard si Tesson philosophe sur les robinsonnades lors de son séjour dans l'isba. Que celles-ci se déroulent sous un climat bien différent de celui du nord n'importe pas, ce qui importe, c'est l'île (c'est-à-dire l'isolement : Tesson ne compare-t-il pas son isba à un îlot ?), la solitude, le silence, la simplification de la vie. Ce qui parle à l'imaginaire dans ces récits, c'est le Vide. Vide d'hommes, vide de sons, vide de civilisation. Le Vide, toujours.

L'ouverture sur l'universel du discours tessonien au nord est, pensons-nous, la raison du succès de librairie de *Dans les forêts de Sibérie*. Tant de lecteurs ne se seraient pas enthousiasmés pour l'histoire d'un type qui débite du bois, donne du pain à des mésanges et se saoule consciencieusement au bord un lac, si l'auteur n'avait pas su insuffler au récit ce supplément d'âme qui l'a décollé de la glaise géographique où il a vu le jour, et l'a élevé du boréal à l'universel.

Le supplément d'âme, c'est aussi – nous nous remémorons l'exergue du chapitre introductif – ce que le nord insuffle à nos corps huileux pour en faire des hommes.



# REFERENCES

## ŒUVRES DE SYLVAIN TESSON

- Perry-Salkow, Jacques et Tesson, Sylvain (2013), *Anagrammes à la folie* (Paris: Equateurs).
- Poussin, Alexandre et Tesson, Sylvain (1996), *On a roulé sur la terre* (Paris: R. Laffont), 332 p.
- (1998a), *Himalaya visions de marcheurs des cimes* (Paris: Transboréal), 128 p.
- (1998b), *La marche dans le ciel 5000 kilomètres à pied à travers l'Himalaya* (Paris: R. Laffont), 311 p.
- Telmon, Priscilla et Tesson, Sylvain (2001), *La chevauchée des steppes. 3000 kilomètres à cheval à travers l'Asie centrale* (Paris: R. Laffont) 235 p.
- (2002), *Carnets de steppes à cheval à travers l'Asie centrale* (Grenoble: Glénat) 157 p.
- Tesson, Sylvain (2002), *Nouvelles de l'Est* (Paris: Phébus) 175 p.
- (2004a), *Les pendus* (Paris: le Cherche-Midi) 91 p.
- (2004b), *Les jardins d'Allah: nouvelles* (Paris: Phébus) 152 p.
- (2005), *Petit traité sur l'immensité du monde* (Sainte-Marguerite-sur-Mer: Éd. des Équateurs) 166 p.
- (2006 [2004]), *L'axe du loup. De la Sibérie à l'Inde, sur les pas des évadés du goulag* (Paris: France loisirs) 215 p.
- (2007), *Éloge de l'énergie vagabonde* (Sainte-Marguerite-sur-Mer: Éd. des Équateurs) 227 p.
- (2008), *Aphorismes sous la lune et autres pensées sauvages* (Sainte-Marguerite-sur-Mer: Éd. des Équateurs) 109 p.
- (2009), *Une vie à coucher dehors* (Paris: Gallimard) 196 p.
- (2010), *Vérification de la porte opposée* (Libretto; Paris: Phébus) 303 p.
- (2011a), *Dans les forêts de Sibérie: février-juillet 2010* (Paris: Gallimard, Coll. Folio) 289 p.
- (2011b), 'Iakoutsk, bienvenue dans la ville la plus froide du monde', *Le Figaro*, 26 février 2011  
<<http://www.lefigaro.fr/international/2011/02/26/01003-20110226ARTFIG00007-iakoutsk-bienvenue-dans-la-ville-la-plus-froide-du-monde.php%3E>> (consulté le 14 mai 2014).
- (2012a), *L'éternel retour* (Paris: Gallimard) 89 p.
- (2012b), *Géographie de l'instant* (Sainte-Marguerite-sur-Mer: Editions des Equateurs) 205 p.
- (2012c), 'Wadi Rum, le désert du vertige', *Le Figaro*, 22 juin 2012.
- (2012d), 'Cap sur le Nord extrême', *Le Figaro*, 25 janvier 2013;  
<<http://www.lefigaro.fr/voyages/2013/01/25/03007-20130125ARTFIG00426-cap-s>> (consulté le 25 mars 2014).
- (2012e), 'Retraite de Russie. Sur les traces de Napoléon', *Paris Match*, (3319).
- (2013a), 'Une école de plein vent', dans: *'L' aventure, pour quoi faire ? Manifeste'* (Paris: Éd. Points, Points Aventure), p. 35-45.
- (2013b), 'Mini Transat : Carnet de bord d'un écrivain', *Le Figaro*, 2 décembre 2013 ;  
<<http://nautisme.lefigaro.fr/courses-nautiques/a-la-une-0/2013-12-02-14-44-05/mini-transat---carnet-de-bord-d-un-ecrivain-12875.php>> (consulté le 14 mai 2014)
- (2013c), 'À moto chez Gengis Khan', *Le Figaro Magazine*, 2 août 2013, 36-43.
- (2013 [2011]), 'L'infusion géographique, Preface de Vladivostok. Neiges et moussons. Récit de voyage de Cédric Gras' (Paris: Libretto), p. 9-13.
- (2014a), *S'abandonner à vivre : nouvelles* (Paris: Gallimard) 220 p.
- (2014b), *La marche des fous* (Chamonix: Guérin) - À paraître.
- Tesson, Sylvain et Goisque, Thomas (2007), *L'or noir des steppes : voyage aux sources de l'énergie* (Paris: Arthaud) 169 p.
- (2011 [2005]), *Sous l'étoile de la liberté: six mille kilomètres à travers l'Eurasie sauvage : document* (Paris: J'ai lu, Collection document) 155 p.
- (2012), 'La quadrature du cercle', *Revue Long Cours*, 1, p. 114-125.
- (2013), *D'ombre et de poussière* (Paris: Albin Michel) 191 p.
- Tesson, Sylvain et Martin, Bénédicte (2013), 'Quelque chose en lui de la Russie', *Libération*, 22 mai 2013 ;  
<[http://next.liberation.fr/arts/2013/05/22/quelque-chose-en-lui-de-la-russie\\_899854](http://next.liberation.fr/arts/2013/05/22/quelque-chose-en-lui-de-la-russie_899854)> (consulté le 14 mai 2014)
- Tesson, Sylvain et Gras, Cédric (2013), 'Adieu aux glaces', *Revue Long Cours*, 3, p. 128-37.
- Tesson, Sylvain, Goisque, Thomas, et Miollis, Bertrand de (2009), *Haute tension. Des chasseurs alpins en Afghanistan* (Paris: Gallimard) 141 p.
- (2012), *Sibérie ma chérie* (Paris: Gallimard) , non paginé [ca 144 p.]

## AUTRES REFERENCES

- Atwood, Margaret (1995), *Strange things: the malevolent North in Canadian literature* (Oxford: Clarendon Press) VII, 126 p.
- Baldick, Chris (2008), *The Oxford dictionary of literary terms* (Oxford ; New York: Oxford University Press) 3rd edn, 361 p.
- Bedin, Lionel, *et al.* (2010), *Sur la route bleue avec Sylvain Tesson* (Annecy: Éd. Livres du monde, coll. Petites biographies voyageuses) 128 p.
- Belissa, Marc (2012), 'La Sibérie et les peuples sibériens dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert', in Éric Schnakenbourg (ed.), *Figures du Nord : Scandinavie, Groenland, Sibérie. Perceptions et représentations des espaces septentrionaux du Moyen âge au XVIIIe siècle* (Rennes: Presses universitaires de Rennes, Collection Histoire) p. 161-71.
- Bernanos, Georges (1946), *Monsieur Ouine : roman* (Paris: Plon) 246 p.
- Brunswic, Anne (2006), *Sibérie, un voyage au pays des femmes : chroniques* (Arles: Actes sud) 271 p.
- Burke, Edmund (1967 [1757]), *A Philosophical Enquiry into the Origin of our Ideas of the Sublime and Beautiful, edited with an introduction and notes by James T. Boulton*, Routledge and Kegan Pau.
- Chartier, Daniel (2004), 'Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives', in Joël Bouchard, Daniel Chartier, et Nadeau Amélie (eds.), *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels* (Montréal: Université du Québec à Montréal, Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, « Figura ») p. 9-25.
- (2007), 'Towards a grammar of the idea of north: Nordicity, winterity', *Nordlit*, 22, p. 35-47.
- (2008), 'Couleurs, lumières, vacuité et autres éléments discursifs. La couleur blanche, signe du Nord', in Daniel Chartier and Maria Walecka-Garbalinska (eds.), *Couleurs et lumières du Nord. Actes du colloque international en littérature, cinéma, arts plastiques et visuels* (Stockholm 20-23 avril 2006: Acta Universitatis Stockholmiensis), p. 22-30.
- Chateaubriand, François-René de (1844), *Vie de Rancé*, Acamédia (Paris)
- Cixous, Hélène et Calle-Gruber, Mireille (1994), *Hélène Cixous : photos de racines* (Paris: Des femmes) 212 p.
- Corbin, Alain (1990), *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage 1750-1840* (Paris: Flammarion) 407 p.
- Dante, Alighieri et Pézard, André (1965), *Œuvres complètes traduction et commentaires par André Pézard* (Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade) LIV-1853.
- Davidson, Peter (2005), *The idea of North* (London: Reaktion Books) 271 p.
- Dietrich, Judicaëlle (2014), 'Compte-rendu du Café géo "Les mondes du froid", mardi 15 octobre 2013 de 20h30 à 22h30 au Café de Flore, Paris, < <http://cafe-geo.net/les-mondes-du-froid> > (consulté le 2 mars 2014).
- Drivenes, Einar (2007), 'Polarmannen', *KVINNFORSK Skriftserie*, 6, Masculiniteter i Nord, p. 51-57.
- Echenoz, Jean (1999), *Je m'en vais*, suivi de *Dans l'atelier de l'écrivain* (Paris: Éditions de Minuit, coll. «Double»), 250 p.
- Ferber, Michael (2007), *A dictionary of literary symbols* (Cambridge, UK ; New York: Cambridge University Press) 2nd ed , 262 p.
- Fraesdorff, David (2005), *Der barbarische Norden : Vorstellungen und Fremdhheitskategorien bei Rimbart, Thietmar von Merseburg, Adam von Bremen und Helmold von Bosau* (Berlin: Akademie Verlag; Orbis mediaevalis Vorstellungswelten des Mittelalters) 415 p.
- Giono, Jean et Godard, Henri (1995), *Provence* (avant-propos d'Henri Godard), (Paris : Gallimard Collection Folio).
- Godard, Alain et André, Marie-Françoise (1999), *Les milieux polaires* (Paris: A. Colin, Collection U. Géographie) 451 p.
- Goisque, Thomas et Tesson, Sylvain (2008), *Lac Baïkal: visions de coureurs de Taïga* (Paris: Transboréal) 127 p.
- Gould, Glenn (1992), *Glenn Gould's Solitude trilogy : three sound documentaries* (Toronto: Canadian Broadcasting Corporation) 3 disques (CD).
- Grace, Sherrill E. (2002), *Canada and the idea of North* (Montreal: McGill-Queen's University Press) XXIV, 341 p.
- Gras, Cédric (2011), *Vladivostok. Neiges et moussons. Récit de voyage* (Paris: Phébus) 198 p.
- (2012), 'Russie : l'Est assimilé au Nord', *Cafés Géographiques, Vox Geographi*, 3, 10 p.
- (2013), *Le Nord, c'est l'Est : aux confins de la Fédération de Russie : récit de voyage* (Paris: Phébus) 214 p.
- Grebenschikov, Vladimir (1971), 'Les cercles infernaux chez Soljenitsyne et Dante ', *Canadian Slavonic Papers / Revue Canadienne des Slavistes*, 13 (2/3, ALEXANDER SOLZHENITSYN), p. 147-163.
- Griffin, Andrew (1979), 'Fire and Ice in Frankenstein', In George Levine and U. C. Knoepfelmacher (eds.), *The Endurance of "Frankenstein": Essays on Mary Shelley's Novel*, (Berkeley, Los Angeles, and London: Univ. of California Press), p. 49-75.
- Guyot, Alain (2012), 'Le Grand Nord : un modèle pour les Alpes au XVIIe siècle?', in Éric Schnakenbourg (ed.), *Figures du Nord : Scandinavie, Groenland, Sibérie. Perceptions et représentations des espaces septentrionaux du Moyen âge au XVIIIe siècle* (Rennes: Presses universitaires de Rennes, Collection Histoire), p. 205-14.
- (2013), 'La Sibérie ou les paradoxes du froid', in Daniel Arsenault, *et al.* (eds.), *Le Froid. Adaptation, production, représentations, effets / Cold. Adaptation, production, representations, effects* (Montréal : Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord), p. 32.

- (2014), 'La Sibérie : un paysage du Nord ?', in Sarga Moussa et Alexandre Stroeve (eds.), *L'invention de la Sibérie par les voyageurs et écrivains français (XVIIIe-XIXe siècles)* (Paris: Institut d'Études Slaves, Paris), p. 138-152.
- Hamelin, Louis-Edmond (1968), 'Un indice circumpolaire', *Annales de Géographie*, 77 (442), p. 414-30.
- (2000), 'Le Nord et l'hiver dans l'hémisphère boréal', *Cahiers de géographie du Québec*, 44 (121), p. 5-25.
- (2002), 'Discours du Nord', in Université Laval (ed.), *Collection Recherche* (Québec: Université Laval) 35, p. 1-73.
- Hansson, Heidi (2006), 'Bayard Taylor's Northern Travel and the Genders of the North', *Edda*, 106, p. 18-33.
- Hugo, Victor (1853), *Les Châtiments* (Genève et New York: s.e.)
- Ingstad, Helge (1935), *Øst for den store bre* (Oslo: Gyldendal) 182 p.
- Kandinsky, Vassily (1954 [1912]), *Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier*, trad. De Man (Paris: Ed. de Beaune, Collection Le cavalier d'épée) 111 p.
- Kessel, Joseph (2013 [1928]), *Les nuits de Sibérie* (Paris: Arthaud) 118 p.
- Knutsen, Nils M. (2007), 'Barsk og sterk - eller full og infantil?', *KVINNFORSK Skriftserie*, 6, Masculiniteter i Nord, p. 59-72.
- Laget, Frédérique (2012), 'Une expérience malheureuse de la mer du Nord : des Vénitiens aux Lofoten (v. 1432)', in Éric Schnakenbourg (ed.), *Figures du Nord : Scandinavie, Groenland, Sibérie. Perceptions et représentations des espaces septentrionaux du Moyen âge au XVIIIe siècle* (Rennes: Presses universitaires de Rennes, Collection Histoire), p. 19-33.
- Lamy, Jonathan (2004), 'L'accompagnement du froid dans la poésie de Jacques Brault', in Joë Bouchard, Daniel Chartier, et Amélie Nadeau (eds.), *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels* (Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. «Figura», n° 9), p. 27-39.
- Lecarme, Jacques (1992), 'L'autofiction : un mauvais genre ?', in Jacques Lecarme et Philippe Lejeune Serge Doubrovsky (ed.), *Autofictions & Cie. Colloque de Nanterre* (nr 6: RITM).
- Lejeune, Philippe (1975), *Le pacte autobiographique* (Paris: Ed. du Seuil)
- (2010), *L'autobiographie en France* (Paris: Armand Colin, Cursus Lettres) 3<sup>e</sup> ed., 216 p.
- Liotard, Jean-François (1988), « Le sublime et l'avant-garde », in *L'inhumain*, Galilée, 1988, p. 101-118.
- Morier, Henri (1975), *Dictionnaire de poétique et de rhétorique* (Paris : Presses Universitaires de France) 2e éd., 1210 p.
- Mund-Dopchie, Monique (2012), 'L'imaginaire des îles de l'Extrême-Nord dans la littérature géographique de la Renaissance: confusions et transferts', in Éric Schnakenbourg (ed.), *Figures du Nord : Scandinavie, Groenland, Sibérie. Perceptions et représentations des espaces septentrionaux du Moyen âge au XVIIIe siècle* (Rennes: Presses universitaires de Rennes, Collection Histoire), p. 85-101.
- Ovide, *Les Tristes* ; <[http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Ovide\\_tristesIII/texte.htm](http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Ovide_tristesIII/texte.htm) > (site consulté le 3 mai 2014).
- Pentikäinen, Juha et Le Foulon, Marie-Laure (2010), *L'ours, le grand esprit du Nord* (Paris: Larousse, Coll. Dieux, mythes & héros) 239 p.
- Prick, Angélique (2013), 'Le froid, élément littéraire et marqueur de nordicité dans l'œuvre de Sylvain Tesson', in Daniel Arsenault, et al. (eds.), *Le Froid. Adaptation, production, représentations, effets / Cold. Adaptation, production, representations, effects* (Montréal, Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord), 54.
- Richard, Jean-Pierre (1995), 'Paysages personnages', in *Le Cheval de Troie*, nr. 12, Bordeaux.
- Rouxel, Pierre (2010), 'Convertir... au nord! Relations des Jésuites 1611-1657, I', *Littoral*, 5 (Automne), p. 96-108.
- Ruiu, Adina (2007), *Les récits de voyage aux pays froids au XVIIe siècle : de l'expérience du voyageur à l'expérimentation scientifique* (Montréal: Imaginaire/Nord, coll. Droit au pôle) 138 p.
- Schnakenbourg, Éric (2012), *Figures du Nord : Scandinavie, Groenland, Sibérie. Perceptions et représentations des espaces septentrionaux du Moyen âge au XVIIIe siècle* (Rennes: Presses universitaires de Rennes, Collection Histoire) 252 p.
- Sévigné, Marie de Rabutin-Chantal et Grouvelle, Philippe-Antoine (1806), *Lettres de Mme de Sévigné à sa fille et à ses amis* (Paris: Bossange Masson et Besson) ; <<http://books.google.no/books?id=SbMPAAAAQAAJ&printsec=frontcover&hl=no-v=onepage&q&f=false>> (site consulté le 3 mai 2014)
- Société française de littérature générale et comparée, Dubar, Monique, et Moura, Jean-Marc (2000), *Le nord, latitudes imaginaires / Actes du XXIXe congrès de la Société française de littérature générale et comparée* (Lille: Conseil scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle, coll. UL3 Travaux et recherches) 490 p.
- Soljénitsine, Alexandre (1969), 'V krug pervom', in Possev (ed.), *Collections des Œuvres* (III; Frankfurt a/Main).
- Spufford, Francis (1996), *I may be some time. Ice and the English imagination* (London: Faber and Faber) 372 p.
- Suchet, Daniel (2013), 'Petite histoire des atomes froids. La quête des températures ultra-basses', in Daniel Arsenault, et al. (eds.), *Le Froid. Adaptation, production, représentations, effets / Cold. Adaptation, production, representations, effects* (Montréal : Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord), 67.
- Suslov, S. P. (1961), *Physical geography of Asiatic Russia* (San Francisco: W. H. Freeman) XIV, 594 p.
- Viennet, Denis (2012), 'Il y a « quand même ». À propos du sublime aujourd'hui', *Philosophique* [En ligne], 14 / 2011; < <http://philosophique.revues.org/171> > (mis en ligne le 06 avril 2012, consulté le 14 mai 2014).

- Wærp, Henning Howlid (2011), 'Det litterære arktis', *Kuiper*, 2, p. 11-15.
- (2013), 'Polar day / polar night', in Olson *et al.* (ed.), *Barents Encyclopedia* (Umeå University / Pax Forlag AS, Oslo), soumis pour publication.
- Wollstonecraft, Mary (1989), *The Works of Mary Wollstonecraft*, ed. assistant editor Emma Rees-Mogg, Ed. by Janet Todd and Marilyn Butler (London: Pickering) 7 vol.